## UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

# FÊTER LA SAINT-JEAN-BAPTISTE EN NOUVELLE-ANGLETERRE : ENTRE L'ÉRABLE, LE LYS ET L'ÉTOILE (1900-1930)

MÉMOIRE PRÉSENTÉ COMME EXIGENCE PARTIELLE À LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

> PAR SIMON RIOUX RIVARD

> > FÉVRIER 2019

### UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL Service des bibliothèques

#### Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.07-2011). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

#### REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier mon directeur de maîtrise Stéphane Savard pour ses judicieux conseils m'ayant permis d'apprivoiser le doute tout au long de ce travail. J'aimerais également remercier Leslie Choquette et son équipe à l'Institut français de l'Assumption College à Worcester pour l'accueil chaleureux et leur précieuse collaboration durant mes recherches en archives.

La réalisation de ce mémoire n'aurait pas été possible sans l'appui indéfectible de celle que j'aime. Merci, Marianne, de m'avoir soutenu dans les moments difficiles.

J'aimerais finalement dédier ce mémoire à mes parents, Michel Rivard et Carole Rioux, qui sans avoir fréquenté le milieu académique ont su me transmettre plus que quiconque le goût d'apprendre, le besoin de me dépasser et le courage de persévérer. Je ne leur serais jamais assez reconnaissant.

# DÉDICACE

 $\grave{A}$  ma mère, partie trop tôt.

## TABLE DES MATIÈRES

| REMERCIEMENTS   | II   |
|---|------|
| DÉDICACE  | III  |
| TABLE DES MATIÈRES                                      | IV   |
| LISTE DES FIGURES                                       | VII  |
| LISTE DES ABRÉVIATIONS                                  | VIII |
| RÉSUMÉ  | IX   |
| INTRODUCTION  | 1    |
| Bilan historiographique                                 | 5    |
| Problématique   | 24   |
| Cadre conceptuel  | 28   |
| Considérations méthodologiques                          | 30   |
| Plan du mémoire   | 35   |
|   |      |
| CHAPITRE I  |      |
| ESQUISSE D'UNE SAINT-JEAN-BAPTISTE EN NOUVELLE-ANGLETER |      |
| 1.1 Organisation et rôle de la presse                   | 37   |
| 1.1.1 L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique            | 38   |
| 1.1.2 Rôle de la presse                                 | 41   |
| 1.1.3 Financement des activités                         | 47   |
| 1.2 Une célébration typique                             | 50   |
| 1.2.1 Le banquet  | 51   |
| 1.2.2 La grand'messe et les manifestations religieuses  | 53   |
| 1.2.3 Le défilé   |      |
| 1.3 Des célébrations mobiles                            | 57   |
| Conclusion  | 63   |

| CHAPITRE II<br>LES MOMENTS CHARNIÈRES: DES CÉLÉBRATIONS MARQUÉES PAR LE                                 |
|---|
| TEMPS   |
| 2.1 Les Franco-Américains et le passage de la Grande Guerre   |
| 2.1.1 La justification du patriotisme67   |
| 2.1.2 Le rapport à la guerre au Nord de la frontière  |
| 2.1.3 Du creuset à l'américanisation  |
| $2.2\ La\ crise\ sentinelliste:\ l'instrumentalisation\ politique\ de\ la\ Saint-Jean-Baptiste\dots 83$ |
| 2.2.1 La question des fonds paroissiaux84   |
| 2.2.2 La Saint-Jean-Baptiste comme enjeu de pouvoir   |
| Conclusion99  |
|   |
| CHAPITRE III REPRÉSENTATIONS SYMBOLIQUES ET USAGES DU PASSÉS101   |
| 3.1 Le Saint-Patron en question: sermons et discours du clergé  |
| 3.1.1 La thèse messianique et la représentation du « Précurseur »                                       |
| 3.1.2 Références à l'entreprise missionnaire et représentation du progrès                               |
| 3.2 La symbolique derrière les célébrations   |
| 3.2.1 Drapeaux et symboles nationaux  |
| 3.2.1.1 Tricolore et Carillon-Sacré-Cœur; des étendards rivaux?117                                      |
| 3.2.1.2 L'effet de la guerre sur l'emploi du Star Spangled Banner                                       |
| 3.2.2 Chars allégoriques  |
| 3.2.3 Hymnes nationaux et chansons  |
| 3.3 Les représentations de la et du politique   |
| 3.3.1 Langue, citoyenneté et pouvoir politique des Franco-Américains                                    |
| 3.3.2 Des célébrations dans la mire des politiciens étatsuniens   |
| 3.3.3 « Notre titre de citoyens est bien à nous »   |
| Conclusion  |

| CONCLUSION                        | 151 |
|-----------------------------------|-----|
|                                   |     |
| BIBLIOGRAPHIE                     | 157 |
| Fonds d'archives                  | 157 |
| Sources imprimées                 | 157 |
| Journaux                          | 158 |
| Études                            | 159 |
| Cadre théorique et conceptuel     | 159 |
| La Franco-Américanie              | 161 |
| Le Québec et l'Amérique française | 165 |

## LISTE DES FIGURES

| Figure 1.1 Carte des célébrations de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre de 1900 à 1930   |
|---|
| Figure 1.2 « La Franco-Américanie en 1900 » dans Pierre Anctil, « La Franco-Américanie ou le Québec d'en bas », dans <i>Du continent perdu à l'archipel retrouvé, le Québec et l'Amérique française</i> , Dean R. Louder et Eric Waddell (dir.), Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 29 |
| Figure 2.1 « Peril of Civil Strife Arises Anew in Canada. Conscription Plan Stirs Quebec, Where Mediaeval Customs and Lack of Education Among People of French Descent », <i>The New York Times</i> , 3 juin 1917, p. 62  |
| Figure 2.2 Félix Gatineau, <i>Histoire Franco-Américains de Southbridge</i> , Massachussetts, Lakeview Press, Framingham, 1919, p. 16073  |
| Figure 2.3 Le Canard, 24 juin 1917  |
| Figure 2.4 « Les Diables bleus célèbrent avec nous la Saint-Jean-Baptiste », La Presse, 25 juin 1918  |
| Figure 2.5 « Banquet et Veillée d'Armes », La Tribune, 23 juin 1927   |
| Figure 3.1 Photo, « Célébration de la St-Jean Baptiste », 24 juin 1902, Central Falls, R.I. dans USJBA Archives and Special Collections, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College   |
| Figure 3.2 Emerson, Paesiello, « St. John Baptist float, IOOF, Old Home Day », Photographie, 1904, Digital Commonwealth, Disponible au https://ark.digitalcommonwealth.org/ark:/50959/4t64hj33d (consulté le 26 avril 2018)   |
| Figure 3.3 Photo, «Saint-Jean-Baptiste», 24 juin 1920, Woonsocket, R.I., dans USJBA Photo Box, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College   |

## LISTE DES ABRÉVIATIONS

USJBA Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique

ACA Association Canado-Américaine

KKK Ku Klux Klan

### RÉSUMÉ

Ce mémoire s'intéresse aux représentations symboliques et identitaires émanant des célébrations franco-américaines de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre de 1900 à 1930. À l'aide d'une typologie des composantes des célébrations qui tirent leurs racines aussi bien du Canada français que des États-Unis, nous avons été en mesure d'identifier deux moments charnières qui influencent drastiquement le format des célébrations; soit la Grande Guerre (1914-1918) et la crise sentinelliste (1924-1928). Ce mémoire avance que la guerre augmente les représentations symboliques des États-Unis lors du conflit, et que la crise sentinelliste est un moment où l'on instrumentalise politiquement la célébration devenant en elle-même un enjeu de pouvoir.

À l'aide d'un corpus de sources composé de journaux et d'archives de l'USJBA, nous avons été en mesure de recenser comptes rendus, photographies et éditoriaux se rapportant à la Saint-Jean-Baptiste. Au sortir de l'analyse des drapeaux, des chars allégoriques et des hymnes nationaux recensés durant les célébrations, nous posons comme constat que les Franco-Américains naviguent entre trois pôles nationaux référentiels : le Canada, la France et les États-Unis. Les représentations symboliques et identitaires qui s'y réfèrent remplissent des fonctions de légitimation et de validation de l'expérience civique franco-américaine vécue par les individus de cette communauté.

MOTS-CLÉS: Histoire; Franco-Américains; Saint-Jean-Baptiste; Usage du passé; 20e siècle; Représentations.

#### INTRODUCTION

L'émigration massive de près d'un million de Canadiens français vers les États-Unis, de 1840 à 1930, constitue l'ethnogenèse de la communauté franco-américaine. S'ils migrent avant tout pour des motifs socioéconomiques<sup>1</sup>, certains parleront de saturation des terres<sup>2</sup>, ou encore d'une prolétarisation des masses rurales<sup>3</sup>, les Franco-Américains développeront, dans le dernier tiers du 19<sup>e</sup> siècle, un réseau institutionnel effervescent au sein des « Petit Canada ». Celui-ci leur permettra de conserver langue et religion en plus de développer un réseau d'entraide via les sociétés de secours mutuel desquelles nous pouvons notamment mentionner l'Association Canado-Américaine (1896) et l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique (1900).

Ce réseau institutionnel (sociétés de secours mutuel, écoles, églises et organismes paroissiaux) centré sur la paroisse constitue le noyau culturel franco-américain. Ces institutions ne sont pas des « succursales » des institutions canadiennes-françaises, bien que plusieurs paroisses importent leur curé en provenance du Québec. Géographiquement, il faut comprendre que la paroisse est un lieu chargé, si on le comprend comme un acte de reterritorialisation, qui vise à recréer le lieu d'origine et qui, par le fait même, vient encadrer le réseau institutionnel. Outre ce cadre institutionnel, la participation frappante des Franco-Américain(e)s à l'industrie du textile de la Nouvelle-Angleterre a certainement agi comme ciment social en créant

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Bruno Ramirez parle « d'un mouvement imposé par la pauvreté ou la faim. » Bruno Ramirez, La Ruée vers le sud : Migrations du Canada vers les États-Unis 1840-1930, Montréal, Boréal, 2003, p. 25 et 36.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Ibid., p. 37 et Yves Roby, Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre: rêves et réalités, Québec, Septentrion, 2000, p. 18 à 20.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> Pierre Anctil, « La Franco-Américanie ou le Québec d'en bas », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 23, n° 58, 1979, p. 42.

des conditions de vie, voire une expérience commune, chez ces immigrant(e)s de première génération.

La période retenue (1900 à 1930) contient une série « d'événements » marquants pour les Franco-Américains. Si l'année 1930 marque de façon évidente les Franco-Américains dus aux restrictions imposées à l'immigration par l'État fédéral, le choix de l'année 1900 est, quant à lui, plus arbitraire. Nous le justifions par la création de l'USJBA cette année là, mais aussi par l'essor de politiciens franco-américains au cours de cette période<sup>4</sup>. Au cours de ces trois décennies, les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre agissent dans un contexte initialement favorable à l'épanouissement de leur culture. Leur intégrité culturelle, résistant à la théorie assimilatrice du melting pot étatsunien, ainsi que leur parcours migratoire dynamique, valut aux Franco-Américains d'être surnommés les « Chinois de l'est »<sup>5</sup>. En relation avec leurs coreligionnaires irlandais, des agents « d'américanisation », mais aussi des agents de rapatriements envoyés depuis le Québec, la communauté franco-américaine sera impliquée dans une série d'événements qui alimenteront les divisions internes. L'événement qui a fait couler le plus d'encre est la « crise sentinelliste » des années 1920 qui opposa l'épiscopat irlandais à la frange radicale des Franco-Américains en ce qui a trait au financement et à l'administration des High Schools catholiques. Cette crise n'est pas étrangère à la vague de xénophobie qui frappe les États-Unis dans l'après-guerre et qui a eu comme conséquence de stigmatiser les minorités<sup>7</sup>. En effet,

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Aram-Jules Pothier est élu maire de Woonsocket en 1894, et devient gouverneur du Rhode Island en 1909

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Pierre Anctil, « "Chinese of the eastern states", 1881 », *Recherches sociographiques*, vol. 22, n° 1, 1981, p. 125 à 131.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Damien-Claude Bélanger explique que cette « [...] crise est une lutte opposant les militants radicaux de la survivance à l'épiscopat irlandais de la Nouvelle-Angleterre, doublée d'un affrontement fratricide entre l'aile radicale (les Sentinellistes) et l'aile modérée (les antisentinellistes) de l'élite franco-américaine ». Voir Damien-Claude Bélanger, « L'abbé Lionel Groulx et la crise sentinelliste », *Mens*, vol. 1, n° 1, 2000, p. 8.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Yves Roby nous indiquent que « [...] les minorités deviennent la cible de la fureur populaire et de la répression. Durant les années 1920, cette hystérie collective fait place à un conservatisme outrancier qui s'exerce en particulier contre les étrangers et les catholiques. » Yves Roby, *op. cit.*, p. 231.

la communauté franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre se développe à un moment où les relations interethniques s'avèrent conflictuelles. La « peur rouge » doublée d'un flux migratoire qui atteint de nouveaux sommets alimente un climat xénophobe dans la République<sup>8</sup>. Si la législation étatsunienne rend l'immigration plus « sélective » dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle<sup>9</sup>, la littérature scientifique sur le sujet des relations interethniques aux États-Unis nous permet de comprendre la portée des modèles conceptuels d'*anglo-conformity* et *melting pot*. Leur ancrage, à un moment concomitant au 19<sup>e</sup> siècle, nous permet de contextualiser la vitalité culturelle de la vie franco-américaine. La transition vers le modèle du *melting pot* semble être atteinte lorsque le Président Woodrow Wilson déclare devant une foule de citoyens étatsuniens assermentés en 1915 : « America does not consist of groups. A man who thinks of himself belonging to a particular group in America has not yet become an American »<sup>10</sup>. C'est donc face à ce regard de l'Autre et dans ce contexte, hostile à l'étranger, que les Franco-Américains doivent défendre leur double identité, compatible selon ses chefs de file, avec leur citoyenneté étatsunienne.

Le livre d'Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, nous a amenés à nous questionner sur les problématiques liées à l'analyse du groupe versus l'individu, précisément autour du concept d'identité. Comme Amin Maalouf le souligne, l'identité ne se compartimente pas à l'échelle individuelle. Elle s'avère être « [...] façonnée, selon un "dosage" particulier qui n'est jamais le même d'une personne à

<sup>8</sup> Sur cette question, voir aussi John Higham, *Strangers in the land: Patterns of American Nativism*, 1860-1925, New Brunswick, NJ, Rutgers University Press, 2011 [1955], 447 p.

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Milton M. Gordon tisse un lien entre l'instauration de ces lois « sélectives » et l'arrivée massive d'immigrants ne provenant pas de l'Europe du Nord ou de l'Ouest. Voir Milton M. Gordon, « Assimilation in America. Theory and Reality », dans Norman R. Yetman (dir.), *Majority and Minority. The Dynamics of Race and Ethnicity in American Life*, 5<sup>e</sup> édition, Boston, Alleyn and Bacon, 1991, p. 251.

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Woodrow Wilson, Public Papers, tel que cité dans John F. McClymer, « The Paradox of Ethnicity in the United States: The French-Canadian Experience in Worcester, 1870-1914», dans Michael D'Innocenzo et Joseph P. Sirefman (dir.), *Immigration and Ethnicity: American Society Melting pot or Salad Bowl?*, Westport, Hostfra University, 1992, p. 15.

l'autre »<sup>11</sup>. Force est de constater que plus la focale d'analyse se rétrécit, plus les références qui définissent l'identité sont multiples, et forment des mélanges uniques à l'échelle individuelle: « Mais ces références qui se perçoivent dans l'ordinaire de nos paroles et de nos conduites, en retrouve-t-on des analogues dans les sphères plus étendues, jusqu'à la dimension de la société globale? »<sup>12</sup>, s'interroge Fernand Dumont. Le sociologue nous explique par quelles conditions émerge le groupement par références : « Que des individus soient semblables par leurs comportements, et même leurs institutions, ils en éprouvent un sentiment de différence par rapport à d'autres; pour que ce sentiment se transforme en un groupement dont on puisse nommer la singularité, l'identité doit devenir un horizon »<sup>13</sup>. Cet horizon se manifeste lorsqu'on se réfère notamment à un imaginaire collectif, le plus souvent mobilisé par les élites d'une communauté. En étant conscient des abus de généralisation que l'on peut faire en homogénéisant l'appartenance identitaire d'un groupe, il nous apparaît néanmoins évident que certains traits identitaires dépassent la dépendance ontologique du groupe à l'individu<sup>14</sup>. Mais, au sein des communautés diasporiques, comment s'articulent ces références à une identité culturelle? Martin Pâquet et Stéphane Savard ont réfléchi à cette problématique dans Balises et références : Acadies, francophonies<sup>15</sup>. Selon eux, les communautés diasporiques se projettent à la fois dans le passé et le futur et répondent donc à la condition d'émergence des groupements par référence imposée par Dumont :

Soumise aux jeux de l'exercice du pouvoir et des résistances, la diaspora suppose des usages – les souvenirs de l'aire de départ et de la migration – qui sont réactivés dans le présent et qui orientent l'avenir, avec cette triple tension

<sup>11</sup> Amin Maalouf, Les identités meurtrières, Paris, Grasset, 1998, p. 8.

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> Fernand Dumont, Genèse de la société québécoise, Montréal, Boréal, 1993, p. 340.

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> *Ibid.*, p. 342.

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> La thèse de l'individualisme méthodologique, à laquelle je fais référence, a notamment été défendu par le philosophe J.W.N. Watkins, notamment dans « Historical Explanation in the Social Science », *British Journal for the Philosophy of Science*, vol. 8, 1957, p. 104 à 117.

<sup>&</sup>lt;sup>15</sup> Martin Pâquet et Stéphane Savard (dir.), « Introduction » dans *Balises et références : Acadies, francophonies*, Québec, CEFAN, PUL, 2007, p. 8.

entre intégration à la société majoritaire, maintien de l'appartenance communautaire originelle et formation d'une nouvelle communauté. Telle une spirale, l'expérience diasporique permet de s'éloigner de l'aire de l'enracinement originel et d'y revenir, mais à un lieu et un temps différents. Elle participe au discours social, plus précisément de ces processus de catégorisation du Soi et de l'Autre, de l'Ici et de l'Ailleurs, qui forment le soubassement de l'appartenance communautaire. Elle relève aussi de l'imaginaire, de ce réseau de communication dans lequel des récits de la diaspora circulent pour donner du sens à cette expérience<sup>16</sup>.

Ce contexte particulier et « cette triple tension » m'apparaissent d'autant plus évidents dans le cas de la communauté franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre au début du 20<sup>e</sup> siècle. Le bilan historiographique qui suit nous permettra de faire la revue de l'historiographie de cette communauté, pour en dégager les grandes tendances et, ainsi, pouvoir faire ressortir l'originalité d'une étude qui prendrait la Saint-Jean-Baptiste comme lieu d'analyse des représentations identitaires et symboliques émises par une communauté.

### Bilan historiographique

À ces débuts, l'historiographie franco-américaine s'est caractérisée par un degré d'autonomie élevé. Ce sont des Franco-Américain(e)s qui ont tout d'abord écrit sur eux-mêmes, parfois sur la genèse d'une paroisse franco-américaine ou par exemple sur les débuts de la presse<sup>17</sup>. Au fil des années 1930, ils produisirent de moins en moins d'ouvrages. Hormis un sursaut significatif de la contribution franco-américaine à l'historiographie au cours des années 1980 et 1990 autour de Claire Quintal et d'Armand Chartier<sup>18</sup>, gravitant auprès de l'Institut français<sup>19</sup> à Worcester, l'essentiel

<sup>17</sup> Par exemple : Alexandre Bélisle, *Histoire de la presse franco-américaine et des Canadiens-français des États-Unis*, Worcester, l'Opinion publique, 1911, 434 p.

<sup>16</sup> Ihid

<sup>&</sup>lt;sup>18</sup> En guise d'exemple, voir Armand Chartier, Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre de 1775 à 1990, Septentrion, Montréal, 1991, 436 p.; Voir aussi Claire Quintal (dir.), La femme franco-américaine \ The Franco-American woman, Assumption College, Insitut Français de Worcester, Massachusetts, 1994, 216 p.

de la littérature scientifique francophone concernant les Franco-Américains est, depuis les années 1960, majoritairement produit par des chercheurs et chercheuses en provenance de l'extérieur des États-Unis. Depuis maintenant quelques années, les craintes fusent de part et d'autre face à la dilution de la production historiographique sur les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre. Ces craintes convergent de sorte que certaines figures de proue de ce champ jettent, depuis quelques années, un regard pessimiste vers l'avenir de la recherche sur la Franco-Américanie<sup>20</sup>. Nonobstant cette vision, l'historiographie a posé le socle des connaissances sur lesquelles repose notre propre réflexion. Nous proposons donc de faire la revue des études qui ont fait une large place à l'analyse culturelle des communautés francoaméricaines afin d'y exposer la richesse des angles d'approches et des concepts mobilisés, et d'y prospecter une approche originale pour notre propre recherche. En survolant aussi la contribution de l'histoire sociale, de la géographie et du domaine des études sur les relations interethniques aux États-Unis, nous pourrons situer notre propre étude dans la mouvance du champ. Nous terminerons notre bilan en nous référant à quelques études récentes ayant pris la Saint-Jean-Baptiste comme objet de recherche afin d'en démontrer la pertinence et l'efficacité méthodologique.

<sup>&</sup>lt;sup>19</sup> Claire Quintal raconte avoir voulu à la fois stimuler et intéresser les Franco-Amércains à leur propre histoire par le biais d'une série de colloques qu'elle organise à l'Institut français à partir de 1980. Voir Robert B. Perreault, « Claire Quintal se raconte », *Rabaska*, vol. 14, 2016, p. 145 à 169.

<sup>&</sup>lt;sup>20</sup> Yves Frenette, « L'historiographie des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1872-2015 », BHP, vol. 26, n° 2, 2016, p. 89.; Claire Quintal, « Les institutions franco-américaines : perte et progrès », dans Dean Louder (dir.), Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre, Québec, PUL, CEFAN, 1991, p. 80. Le constat est moins alarmiste mais tout de même inquiétant dans Patrick Lacroix, L'Après-Roby : écrire l'histoire des Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre à l'aube du vingt-et-unième siècle, University of New-Hampshire, 2015, p. 1, Texte en ligne : <a href="http://www.academia.edu/16806873/LAprès-Roby">http://www.academia.edu/16806873/LAprès-Roby</a> écrire Ihistoire des Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre à laube du vingt-et-unième siècle [Consulté le 29 mars 2016].

### Le phénomène migratoire et l'histoire sociale

L'histoire culturelle des Franco-Américains ne prend son véritable essor qu'à partir des années 1980. Avant d'y plonger, quelques mots s'imposent sur l'historiographie l'ayant précédée afin que notre bilan historiographique, bien que non exhaustif, ne propose pas insidieusement une ellipse trompeuse. À la fin des années 1950, le champ est encore caractérisé par une méthodologie et des angles d'approches traditionnels. En 1958, Robert Rumilly publie une *Histoire des Franco-Américains²¹¹* sous l'angle d'une chronique factuelle. L'érudit historien, aussi bien connu pour sa production historiographique éléphantesque que sa sympathie affichée pour l'Union nationale, a écrit ce livre à la demande de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique. Celui-ci constitue un « [...] véritable monument à la cause de la Survivance et à ses apôtres », selon l'historien Yves Frenette²². Face à Rumilly, il est permis de proposer que le début des années 1960 constitue une rupture. Nous voulons ici résumer en peu de mots l'apport de la recherche sur le phénomène migratoire, en histoire sociale et ouvrière, pour le champ historiographique franco-américain. Ce faisant, nous passerons nécessairement sous silence l'apport de certain(e)s historien(ne)s.

Sous l'énoncé d'un programme de recherche d'histoire quantitative<sup>23</sup>, l'économiste et historien Albert Faucher a attisé l'intérêt de plusieurs chercheurs sur le phénomène migratoire qui nous intéresse. En ce qui concerne le champ migratoire comprenant le Québec et la Nouvelle-Angleterre, la mesure et la cadence du phénomène démographique furent notamment étudiées par Yolande Lavoie, Gilles Paquet et Ralph D. Vicero au cours des années 1960 et 1970. Tous trois indiquent que la première décennie du 20<sup>e</sup> siècle correspond à un creux de vague de l'émigration

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> Robert Rumilly, Histoire des Franco-Américains, Montréal, Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, 1958, 552 p.

<sup>&</sup>lt;sup>22</sup> Yves Frenette, loc. cit., p. 82.

<sup>&</sup>lt;sup>23</sup> Albert Faucher, « Projet de recherche historique : l'émigration des Canadiens-français au 19<sup>e</sup> siècle », *Recherches sociographiques*, vol. 2, n° 1, 1961, p. 243 à 245.

canadienne-française<sup>24</sup>. Si cette partie de l'historiographie n'est pas, à première vue, vitale pour notre problématique, certaines variables quantitatives, telles que l'évolution du pourcentage de Franco-Américains nés aux États-Unis par rapport à ceux nés au Canada, peuvent nous indiquer une dynamique, peut-être à l'origine de certaines tensions au sein de la communauté. Ainsi, en s'appuyant sur une étude de Léon Truesdell<sup>25</sup>, Yves Roby nous indique que c'est seulement à partir de la décennie 1910 que la proportion de natifs franco-américains supplante la proportion de Franco-Américains nés au Canada<sup>26</sup>.

Plus récemment, Bruno Ramirez a écrit *La Ruée vers le Sud.* Sa monographie propose un regard quantitatif sur l'exode canadien aux États-Unis. Un point fort chez Ramirez est la mise en évidence de l'existence de champs migratoires et du rôle crucial de la parenté dans l'implantation et la durabilité des chaînes migratoires. Le troisième chapitre, qui reprend pour l'essentiel les conclusions de son ouvrage *Par monts et par vaux*<sup>27</sup>, porte précisément sur l'exode canadien-français et nous permet d'avoir un profil type de l'émigrant(e), de connaître les creux de vagues de l'émigration et de statuer sur la province d'origine des migrant(e)s qui viennent se greffer aux « Petit Canada » de la Nouvelle-Angleterre. Ainsi, Bruno Ramirez ventile son échantillon de l'émigration canadienne-française (pour la période 1906-1930) en fonction des lieux de départ et de destination, ce qui fait ressortir le rôle clé de la distance dans les déplacements. Par exemple, l'émigration franco-ontarienne se concentre, en majorité,

<sup>&</sup>lt;sup>24</sup> Ralph D. Vicero, *Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900. A Geographical Analysis*, Thèse de doctorat (Géographie), Université du Wisconsin, 1968, 350 p.; Gilles Paquet, « L'émigration des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre, 1870-1910 : prises de vues quantitatives », *Recherches sociographiques*, vol. 5, n° 3, 1964, p. 319 à 370.; Yolande Lavoie, *L'émigration des Canadiens aux Etats-Unis avant 1930. Mesure du phénomène*, Montréal, PUM, 1972, 87 p.

<sup>&</sup>lt;sup>25</sup> Leon Truesdell, *The Canadian Born in the United States*, New Haven, Yale University Press, 1943, p. 77.

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup> Yves Roby, op. cit, p. 167.

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> Bruno Ramirez, Par monts et par vaux : Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie atlantique, 1860-1914, Montréal, Boréal, 1992, 208 p.

au Michigan et dans l'État de New York, alors que l'émigration francophone en provenance des provinces maritimes se concentre, en forte proportion, au Massachusetts et au Maine. Depuis le Québec, les Canadiens français se dirigent à 82.8% (sur un échantillon de 2836 personnes) vers les six États de la Nouvelle-Angleterre<sup>28</sup>. L'analyse de l'échantillon de Ramirez nous conduit à penser que c'est le Québec, plus que le Canada français, qui contribue largement à augmenter la population franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre.

De son côté Yukari Takai s'est simultanément penché sur le passage, l'expérience ouvrière et la cellule familiale des migrants canadiens-français. Issu de sa thèse de doctorat<sup>29</sup>, son livre *Gendered Passages. French-Canadian Migration to Lowell, Massachusetts, 1900-1920*<sup>30</sup>, rejoint notamment Ramirez en pointant le rôle clé de la famille comme éléments de délimitations des champs migratoires. Autrement, elle analyse le monde du travail et cherche à savoir si les inégalités de genre traversent la frontière. Elle conclut que non seulement ces inégalités (confinement à la sphère privée, travail non valorisé, dépendance) étaient reproduites au sein des familles canadiennes-françaises de Lowell, mais qu'elles étaient parmi les plus manifestes à l'échelle de la ville.

Tout récemment Bruno Ramirez a dirigé le mémoire de maîtrise de Marie Bélisle intitulé Warren, Rhode Island : l'évolution d'une petite communauté canadienne-française établie en Nouvelle-Angleterre, 1895-1910<sup>31</sup>. Se penchant sur l'intégration des migrants canadiens-français à l'industrie textile dans une perspective analytique

<sup>28</sup> Bruno Ramirez, La Ruée vers le Sud, op.cit, p. 100.

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> Yukari Takai, Migration, Family and Gender. A Longitudinal Analysis of French-Canadian Immigrants in Lowell, Massachusetts, 1900-1920, Thèse de doctorat (histoire), Université de Montréal, 1998, 332 p.

<sup>&</sup>lt;sup>30</sup> Yukari Takai. Gendered Passages. French-Canadian Migration to Lowell, Massachusetts, 1900-1920, New York, Peter Lang, 2008, 251 p.

<sup>&</sup>lt;sup>31</sup> Marie Bélisle, Warren, Rhode Island. L'évolution d'une petite communauté canadienne-française établie en Nouvelle-Angleterre, 1895-1910, Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 2011, 173 p.

genrée, elle situe son mémoire dans le giron de la microhistoire, ainsi que de l'histoire sociale et ouvrière constituant l'une des plus récentes études de ce type dans le champ historiographique franco-américain. En scrutant l'économie locale de Warren elle s'intéresse autant à l'économie domestique que le travail salarié, et tente de fixer les balises qu'implique la division sexuelle des tâches. Sa description des conditions de vie des employés canadiens-français des filatures de Warren, lui permet de déceler que généralement les enfants provenant de ces familles ouvrières ont tendance à reproduire la situation socioéconomique de leurs parents. Son mémoire se veut une suite chronologique du mémoire de maîtrise de Jean Lamarre<sup>32</sup> (aussi dirigé par Ramirez) qui analysait l'implantation de la communauté franco-américaine de Warren de 1880 à 1895 en partant du lieu de départ des migrants. Il s'agit d'une étude d'histoire ouvrière dans la mesure où Lamarre analyse aussi bien les conditions socioéconomiques qui poussent ces travailleurs et travailleuses au sud de la frontière, que le lien de dépendance économique qui se développe et qui émane de la manufacture de coton.

La même année où Lamarre dépose son mémoire, l'historien Jacques Rouillard publie Ah! les États<sup>33</sup>. En se basant sur des entrevues réalisées auprès d'une cinquantaine de personnes ayant vécu en Nouvelle-Angleterre au début du 20<sup>e</sup> siècle, Rouillard tente de comprendre l'expérience concrète de ces travailleurs et travailleuses. Il s'intéresse autant aux causes du départ qu'à l'adaptation au travail. Attiré par les salaires plus élevés qu'au Québec, cette variable lui permet d'expliquer pourquoi les Canadiens français gardent leur distance avec le mouvement syndical. Finalement, son étude a documenté les retours de ces Franco-Américains au Québec, et donc mis de l'avant le caractère souvent transitoire du parcours migratoire de ces exilés. Si sa recherche

<sup>&</sup>lt;sup>32</sup> Jean Lamarre, Étude d'une communauté canadienne-française de la Nouvelle-Angleterre. Le cas de Warren, Rhode Island (1880-1895), Mémoire de maîtrise en histoire, Université de Montréal, 1985, 147 p.

<sup>&</sup>lt;sup>33</sup> Jacques Rouillard, Ah! les États. Les travailleurs canadiens-français dans l'industrie textile de la Nouvelle-Angleterre d'après le témoignage des derniers migrants, Montréal, Boréal, 1985, 155 p.

corrobore plus de connaissance qu'elle n'en produit, sa contribution demeure d'avoir donné des visages et une parole au phénomène migratoire en mobilisant les sources orales.

Les années 1980 furent marquantes pour l'historiographie franco-américaine. Ayant précédé les Lamarre et Rouillard, Pierre Anctil a consacré sa thèse de doctorat<sup>34</sup> au développement d'une localité franco-américaine. Il s'est penché sur la prolétarisation des Franco-Américains de Woonsocket et le rapport qu'entretenaient les ouvriers des manufactures avec l'hégémonie idéologique orchestrée par l'élite franco-américaine. De son côté, Yves Frenette s'est concentré sur une localité franco-américaine dans sa thèse de doctorat paru en 1988<sup>35</sup>. Son approche ressemble à celle d'Anctil au sens où elle décrit l'évolution d'une localité franco-américaine. Excentrée d'une grille d'analyse marxiste, Frenette aborde la genèse du phénomène migratoire jusqu'à la constitution d'une élite franco-américaine à l'échelle de Lewiston. Ce faisant, il porte une attention particulière à la cellule familiale. Il propose que

[...] la famille était la cellule de base de la communauté ethnique en formation. L'économie familiale caractérisait les ménages nucléaires et se tissèrent entre ceux-ci et les manufactures de coton des liens étroits et complexes. La parenté avait aussi des fonctions économiques, sociales et psychologiques, facilitant l'adaptation des migrants dans leur nouveau milieu [...]<sup>36</sup>.

En intégrant une perspective genrée à leur analyse, les études de Takai et Bélisle sont, en quelque sorte, venues compléter les études de Lamarre, mais surtout celle de Frenette, sur la situation des familles ouvrières franco-américaines.

<sup>&</sup>lt;sup>34</sup> Pierre Anctil, Aspect of Class Ideology in a New England Ethnie Minority: The Franco-Americans of Woonsocket, Rhode Island (1865-1929), Thèse de doctorat (histoire), New School for Social Research, 1980, 680 p.

<sup>&</sup>lt;sup>35</sup> Yves Frenette, *La genèse d'une communauté canadienne-française en Nouvelle-Angleterre : Lewiston, Maine, 1800-1880*, Thèse de doctorat (histoire), Université Laval, 1988, 392 p.

<sup>&</sup>lt;sup>36</sup> Yves Frenette, « La genèse d'une communauté canadienne-française en Nouvelle-Angleterre : Lewiston, Maine, 1800-1880 », *Historical Papers / Communications historiques*, vol. 24, n° 1, 1989, p. 75.

#### Les géographes et le Québec d'en bas.

En phase avec l'attrait que suscite l'histoire culturelle auprès des sciences sociales à partir du dernier quart du 20<sup>e</sup> siècle, le champ historiographique franco-américain est alors caractérisé par un changement de cap. Bien que les problématiques liées à l'histoire sociale persistent après l'éclosion d'études sur des objets culturels (identité, mémoire, langue, littérature), ces dernières prennent résolument l'avant-scène à partir des années 1980. C'est dans ce contexte que deux géographes produiront en 1983 Du continent perdu à l'archipel retrouvé : Le Québec et l'Amérique française<sup>37</sup>. Dirigé par Dean Louder et Eric Waddell, le collectif propose un regard géographique et historique sur la francophonie hors Québec, afin de définir le concept d'Amérique française. Tissant des liens entre la mobilité et l'identité, et plaçant le rapport au territoire comme pilier culturel, le collectif s'intéresse aux différents îlots de diasporas francophones disséminés aux quatre coins de l'Amérique tout en enquêtant sur la perception que les élites canadiennes-françaises se font des mouvements migratoires. Ce qui retient davantage notre attention est le chapitre intitulé « La Franco-Américanie ou le Québec d'en bas » écrit par l'historien Pierre Anctil. La réflexion qu'il propose en guise de conclusion nous interpelle : « Y a-t-il déjà eu, sous une forme autonome un mode d'expression franco-américain, une nation française d'En Bas distincte de celle d'En Haut? Dès qu'elle a cessé d'être d'inspiration québécoise, la vie française de la Nouvelle-Angleterre a commencé à s'effacer »<sup>38</sup>. En plus de contester la singularité d'une culture franco-américaine, Anctil attribue une large part du démantèlement des «Petit Canada» à l'effondrement de l'industrie textile à partir de la fin des années 1920, relevant ainsi un trait géographique ayant expliqué la persistance franco-américaine en milieu minoritaire : la proximité communautaire.

<sup>&</sup>lt;sup>37</sup> Dean R. Louder et Eric Waddel (dir.), Du continent perdu à l'archipel retrouvé : Le Québec et l'Amérique française, Québec, PUL, 2007 [1983], 292 p.

<sup>&</sup>lt;sup>38</sup> Pierre Anctil, « La Franco-Américanie ou le Québec d'en bas », dans *Ibid.*, p. 38.

Dans la lignée de la publication de 1983, Visions et visages de la Franco-Amérique<sup>39</sup> est venu étoffer la contribution de la géographie culturelle au champ de l'histoire franco-américaine. Dans l'introduction, Eric Waddell et Dean dévoilent l'objectif derrière ce projet entamé dans les années 1980 : « Notre but avoué était de faire une nouvelle carte de l'Amérique d'expression française, en dévoilant ses origines, en décrivant son évolution, en débusquant ses trajectoires oubliées, cachées ou masquées; bref, en dressant son portrait et en risquant quelques prévisions quant à son avenir. C'était, à vrai dire, un regard qui se voulait froid, mais combien nécessaire [...] »<sup>40</sup>. Cette volonté de cartographier l'Amérique française à travers sa toponymie, ses institutions, sa population était donc liée à une quête de sens. De l'aveu même des auteurs, «[...] à travers l'immanence et la permanence de cet immense réseau géographique et "familial", nous cherchions à construire un sens, à insuffler une signification à notre existence sur ce continent, et ce, sur un plan tant personnel que collectif »<sup>41</sup>. Ce regard continental sur la francophonie est composé de portraits qui permettent aux auteurs de les associer à des phénomènes ou événements historiques. Ces portraits en viennent à former un tableau soucieux de préserver la pluralité des visages de cette francophonie, mais tout aussi inclusif en mettant en évidence un passé commun.

Provenant du même cadre de recherche, l'ouvrage *Franco-Amérique*<sup>42</sup> est publié en 2008. S'intéressant moins à l'espace qu'aux personnes qui l'habitent<sup>43</sup>, l'ouvrage conjugue le passé, le présent et le futur de cette Amérique francophone éparpillé. Seul le chapitre de l'historien Barry Rodrigue porte, à proprement dit, sur la communauté franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre. D'autant plus intéressant, le chapitre

<sup>&</sup>lt;sup>39</sup> Dean Louder, Jean Morrisset et Eric Waddel (dir.), *Vision et visages de la Franco-Amérique*, Québec, Septentrion, 2001, 346 p.

<sup>&</sup>lt;sup>40</sup> Éric Waddel et Dean Louder, « Le frisson de l'appartenance... une nouvelle entrée en matière », dans *Ibid.*, p. 14.

<sup>&</sup>lt;sup>41</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>&</sup>lt;sup>42</sup> Dean Louder et Eric Waddel (dir.), Franco-Amérique, Québec, Septentrion, 2008, 374 p.

<sup>&</sup>lt;sup>43</sup> Jeanne Valois, « Préface », dans *Ibid.*, p. 9.

intitulé « Francophones, pas toujours, mais toujours Franco-Américains » aborde les tensions raciales qui touchent la communauté à l'aube du 20<sup>e</sup> siècle. Par la bande, Barry Rodrigue semble voir la Saint-Jean-Baptiste comme un moment digne d'analyse pour comprendre la trajectoire identitaire des Franco-Américains : « Le résultat de ce double désir de s'adapter à un nouveau pays tout en gardant intacte leur propre culture, de faire preuve de patriotisme envers les États-Unis tout en maintenant un lien avec le Québec et la France devint partie intégrante de la vie franco-américaine, surtout le jour de la Saint-Jean »<sup>44</sup>.

La contribution des géographes au champ de la Franco-Américanie est donc indubitable. Leurs recherches ont certainement contribué à décloisonner le champ à partir des années 1980, donnant le ton à des études transnationales à l'échelle continentale.

La culture et l'historiographie franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre : Identité, mémoire et enjeux.

L'historien Yves Roby a produit un nombre impressionnant de publications sur les Franco-Américains, dont la qualité fut ensuite reconnue par ses pairs. Spécialiste de la diaspora canadienne-française en Nouvelle-Angleterre, il alliera enseignement et recherche à partir des années 1970. Au cours des années 1980, il écrira plusieurs articles et chapitres d'ouvrages qui annonceront la sortie, en 1990, de l'ouvrage de synthèse *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, 1776-1930<sup>45</sup>. Ses quelques directions de mémoires et d'une thèse, lui permettront d'approfondir sa réflexion intellectuelle, mais c'est surtout par le biais de ses propres recherches

<sup>&</sup>lt;sup>44</sup> Barry Rodrigue, « Francophones, pas toujours, mais toujours Franco-Américains », dans *Ibid.*, p. 125.

<sup>&</sup>lt;sup>45</sup> Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre*, 1776-1930, Québec, Septentrion, 1990, 434 p.

documentaires qu'il puisera un ensemble de matériau qu'il mettra à profit d'abord en 1990, mais de nouveau avec *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre: rêves et réalités*<sup>46</sup>, paru en 2000, et ensuite avec *Histoire d'un rêve brisé? Les Canadiens français aux États-Unis* paru en 2007<sup>47</sup>.

La volumineuse monographie de l'an 2000 propose une analyse des représentations des élites franco-américaines constituant un ouvrage incontournable pour le champ historiographique dans lequel elle s'inscrit<sup>48</sup>. L'objectif de Roby est donc de « [...] tenter de reconstruire les discours que les élites tiennent sur l'identité franco-américaine »<sup>49</sup>. Plus exactement, Roby propose de « [d]écrire les représentations que les Canadiens français émigrés en Nouvelle-Angleterre et leurs descendants se font d'eux-mêmes [...] »<sup>50</sup>. Ce faisant, Roby montre bien que les élites, engagées dans une lutte pour la survivance, brossent un tableau manichéen et alarmiste de leur propre situation<sup>51</sup>. En insistant sur le caractère pluriel des représentations, Roby nous propose que les Franco-Américains possèdent des identités multiples. En l'occurrence il dévoile une communauté tiraillée par deux discours diffusés par deux groupes, un modéré et l'autre radical :

Parmi les élites, les unes, plus sensibles à l'aspect extérieur des choses, envisagent l'avenir avec un optimisme débordant, les autres, inquiètes de la vitesse à laquelle se transforme la communauté franco-américaine, sont plus pessimistes. Celles-ci luttent farouchement contre les altérations les plus significatives du modèle québécois; celles-là préconisent l'adaptation au changement ou travaillent même à en accélérer le rythme. Cela donne lieu à des tensions très vives qui sont au cœur du processus de définition identitaire<sup>52</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>46</sup> Yves Roby, Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre: rêves et réalités, Québec, Septentrion, 2000, 526 p.

<sup>&</sup>lt;sup>47</sup> Yves Roby, *Histoire d'un rêve brisé? Les Canadiens français aux États-Unis*, Québec, Septentrion, 2007, 148 p.

<sup>&</sup>lt;sup>48</sup> Yves Roby, op. cit., 2000.

<sup>&</sup>lt;sup>49</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>50</sup> Ibid.

<sup>51</sup> Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>52</sup> *Ibid.*, p. 156.

Sans cesse divisés entre le discours étatsunien de l'intégration culturelle et le discours clérico-nationaliste en provenance du Canada français, les Franco-Américains forgent une identité particulière, mais pas nécessairement consensuelle au sein de la communauté. Roby parvient à historiciser l'utilisation et l'acceptation du gentilé « franco-américain » à la décennie 1890-1900<sup>53</sup>. Toujours est-il que « [p]our les militants radicaux, le Franco-Américain idéal est plus ou moins figé dans le passé; pour les modérés il est en devenir »54. Dans son chapitre « Radicaux et modérés : La rupture (1914-1929) », Roby propose que le contexte (pensons ici à la « peur rouge » et la crise sentinelliste) soit particulier puisque les deux groupes se joignent l'un à l'autre afin de faire front commun devant l'intolérance d'un discours étatsunien qui prône plus que jamais la naturalisation via l'anglicisation et la transformation des institutions franco-américaines<sup>55</sup>. L'auteur dénote au passage que «[...] les américanisateurs renoncent au modèle traditionnel d'assimilation, le melting pot, et optent pour celui d'anglo-conformity »<sup>56</sup>, structurant aussi un contexte dans lequel les Franco-Américains défendent leur américanité, selon eux, compatible avec leur catholicité et leur langue. Pour prouver leur attachement, ils participent à l'effort de guerre et se dissocient des autres minorités ethniques étatsuniennes. Dans l'ensemble, si Yves Roby évoque la Saint-Jean-Baptiste à quelques endroits dans son livre, il ne s'agit pas d'une étude systématique.

Finalement, le livre qu'il publie en 2007 se veut un recueil d'articles. Un chapitre de celui-ci nous intéresse en particulier: « Mutations de l'identité franco-américaine ». Dans celui-ci, Yves Roby cherche (encore) à « [d]écrire et expliquer les représentations que les Canadiens français émigrés en Nouvelle-Angleterre et leurs

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>54</sup> Ibid., p. 217.

<sup>&</sup>lt;sup>55</sup> *Ibid.*, p. 222.

<sup>&</sup>lt;sup>56</sup> *Ibid.*, p. 223.

descendants se font d'eux-mêmes [...]»<sup>57</sup>. Pour ce faire, il distingue trois phases dans l'évolution identitaire franco-américaine. La première, antérieure à l'apparition du gentilé « franco-américain », aurait été caractérisée par la représentation du Canadien français en exil et de sa mission providentielle en Amérique. Puis durant la période 1900-1929, Roby décrit une deuxième phase définie par le Franco-Américain fier de ses racines (parfois françaises, parfois canadiennes-françaises) et citoyen étatsunien. Puis la dernière phase est associée à la représentation d'un héritage tout au plus, l'assimilation linguistique des Franco-Américains ayant fait son chemin durant les années subséquentes. La deuxième phase est celle qui nous intéresse le plus et qui correspond à la période 1900-1929. Roby nuance quelque peu son tableau en avançant la thèse que l'identité franco-américaine est une identité à sens multiple<sup>58</sup>; il n'y a pas de consensus figé.

Au regard des publications collectives issues des colloques organisés par la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord (CEFAN) parues depuis 1991, il nous semble que le champ de l'histoire franco-américaine a pu bénéficier de nouvelles problématiques portées par un intérêt nouveau pour l'objet culturel. Ces thématiques abordent notamment la construction identitaire des communautés francophones, à travers des analyses qui se penchent sur la littérature, la langue, les discours et les institutions. Les textes concernant les Franco-Américains occupent une place de choix, le premier colloque étant même organisé sous le thème « Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre »<sup>59</sup>, en 1991. La présentation des textes de Dean Louder nous indique que les années 1980 chamboulèrent la vision du Québec et de la francophonie en

<sup>57</sup> Yves Roby, *Histoire d'un rêve brisé* ? ..., op. cit., p. 126.

<sup>&</sup>lt;sup>58</sup> « Pour certains le Franco-Américain est un citoyen américain, bilingue catholique et de culture franco-américaine. Pour d'autres, il est citoyen américain, catholique, de sang français, et de culture franco-américaine. » *Ibid.*, p. 132.

<sup>&</sup>lt;sup>59</sup> Dean R. Louder (dir.), *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, Québec, PUL, CEFAN, 1991, 309 p.

Amérique. En phase avec ce contexte, le collectif voulait « [...] faire preuve d'innovation [...] d'où les concepts nouveaux de Québec-continent, d'américanité québécoise et de Québec mère patrie »<sup>60</sup>. Les textes qui composent cette publication proposent des bilans, des prospectives de recherche et des témoignages d'historiens qui permettent un tour d'horizon de l'état des recherches en 1991. Historiographie, géographie culturelle, présentation archivistique et articles historiques de fonds sont au menu. La multidisciplinarité qui caractérise l'ouvrage semble avoir revitalisé les sujets de recherche, en alliant la sociologie, l'anthropologie et la littérature, et en proposant une recherche transnationale liant, avant l'heure, le Québec à une collectivité hors frontière faisant partie intégrante de l'histoire des États-Unis. On peut donc dire que 1991 constitue une balise pour le champ de la Franco-Américanie.

Dans son article issu du colloque de 1995, Yves Roby s'est penché sur le recours au passé par les élites franco-américaines, en proposant qu'il se soit structuré en fonction du regard de l'Autre<sup>61</sup>. Cet Autre étant tour à tour le Canadien français du Québec, l'évêque irlandais et finalement l'américanisateur. Roby met en évidence que le processus de construction d'une mémoire collective est le fruit d'une mise en relation des Franco-Américains avec leurs détracteurs. Yves Roby, tout comme Yves Frenette dans un bilan historiographique récent<sup>62</sup>, postule aussi qu'une mutation identitaire caractérise cette période. Selon lui, « [c]'est [...] pour susciter l'enthousiasme de la

60 Dean R. Louder, « Présentation », dans Ibid., p. VIII.

<sup>&</sup>lt;sup>61</sup> Comme le souligne Roby, « [l]es élites invoquent l'expérience du passé pour expliciter, justifier les choix qu'elles proposent, lutter contre les ennemis qu'elles reconnaissent et imaginent ou encore pour susciter l'enthousiasme des jeunes en faveur de la survivance. Chacune de ces invocations constitue aussi un élément d'une réaction au regard de l'Autre ». Yves Roby, « Les élites franco-américaines et le recours au passé (1880-1940) », dans Jacques Mathieu (dir.), *La mémoire dans la culture*, Québec, PUL, CEFAN, 1995, p. 113 à 136.

<sup>&</sup>lt;sup>62</sup> Yves Frenette, « L'historiographie des Franco-Américains... », loc.cit., p.75 à 103. Comme Yves Frenette le mentionne dans sa première note de bas de page, l'essentiel de son propos reprend les conclusions émises dans son article co-écrit avec Sylvie Beaudreau : Yves Frenette et Sylvie Beaudreau, « Historiographie et identité collective en Amérique française : le cas des élites francophones de la Nouvelle-Angleterre 1872-1991 », dans Simon Langlois (dir.), Identité et cultures nationales: l'Amérique française en mutation, Québec, PUL, CEFAN, 1995, p. 233 à 254.

jeunesse franco-américaine que l'on invoque les grandeurs du fait français en Amérique »<sup>63</sup>. Frenette rejoint Roby lorsque ce dernier avance que « [l'] appropriation continue et l'affirmation ethnoculturelle devint tellement forte que les perspectives furent inversées : les héros glorieux de l'aventure française en terre étatsunienne étaient désormais présentés comme Franco-Américains »<sup>64</sup>. Il faut donc comprendre que cet usage du passé vise donc à modifier l'imaginaire collectif de la communauté, afin d'asseoir et de légitimer la conception franco-américaine de la citoyenneté étatsunienne.

À la lumière des thèses de Roby et Frenette, l'ouvrage *Quand la nation débordait les frontières*<sup>65</sup> de Michel Bock nous expose la « subversivité » d'un tel usage du passé dans la logique de la conception organique de la nation canadienne-française du chanoine Groulx. L'auteur explique que, dans la pensée groulxiste, l'attachement à la mère patrie (la France) ne peut en aucun cas supplanter l'attachement historique à la Nouvelle-France et au Québec :

L'abbé Groulx souhaitait donc que le souvenir de l'ancienne mère patrie n'occultât jamais, dans l'esprit des minorités, celui- de la Nouvelle-France et du Québec : la place particulière qu'occupait le peuple canadien-français en Amérique et, à plus forte raison, au Canada eut dû leur interdire pareille méprise. Il réitéra quelques fois cette idée devant les Franco-Américains<sup>66</sup>.

Il le fit notamment durant un banquet de la Saint-Jean-Baptiste, à Manchester, en 1935, où il interrogea l'auditoire à savoir « [o]ù serait donc le profit de renoncer à cet héritage et de vous isoler de trois millions de [Canadiens] Français qui vous touchent? », évoquant explicitement sa crainte d'une identité franco-américaine tournée vers le passé français et distancé du Canada français. La correspondance qu'entretenait Lionel Groulx avec Adolphe Robert, de l'Association Canado-

<sup>63</sup> Yves Roby, loc. cit., p. 135.

<sup>64</sup> Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>65</sup> Michel Bock, Quand la nation débordait les frontières: les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx, Montréal, Hurtubise HMH, 2004, 452 p.

<sup>66</sup> Ibid., p. 169.

Américaine, lui permit d'apprendre que, la même année, l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique « [...] avait invité l'ambassadeur de France à Washington à prononcer l'allocution de circonstances lors d'un banquet de la Saint-Jean-Baptiste qui avait lieu parallèlement à celui de l'Association Canado-Américaine »<sup>67</sup>, concrétisant *de facto* son appréhension<sup>68</sup>. Dans *Les Franco-Américains*<sup>69</sup> de François Weil, le rapprochement de l'élite franco-américaine envers la référence française est historicisé. Selon l'auteur c'est au courant des décennies 1890-1910 que « [1]es Canadiens français étaient devenus des Franco-Américains »<sup>70</sup>. À partir de ces regards historiographiques croisés, nous pouvons conclure qu'au moins une frange des Franco-Américains voulut se distancer de l'identité canadienne-française, notamment en réaction face au regard de l'Autre.

L'historiographie étatsunienne s'est aussi penchée sur la communauté diasporique franco-américaine. Celle-ci s'est intéressée à la problématique de la relation de la diaspora avec sa société d'accueil. Autrement dit sur la perception étatsunienne des Franco-Américains comme exogroupe culturel au début du 20<sup>e</sup> siècle. Au regard d'une problématique d'échelle (groupe\individu), John F. McClymer propose que lorsque la focale se situe sur le groupe, les concepts d'ethnicité et d'assimilation cessent alors d'être contradictoires. Si à l'échelle individuelle l'assimilation passe par l'abandon d'une ethnicité particulière au profit de celle de la société d'accueil, il en est autrement pour le groupe : « Instead, ethnicity emerges as itself a form of assimilation, that is, as a collective social identity promoted by a particular group to facilitate its participation, on its own terms, in the host society »<sup>71</sup>. Ainsi, le

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 170.

<sup>&</sup>lt;sup>68</sup> Comme l'explique Michel Bock, « [p]armi toutes les minorités françaises, ce sont les Franco-Américains qui, aux yeux de Groulx, couraient le plus grand risque d'oublier leur héritage canadien-français ». Voir *Ibid*.

<sup>69</sup> François Weil, Les Franco-Américains, 1860-1980, Paris, Bélin, 1989, 253 p.

<sup>&</sup>lt;sup>70</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>&</sup>lt;sup>71</sup> John F. McClymer, «The Paradox of Ethnicity in the United States: The French-Canadian Experience in Worcester, 1870-1914», dans Michael D'Innocenzo et Joseph P. Sirefman (dir.)

processus d'assimilation ne peut être compris de la même façon si l'on analyse le parcours d'un individu ou d'un groupe. Appliquées aux célébrations d'une fête, ces remarques peuvent expliquer pourquoi des discours livrés durant les fêtes de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre accordent une si grande importance autant aux représentations de la communauté franco-américaine qu'aux serments de loyauté envers la bannière étoilée.

Finalement, Mark Paul Richard, professeur à la *State University of Plattsburgh* a consacré plusieurs de ses travaux aux communautés franco-américaines en abordant les processus d'acculturation qu'ils vivent. Sa monographie *Loyal but French*<sup>72</sup>, décrit l'américanisation d'une communauté franco-américaine de Lewiston au Maine des années 1880 à 1990. En utilisant autant des données aussi bien quantitatives que qualitatives avec le journal local *Le Messager*, l'auteur parvient à décortiquer les phases de l'acculturation de cette communauté en mettant en évidence l'apprentissage répandue de l'anglais, l'affiliation massive aux *Knights of Labor* et la participation à la vie politique comme étant des facteurs ayant accéléré le processus d'acculturation à partir des années 1920. Ce faisant, il semble rejoindre l'idée de Pierre Anctil selon laquelle la participation massive des Franco-Américain(e)s à l'industrie textile aurait permis une certaine homogénéité sociale bénéfique pour la vitalité culturelle de la communauté.

La Saint-Jean-Baptiste : un objet d'analyse pertinent ?

Que peut nous révéler l'évolution de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre sur cette mutation identitaire pointée du doigt par l'historiographie ? La fête nationale

Immigration and Ethnicity: American Society Melting pot or Salad Bowl?, Hostfra University, Westport, 1992, p. 15 à 25.

<sup>&</sup>lt;sup>72</sup> Mark Paul Richard, Loyal but French: The Negotiation of Identity by French-Canadian Descendants in the United-States, Michigan, Michigan State University Press, 2008, 388 p.

s'avère-t-elle un objet d'analyse pertinent? Quelles sont les sources à privilégier pour l'étudier? L'objet culturel que constitue la Saint-Jean-Baptiste possède aussi une historiographie. Essentiellement confinée à l'analyse de la fête au Québec, bien que récemment des articles sur la fête du côté franco-ontarien aient été publiés, l'étude de la célébration du saint patron des Canadiens français a fait l'objet de quelques mémoires et thèses. En 1972, Michèle Guay a produit un mémoire de maîtrise intitulé La fête de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal : 1834-190973 dans lequel elle propose une analyse sérielle des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste durant la période retenue. Sa contribution relève davantage des faits rapportés que de l'analyse. De son côté, Marc Ouimet a analysé la Saint-Jean-Baptiste au Québec, de 1960 à 1990, et illustré la pertinence de l'objet en démontrant « [...] que la Saint-Jean, à travers ses manifestations, ses symboles et les différents discours qui l'entourent, offre une occasion unique de synthèse des tensions et dynamiques opérant entre les représentations collectives de la nation québécoise et le cadre/contexte politique et social dans lequel celles-ci s'insèrent»<sup>74</sup>. La considérant comme un « lieu de production de discours et de symboles [...] »<sup>75</sup> et un « [...] moment à la fois expressif et réflexif pour la nation québécoise »76, Marc Ouimet dresse un portrait équivoque de la fête en raison de la pluralité de ses dynamiques et de la subversion dont elle est le lieu. Au regard de ses conclusions, il sera intéressant d'analyser de quelle façon la conjoncture particulière de chaque fête affecte l'organisation et les manifestations de la Saint-Jean-Baptiste dans les localités francophones de la Nouvelle-Angleterre.

Plus récemment, Marc-André Gagnon a travaillé sur la célébration de la Saint-Jean-Baptiste en milieu minoritaire, soit en Ontario. Il est l'auteur de quelques articles sur

<sup>&</sup>lt;sup>73</sup> Michèle Guay, *La fête de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal* : 1834-1909, Mémoire de maîtrise (histoire), Université d'Ottawa, Ottawa, 1972, 319p.

<sup>&</sup>lt;sup>74</sup> Marc Ouimet, Le lys en fête, le lys en feu : La Saint-Jean-Baptiste au Québec de 1960 à 1990, Mémoire de maitrise (histoire), UQÀM, Montréal, 2011, p. 2.

<sup>&</sup>lt;sup>75</sup> *Ibid*, p. 168. <sup>76</sup> *Ibid*, p. 26.

le sujet<sup>77</sup>. En ce qui concerne son article sur la vision du journal *Le Droit* à l'égard de la Saint-Jean-Baptiste, il a pu en conclure que « [...] les activités entourant la Saint-Jean-Baptiste ont joué un rôle déterminant dans l'affirmation des francophones en Outaouais »<sup>78</sup>. Plus encore, il a mis en exergue le rôle joué par le quotidien et déterminé « [...] le rôle central de la presse dans la diffusion de l'information, la mobilisation des individus, de même que dans la construction des symboles propres à cette fête »<sup>79</sup>. Ce faisant, il a étayé « [...] la capacité d'un journal de structurer le devenir collectif en mêlant les représentations du passé aux visions d'avenir »<sup>80</sup>. Dans sa thèse de doctorat intitulée *Religion and Nationalism : The Saint-Jean-Baptiste Celebrations in Sociological Perspective*, Donald Boisvert arrive à la même conclusion : « [...] newspapers have played a critical role in the development and propagation of the values attached to la fête [...]»<sup>81</sup>. Ces conclusions à l'égard d'une démarche qui nous semble près de la nôtre nous encouragent donc à étudier de près les journaux franco-américains.

Dans un chapitre d'un ouvrage collectif, Mark Paul Richard<sup>82</sup> propose que la Saint-Jean-Baptiste fût un moment privilégié pour réitérer des serments de loyauté envers la nation comme en faisaient preuve les nombreux drapeaux étatsuniens lors des parades. Son analyse de la présence et de la fonction du drapeau tricolore français

<sup>&</sup>lt;sup>77</sup> Marc-André Gagnon, « Dès qu'on prononce le mot St-Jean-Baptiste, ça fait fuir le monde à Ottawa : la fête nationale des Canadiens français et les lendemains de la rupture, 1960-1990 », dans Jean-François Laniel et Joseph Yvon Thériault (dir.), *Retour sur les États généraux du Canada français, continuités et ruptures d'un projet national*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2016, p. 143 à 166.; *Idem*, « La Saint-Jean-Baptiste en Ontario français, une fête politique (1945-1980) », *Société Historique du Nouvel-Ontario*, 2014, <a href="http://societehistorique.ca/saint-jean/">http://societehistorique.ca/saint-jean/</a> [Consulté le 31 mars 2016].

<sup>&</sup>lt;sup>78</sup> Marc-André Gagnon, « Le Canada français vit par ses oeuvres : la Saint-Jean-Baptiste vue par le journal *Le Droit*, 1950-1960 », *Francophonies d'Amérique*, n° 35, 2013, p. 90.

<sup>&</sup>lt;sup>79</sup> *Ibid*.

<sup>80</sup> Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>81</sup> Donald Luc Boisvert, *Religion and Nationalism: The Saint-jean-Baptiste Celebrations in Sociological Perspective*, Thèse de doctorat (sociologie), Université d'Ottawa, Ottawa, 1990, p. 363.

<sup>&</sup>lt;sup>82</sup> Mark Paul Richard, « Negotiating Ethnic Identity: St. Jean-Baptiste Day Celebrations in Francophone Lewiston, Maine » dans Barry H. Rodrigue Nelson Madore (dir.), *Voyages : A Maine Franco-American Reader*, Madison, University of Southern Maine Press, 2007, p. 212 à 222.

nous semble un questionnement plus que pertinent que nous serons à même de confronter à nos sources. Selon lui, « [a]ppropriating the Tricolore in the U.S. served the purposes of french-canadians, not only in asserting their french identity, but also in arguing for acceptance in their adopted country based upon the historical ties between the french and U.S. people »<sup>83</sup>. Sans se référer explicitement au concept d'usage du passé, c'est bien ce que l'auteur semble avancer dans son argumentaire. Si l'auteur s'attarde à la célébration de la Saint-Jean-Baptiste, il le fait cependant à petite échelle, et son analyse se limite à certains symboles. Il serait intéressant de poursuivre une telle analyse à l'échelle de la Nouvelle-Angleterre.

### Problématique

Si le thème de la construction identitaire<sup>84</sup> fut abordé dans l'historiographie, une étude systématique de la célébration de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre n'a jamais été produite. Ainsi, étudier les représentations<sup>85</sup> symboliques et identitaires véhiculées à travers la célébration de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre nous semble à même de nous indiquer la trajectoire identitaire qu'emprunte la communauté franco-américaine durant la période étudiée, ce qui nous permettra de relativiser ou d'appuyer certaines thèses mises de l'avant par l'historiographie. Nous

L'anthropologue Louis-Jacques Dorais met en évidence que le processus de construction d'une identité culturelle et collective est un phénomène relationnel. En outre, « [l'identité culturelle] privilégie la façon dont les porteurs de culture évaluent eux-mêmes leurs ressemblances et leurs différences, tant entre eux que par rapport aux autres. Cette définition met en lumière les deux facettes complémentaires de l'identité : la similarité et l'altérité ». Voir Louis-Jacques Dorais, « La construction de l'identité », dans Deshaies Denise et Vincent Diane (dir.), *Discours et constructions identitaires*, Québec, PUL, CEFAN, 2004, p. 5.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 213.

Nous reprenons la définition des « représentations sociales » de Denis Jodelet : « En tant que phénomènes, les représentations sociales se présentent donc sous des formes variées, plus ou moins complexes. Images qui condensent un ensemble de significations ; système de référence qui nous permettent d'interpréter ce qui nous arrive, voire de donner un sens à l'inattendu ; catégorie qui servent à classer les circonstances, les phénomènes, les individus auxquels nous avons affaire ; théories qui permettent de statuer sur eux. » Voir Denise Jodelet, « Représentations sociale : phénomènes, concept et théorie » dans Serge Moscovici (dir.), *Psychologie sociale*, Paris, Puf, 2003, p. 366.

postulons que ces représentations symboliques sont le fruit d'une communauté «imaginée» <sup>86</sup> par les élites définitrices qui semble naviguer, non exclusivement, mais manifestement, entre trois pôles identitaires nationaux : la France, le Canada français et les États-Unis. Les représentations symboliques et identitaires véhiculées à travers la Saint-Jean-Baptiste, tout comme la direction que doit prendre la communauté franco-américaine, ne font pas l'objet d'un consensus et méritent certainement que l'on s'y attarde.

Au regard de notre propre étude, l'article qu'Yves Frenette a publié dans le BHP a permis de justifier notre cadre temporel en proposant que « [...] dans les 3 premières décennies du 20<sup>e</sup> siècle, le passage d'une identité canadienne-française à une identité proprement franco-américaine se traduisît par un foisonnement historiographique et un besoin de se donner des racines historiques profondes et prestigieuses en revendiquant des origines françaises, par opposition aux origines canadiennesfrançaises »87. C'est en identifiant cette période comme étant le moment où une mutation identitaire s'effectue dans les communautés franco-américaines que s'est prise notre décision de délimiter notre périodisation, de 1900 à 1930. Cette périodisation est d'emblée retenue, car c'est à ce moment que les « Petit Canada » et leur réseau institutionnel affichent la vitalité culturelle la plus manifeste. Du point de vue de la construction identitaire, cette période est donc faste. Notre périodisation se clôt par l'année 1930, puisque cette borne marque l'épuisement de l'émigration canadienne-française du Québec, notamment en raison de la crise économique des années 1930, et le point de non-retour en ce qui a trait au processus d'assimilation culturelle de la communauté franco-américaine. L'espace étudié sera la Nouvelle-Angleterre, mais plus précisément les villes où les Franco-Américains sont nombreux comme à Worcester, Lowell, Manchester, Woonsocket, Fall River, Holyoke,

<sup>&</sup>lt;sup>86</sup> Benedict Anderson, L'imaginaire national: Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme, Paris, La Découverte, 1996, p. 18 à 21.

<sup>87</sup> Yves Frenette, « L'historiographie des Franco-Américains... », loc. cit., 2016, p. 76.

Lewiston et Central Falls. Caractérisées par leur rôle clé dans l'industrie du textile, ces villes constituent, dans certains cas, des paroisses dites nationales lorsque les francophones y constituent la majorité.

Le choix de l'objet étudié, la célébration de la Saint-Jean-Baptiste, est justifié, d'abord, par une considération quantitative. Sa récurrence annuelle assurera, vraisemblablement, la compilation de documentation et sa répartition équitable durant la période étudiée. Du point de vue qualitatif, la Saint-Jean-Baptiste est une fête essentiellement identitaire où les symboles et représentations mis de l'avant, durant les discours lors du banquet, le sermon de la messe ou encore les défilés<sup>88</sup>, peuvent nous en apprendre sur la façon dont la communauté qui l'organise se perçoit dans le temps. Rappelons que ces discours nous sont parvenus parce qu'ils ont, pour la majorité, été retranscrits par un journaliste. C'est pourquoi notre analyse du discours des élites du réseau associatif, ainsi que des politiciens, entend rendre compte de ce biais. Ainsi, qu'est-ce que l'analyse des représentations symboliques et identitaires véhiculées à travers la célébration de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre entre 1900 et 1930 peut nous indiquer sur la trajectoire identitaire qu'emprunte la communauté franco-américaine durant la période étudiée? Une série de sousquestionnement découle de notre problématique. Est-ce que les représentations symboliques et identitaires associées à la Saint-Jean-Baptiste au Québec, et plus largement au Canada français, traversent la frontière au Sud? De quelle façon les États-Unis sont-ils représentés dans cette fête? Les représentations symboliques et identitaires sont-elles unanimement retenues, ou font-elles l'objet de disputes? Ces représentations ont-elles recours au passé afin de répondre aux besoins contemporains de la communauté ? Le clergé canadien-français en Nouvelle-Angleterre s'immisce-t-

<sup>&</sup>lt;sup>88</sup> Selon Alan Gordon, la parade « [...] offer a truer representation of popular memory because they are open to wider participation and thus embody a living version of public memory that can be traced by contextualizing their depictions of the past ». Alan Gordon, *Making Public Pasts: The Contested Terrain of Montreal Public Memories*, 1891-1930, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2001, p. 145.

il dans l'organisation des fêtes ? La catholicité occupe-t-elle une place de choix dans les célébrations ? Le ou la politique s'intègre-t-elle dans les célébrations ? De quelle manière le passage de la guerre affecte-t-il le cas échéant, les célébrations ?

Comme ces questionnements le sous-entendent, nous devrons être à même d'identifier plusieurs particularités du champ historiographique franco-américain afin d'éviter les écueils possibles; notamment, le fait que le réseau épiscopal franco-américain est alimenté depuis le Canada français, que durant la période étudiée l'immigration se poursuit et que des conflits éclatent entre natifs franco-américains et immigrants canadiens-français. Finalement, il faudra rester vigilant afin de faire la part des choses entre ce que les membres de l'élite définitrice de la communauté franco-américaine revendiquent comme identité et sa représentativité dans l'ensemble de la communauté.

À titre d'analyse complémentaire qui fera l'objet de remarques en filigrane de ce mémoire, nous aborderons la problématique des représentations symboliques et identitaires véhiculées lors des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre, sous une perspective transnationale. Cette analyse comparative entre l'analyse de mes sources franco-américaines, d'une part, et les études existantes<sup>89</sup> pour le Québec, d'autre part, permettra de mesurer la perméabilité culturelle de la frontière canado-américaine en analysant la circulation d'objets culturels<sup>90</sup> et de représentations, particulièrement en ce qui a trait à la participation militaire.

<sup>89</sup> Nous pensons notamment aux études de Michèle Guay, Marc Ouimet et Donald Luc Boisvert présentées dans notre bilan historiographique.

Nous nous appuierons notamment sur l'étude de Michèle Guay pour comparer et mesurer la distanciation. Pour cette problématique nous avons été influencé par la pertinence de la présentation de l'analyse transnationale dans Aline Charles et Thomas Wien, « Le Québec entre histoire connectée et histoire transnationale », Globe: Revue internationale d'études québécoises, vol. 14, n° 2, 2011, p. 199 à 221.

### Cadre Conceptuel

Comme nous l'avons vu, Yves Frenette et Yves Roby s'entendent sur le fait qu'une mutation identitaire s'opère de 1900 à 1930, et qu'à ce moment, les Franco-Américains revendiquent des origines françaises lointaines. Afin de s'intégrer à la société étatsunienne, les Franco-Américains entreprennent de bâtir une identité en s'appuyant sur des racines qui lui sont propres. Dans cette optique, il nous semblerait adéquat de mobiliser le concept « d'usage du passé », tel que présenté par Martin Paquet<sup>91</sup>, afin de mieux comprendre le processus de construction de la mémoire collective franco-américaine. Bien que son texte porte essentiellement sur l'utilisation du passé par des victimes ancrées dans le champ médiatique contemporain, la définition que l'auteur donne des « usages du passé » nous apparaît plus que pertinente. Ceux-ci «[...] regroupent une série de pratique [...] rhétoriques, symboliques, catégorielles, classificatrices ou commémoratives faisant référence à des représentations sociales d'un passé proche ou lointain. Ancrées dans l'actualité du présent, ces pratiques politiques ne relèvent pas de la neutralité axiologique »92. Plus récemment, Martin Pâquet et Serge Dupuis ont dirigé un livre collectif où ils précisent les cinq visées poursuivies par les usages du passé : « [...] ils instituent une société et un savoir, ils établissent une filiation, ils énoncent une référence, ils constituent un imaginaire et ils règlent des conflits »93.

Plus précisément élaboré autour des usages politiques du passé, l'ouvrage codirigé par François Hartog et Jacques Revel nous propose trois façons de réfléchir sur l'usage politique de l'histoire. La deuxième direction évoquée nous semble en phase

<sup>&</sup>lt;sup>91</sup> Martin Pâquet, « "Amnistier le passé comme on enlève des bottes". Des usages publics du passé au Canada et au Québec contemporains », dans Martin Pâquet (dir.), Faute et réparation au Canada et Québec contemporains, Québec, Éditions Nota Bene, 2006, p. 13 à 35.

 <sup>&</sup>lt;sup>92</sup> Ibid., p. 17.
 <sup>93</sup> Martin Pâquet, et Serge Dupuis, « Faire son temps », dans Martin Pâquet et Serge Dupuis (dir.),
 Faire son temps: Usages publics du passé dans les francophonies nord-américaines, Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, p. 3.

avec notre problématique. Celle-ci s'intéresse à « [1]a portée tant historiographique que publique de la déformation de l'histoire pour des motifs nationaux : la nécessité, par exemple, de construire une image de la nation qui soit cohérente, gratifiante, enracinée ou réenracinée, tournée vers l'avenir ou traditionnelle, à partir de la mobilisation des ressources offertes par le passé »<sup>94</sup>. Hormis l'utilisation du terme « nation » qui, dans notre cas, sera substitué par celui de « communauté », nous nous inscrivons dans une telle démarche puisque la communauté étudiée, bien que sa genèse remonte aux migrations depuis le Canada français au 19<sup>e</sup> siècle, a tendance à s'approprier des éléments de l'histoire française en Amérique.

Dans un article issu d'un colloque de la CEFAN, André Turmel a réfléchi sur le concept d'institution en montrant que le rituel joue un rôle primordial pour asseoir la légitimité d'une institution : « Les rituels possèdent une fonction nécessaire de légitimité sur laquelle je ne m'étends pas sinon pour dire qu'elle maintient les apparences d'une cohésion sociale [...]»<sup>95</sup>. Cette fonction de légitimation inhérente au rituel est aussi exposée par Martin Pâquet dans un article consacré aux rituels funéraires de responsables politiques québécois et canadiens. Il avance que « [p]ar ces rites et ces rituels, les élites cherchent aussi la réaffirmation du consentement à l'autorité établie et à ceux et celles qui l'incarnent »<sup>96</sup>. Dans cette optique, il sera intéressant de chercher à savoir si la célébration de la Saint-Jean-Baptiste en Franco-Américanie cadre avec cette définition du rituel.

<sup>94</sup> François Hartog et Jacques Revel, « Avant-propos », dans François Hartog et Jacques Revel (dir.), Les usages politiques du passé, ÉHSS, Paris, 2001, p. 8.

<sup>95</sup> André Turmel, « Le retour du concept d'institutions », dans André Turmel (dir.), Culture, institution et savoir: culture française d'Amérique, Québec, CEFAN, 1996, p. 15

<sup>&</sup>lt;sup>96</sup> Martin Pâquet, « Le deuil comme consensus. Les rituels funéraires des responsables politiques au Canada et au Québec, 1868-2000 », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 14, n°1, 2005, p. 73.

## Considérations méthodologiques

L'effervescence de la presse franco-américaine, durant la période étudiée, a fourni aux chercheurs et chercheuses en études franco-américaines une véritable manne d'or. Ce type de sources constituera le noyau documentaire de notre recherche. Comme nous l'avons mentionné précédemment, l'historiographie relative à la Saint-Jean-Baptiste a reconnu le rôle de la presse dans la création et la diffusion de symboles attachés à la fête, balisant la voie à notre propre démarche. Nous avons donc sélectionné les organes de presse afin qu'ils couvrent la plupart des villes où vit une part non négligeable de la communauté franco-américaine. Leur dispersion géographique nous permettra donc de relativiser le ton des éditoriaux en fonction des régions et en fonction d'un jeu d'échelles. Limité par notre accessibilité aux documents, notre corpus de journaux se composera essentiellement de L'Union de Woonsocket (paru entre 1902-1987), de La Justice de Holyoke (paru entre 1904-1964), de La Tribune de Woonsocket (paru entre 1895-1934), ainsi que de La Sentinelle de Woonsocket (paru entre 1924-1928), pour lesquelles nous procéderons à un dépouillement complet des années qui composent notre période en lisant, pour l'essentiel, les éditions comprises entre le 14 juin et le 4 juillet de chaque année.

Complémentairement, nous aurons recours à d'autres organes de presse sans procéder à un dépouillement intégral. Il s'agira notamment du *Holyoke Telegram*, du *New York Times*, de l'*American Standard*, de *La Justice* de Biddeford et de *La Vérité* de Woonsocket. Pour le Québec, nous mobiliserons certains articles des journaux montréalais *Le Devoir*, *La Presse* et *Le Canard*. Nous avons mobilisé ces derniers journaux en raison des informations complémentaires qu'ils pouvaient nous offrir, et souvent localisé un numéro en particulier en fonction d'un événement important ou encore à l'aide d'une référence à ces journaux parmi notre corpus de source principal. Nous prendrons en compte les limites qualitatives et quantitatives qu'une analyse de la presse implique ; soit le biais éditorial et les comptes rendus non exhaustifs. Dans

cet ordre d'idée, nous serons particulièrement attentifs au ton des éditoriaux du journal *L'Union* et de *La Sentinelle*, étant respectivement les organes officiels de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique et du mouvement sentinelliste. Ces associations sont impliquées de près dans l'organisation des festivités estivales du 24 juin.

Outre les journaux, nous avons eu recours au fonds d'archives de *l'Assumption College* (Worcester, Massachusetts) contenant divers documents nous renseignant de près ou de loin sur l'organisation des fêtes. Il s'y trouve de la correspondance interne pouvant nous en apprendre sur l'organisation des comités de célébration et le pouvoir qu'exerce l'USJBA sur ceux-ci. Nous y avons également dépouillé quelques photos qui couvrent notre période, des programmes souvenirs, mais surtout des discours livrés durant des célébrations un peu partout en Nouvelle-Angleterre. Bien qu'il aurait été intéressant de faire une recherche similaire au sein des archives de l'ACA à Manchester, des contraintes de temps et de déplacements nous ont poussés à abandonner cette avenue.

Notre dernier type de source concerne la production historiographique franco-américaine de 1872 aux années 1930. À travers les récits des genèses paroissiales ou encore de l'évolution de la presse, ces textes sont bien souvent teintés d'un ton militant, voire pamphlétaire, qui manifeste une idéologie de survivance. Bref, ces ouvrages reproduisent bien la dynamique de leur contexte de production. Nous considérons ces ouvrages à la fois comme sources de seconde main (en gardant en tête les présupposés de la méthode historique de l'époque), mais aussi comme des sources primaires en raison des regards que portent ces auteur(e)s sur leur communauté. En pratique, ces ouvrages s'avèrent utiles pour notre analyse puisqu'ils proposent quelques fois des commentaires sur la Saint-Jean-Baptiste, comme c'est le cas dans *L'Histoire de la presse franco-américaine* d'Alexandre Bélisle publié en 1911:

On constate par le numéro du 1 er juillet de *La Voix du Peuple* que dès l'année 1869 la fête nationale des Canadiens français, le 24 juin, était célébrée avec éclat dans les principaux centres canadiens des États-Unis. [...] Il est douteux si une pareille manifestation pourrait [sic] se renouveler aujourd'hui; en tout cas, la mentalité d'un grand nombre des participants serait bien différente de ce qu'elle était dans toute la colonie canadienne de Worcester il y a quarante ans<sup>97</sup>.

L'imposante monographie d'Alexandre Bélisle ne nous informe pas seulement sur l'évolution du contexte de production et de diffusion de la presse franco-américaine, mais nous propose aussi quelques interprétations qui nous permettent de décomposer ces « discours ». Comme nous l'avons mentionné précédemment, la plupart des récits historiques produits entre la fin du 19e et le début du 20e siècle portent sur la genèse des paroisses 98. Ces publications font échos à un contexte de production particulier. Par exemple, ce n'est pas anodin que dans son livre, Marie-Louise Bonier propose une section intitulée « Leur loyauté envers les États-Unis. », puisque la loyauté des Franco-Américains est contestée durant cette période 99. Notons que c'est en 1906 que la Société historique franco-américaine voit le jour. En analysant le contenu du Bulletin de la société historique franco-américaine de 1906 à 1930, Yves Frenette révèle que les textes publiés concernent, dans des proportions semblables, l'histoire française, canadienne et franco-américaine 100. Dans une perspective plus large, Frenette propose que les publications parues entre 1899 et 1933 aient en commun la volonté de consolider les « racines françaises » de l'identité franco-américaine 101. Cet

97 Alexandre Bélisle, op. cit., p. 81.

<sup>&</sup>lt;sup>98</sup> Il s'agit d'une liste non-exhaustive: Thomas-Aimé Chandonnet, Notre-Dame-des-Canadiens et les Canadiens aux États-Unis, Montréal, Desbarat, 1872, 171 p.; Hormidas Hamelin, Notre-Dame-des-Sept-Douleurs ou une paroisse franco-américaine, Arbour et Dupont, 1916, 362 p.; Félix Gatineau (dir.), Histoire des Franco-Américains de Southbridge, Framingham, Lakeview Press, 1919, 253 p.; Marie-Louise Bonier, Débuts de la colonie franco-américaine de Woonsocket, Rhode Island, Framingham, Lakeview Press, 1920, 340 p.; Alexandre Bélisle, Livre d'or des Franco-Américains de Worcester, Worcester, 1920, 366 p.

<sup>&</sup>lt;sup>99</sup> Même son de cloche dans Arthur J. Favreau, *The Chinese of the Eastern States*, Manchester, L'Avenir National, 1925, 23 p.

<sup>100</sup> Yves Frenette, « L'historiographie des Franco-Américains... », loc. cit., 2016, p. 79.

<sup>&</sup>lt;sup>101</sup> Voir notamment Arthur J. Favreau, J.L.K. Laflamme et David-E. Lavigne, « French Catholics in the United States », dans Charles G. Hebermann et al. (dir.), The Catholic Encyclopedia: An International Work of Reference on the Constitution, Doctrine, Discipline, and History of the Catholic Church, tome

état de fait n'est pas simplement théorique : la Franco-Américaine Maximilienne Tétreault ira en France poursuivre des études doctorales, publiant au passage *Le rôle de la presse dans l'évolution du peuple franco-américain de la Nouvelle-Angleterre*, en 1935<sup>102</sup>. En somme, les ouvrages recensés observent la société franco-américaine, tout comme ils participent à consolider une identité franco-américaine distante sur certains points de l'identité canadienne-française, mais surtout compatible avec leur citoyenneté étatsunienne.

L'analyse des représentations s'opérera en fonction du type de source. Les discours engagés transmis via la presse sont des matériaux qui véhiculent des représentations de la fête possible d'analyser à travers ce que le journaliste a choisi de décrire. Ce matériel discursif sera donc soumis à une analyse de contenu qui nous permettra de relever les représentations symboliques et identitaires dominantes véhiculées à travers la Saint-Jean-Baptiste. Que signifie la Saint-Jean-Baptiste pour tel journal? Le contenu qu'il propose entre-t-il en conflit avec d'autres organes de presse ? Quel ton adopte le journaliste ? Veut-il promouvoir ou contester certaines représentations de la Saint-Jean-Baptiste ? Semble-t-il préoccupé par la réceptivité de son discours ? Ce questionnaire devra être soumis à l'épreuve du temps afin d'analyser l'évolution des représentations. Comme Stéphane Savard le mentionne dans l'introduction de sa thèse de doctorat, « [...] puisqu'une représentation hégémonique peut glisser vers la marginalité ou encore puisqu'une représentation marginale peut tendre vers l'hégémonie, le chercheur doit relever les périodes d'émergence, de prépondérance, de déclin ou de mutation de ces représentations. Les luttes de représentations seront

VI, New York, Appleton, 1909, p. 271 à 277; Adélard Desrosiers et Pierre Auguste Fournet, *La race française en Amérique*, Montréal, Beauchemin, 1910, 338 p.; Magnan, Denis-Michel-Aristide, *Histoire de la race française aux États-Unis*, Paris, C.Amat, 1912, 437 p.

<sup>&</sup>lt;sup>102</sup> Maximilienne Tétrault, Le rôle de la presse dans l'évolution du peuple franco-américain de la Nouvelle-Angleterre, Marseille, Ferran, 1935, 143 p.

ainsi dévoilées »<sup>103</sup>. Enfin, nous confronterons les articles de journaux recensés aux documents internes de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique afin de mieux cerner les *leitmotivs* de l'organisation et les enjeux entourant la Saint-Jean-Baptiste qu'ils n'évoquent peut-être qu'en catimini.

Parmi les archives mises à notre disposition à l'*Assumption College*, nous avons mis la main sur des pamphlets, photographies et images qui nous ont permis de produire une analyse iconographique d'autant plus révélatrice pour cerner des éléments de l'imaginaire collectif de la communauté. En ce qui concerne les photographies, nous resterons attentifs aussi bien à ce qui a été photographié que ce qui sort du cadre. N'oublions par qu'elles sont des mises en scène 104. Même la presse nous offre des éléments iconographiques pertinents pour l'interprétation des représentations symboliques. Si les photos et images s'y font rares, il est possible d'analyser d'autres types de sources visuelles. Par exemple, le mensuel de l'USJBA arbore à partir de 1920 un entête illustré qui présente une croix à l'avant-plan et où se croisent les drapeaux étatsunien et français sur un lit de feuilles d'érable. N'étant pas une représentation de la fête à proprement dit, ce symbole nous permet néanmoins d'isoler les trois pôles identitaires qui investissent l'espace représentatif de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre. À la manière d'un sémiologue, nous tenterons d'interpréter le sens de cette iconographie.

En somme, l'analyse proposée reste concise à l'intérieur des limites que nous impose notre corpus de sources. Les journaux ne sont ni exhaustifs dans leur compte rendu des célébrations, ni objectifs dans leur description. Une variable quantitative brouille les cartes d'une analyse qualitative de la construction identitaire franco-américaine dans les décennies. Il s'agit bien sûr du flux migratoire, et de sa volatilité. Par

<sup>&</sup>lt;sup>103</sup> Stéphane Savard, Retour sur un projet du siècle: Hydro-Québec comme vecteur des représentations symboliques et identitaires au Québec, 1944 à 2005, Thèse de doctorat (histoire), Université Laval, 2010, p. 27.

<sup>&</sup>lt;sup>104</sup> Laurent Gervereau, Voir, comprendre, analyser les images, Paris, La Découverte, 1994, p. 138.

exemple, Yves Roby nous indique que « [l]'arrivée de plus de 100 000 nouveaux immigrés, dans une période troublée, bouleverse profondément la communauté franco-américaine. Elle accentue les divisions et accélère le cours des événements » 105. Il faudra donc rester aux aguets de cet écueil possible. Une autre limite de l'étude sera de ne pas prendre en compte, faute de sources, l'ensemble du champ social et de conférer aux discours officiels (descriptions journalistiques, programmes officiels et archives institutionnelles) une plus grande place parce que plus de témoignages nous sont parvenus ; c'est pourquoi nous utilisons la notion d'« élite définitrice » 106. Nous éviterons d'insinuer que les représentations véhiculées par les élites sont unanimement consensuelles dans le champ social, et nous resterons donc attentifs aux discours « subversifs », mais leur analyse pourrait être l'objet d'un autre projet de mémoire.

### Plan du mémoire

La structure de ce mémoire sera divisée en trois parties. Dans un premier temps, nous dresserons le portrait d'une Saint-Jean-Baptiste typiquement franco-américaine afin d'identifier les acteurs qui se mêlent de l'organisation et qui s'occupent du financement. Après avoir décliné les principales composantes de la Saint-Jean-Baptiste, nous proposerons une lecture géographique des célébrations afin d'observer leur récurrence parmi les villes recensées et d'analyser si une fête locale permet de mobiliser la population à l'échelle de l'État ou de la région. Puis, notre deuxième chapitre s'intéressera à deux événements qui viennent modifier substantiellement le déroulement des célébrations de la Saint-Jean-Baptiste, soit la Première Guerre mondiale et la crise sentinelliste. Nous proposerons d'abord une analyse comparative

105 Yves Roby, Les Franco-Américains..., op. cit., p. 266.

Marcel Martel, Le Deuil d'un pays imaginé: Rêves, luttes et déroute du Canada français, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1997, p. 21.

du rapport à la guerre de part et d'autre de la frontière afin de singulariser l'expérience franco-américaine. Nous étudierons ensuite les célébrations au moment où la crise sentinelliste fait rage, ce qui nous permettra d'analyser l'instrumentalisation politique de la fête qui devient un enjeu de pouvoir en soi. Ces deux chapitres nous conduiront à l'analyse des représentations symboliques et identitaires qui sera l'objet du troisième chapitre. Nous scruterons d'abord les sermons afin de connaître la représentation du Saint-Patron la plus mobilisée par le clergé et de chercher à savoir si elle remplit une fonction. Ensuite, nous analyserons la symbolique derrière les célébrations en recensant les drapeaux, chars allégoriques, hymnes nationaux et chansons qui se retrouvent dans les célébrations. Par la suite, nous procéderons à une analyse des discours politiques qui résonnent lors du 24 juin, et tenteront de discerner les représentations de la citoyenneté et du pouvoir politique des Franco-Américains. Finalement, nous nous intéresserons aux usages du passé déployés par l'élite franco-américaine en nous interrogeant sur leur fonction de légitimation.

#### CHAPITRE I

# ESQUISSE D'UNE SAINT-JEAN-BAPTISTE EN NOUVELLE-ANGLETERRE

Ce premier chapitre décrira l'environnement dans lequel se déroulent les célébrations de la Saint-Jean-Baptiste et visera à contextualiser les représentations symboliques et identitaires véhiculées lors du 24 juin. À cet escient, nous proposerons d'abord un survol des principaux acteurs impliqués dans l'organisation de la Saint-Jean-Baptiste qui révélera la présence prépondérante de l'USJBA et de la presse franco-américaine, ce qui nous mènera à la question du financement. Ensuite, nous proposerons d'historiciser les principales activités associées aux célébrations de la fête patronale, soit le banquet, la messe et la parade. L'objectif étant ici de comprendre de quelle façon ces célébrations transitent vers le Sud. Enfin, nous brosserons un portrait géographique des villes hôtesses d'une fête, afin de faire ressortir la mobilité des fêtes sur le territoire de la Nouvelle-Angleterre.

## 1.1 Organisation et rôle de la presse

Dans la Nouvelle-Angleterre des premières décennies du 20<sup>e</sup> siècle, les « Petit Canada » forment entre eux un réseau de communication connectant les nombreuses

villes où des associations franco-américaines ont pignon sur rue. Ce réseau de communication, essentiellement ramifié selon l'organigramme des deux plus influentes associations, l'USJBA et l'ACA, permet à celles-ci d'exercer un pouvoir centralisé, notamment en ce qui a trait à l'organisation de la Saint-Jean-Baptiste. Hormis celles-ci, l'Ordre des forestiers franco-américains et la Société-Jacques Cartier apparaissent sporadiquement dans l'organisation des festivités. La presse franco-américaine entretient des liens étroits avec l'ensemble de ces associations, ce qui permet à ces dernières d'avoir un accès direct à des canaux de diffusion. Il est probant que ce réseau ait facilité la standardisation de certaines représentations lors des célébrations.

### 1.1.1 L'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique

Fondé le 7 mai 1900, l'USJBA est l'association de secours mutuel franco-américaine la plus influente en Nouvelle-Angleterre<sup>1</sup>. Doté d'un aumônier, son bureau général forme l'exécutif qui chapeaute les conseils locaux dispersés à travers les « Petit Canada ». Durant les trente premières années du 20<sup>e</sup> siècle, le comité exécutif de l'USJBA joue un rôle actif en invitant annuellement ses conseils à coordonner la Saint-Jean-Baptiste à travers les journaux<sup>2</sup>, et via une correspondance interne adressée aux officiers. Dans une missive datée du 1<sup>er</sup> mai 1922, le secrétaire général Élie Vézina se demande : « Combien y a-t-il de conseils qui vont prendre les mesures pour la célébrer dignement? Un grand nombre nous l'espérons. Nous les engageons

<sup>1</sup> Yves Roby, Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre: rêves et réalités, Québec, Septentrion, 2000, p. 318.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> Nous avons constaté que plusieurs articles font mention des invitations lancé par le bureau général à ses conseils: « Répondant à l'invitation faite par le Comité exécutif, bon nombre de nos conseils ont tenu à célébrer dignement notre fête patronale ». Voir « Après la fête », *L'Union*, vol. 24, n° 7, juillet 1924.

tous à le faire »<sup>3</sup>. Dans ce même document, nous apercevons que l'exécutif laisse une certaine autonomie aux conseils : « Nous laissons à chacun de nos conseils le soin de célébrer à leur façon. Nous ne voulons pas nous immiscer dans les détails de l'organisation, mais nous désirons et voulons que tous nos conseils fassent quelque chose »4. Bien qu'elle organise, ou tout au moins, supervise le plus grand nombre de célébrations, parfois d'autres associations franco-américaines telles que l'ACA ou l'Ordre des forestiers franco-américains organisent les leurs. Cependant, l'organisation citoyenne spontanée et indépendante est crainte et découragée par l'USJBA. Si elle donne une relative autonomie à ses propres conseils, elle reste sceptique et craintive par rapport à l'initiative. Comme en font foi les documents suivants, l'exécutif de l'USJBA tient obstinément à superviser le déroulement de la Saint-Jean-Baptiste à Woonsocket en 1923, après qu'un groupe de citoyens indépendants ait fait part de ses intentions d'organiser la fête auprès du conseil local de l'Union en personne<sup>5</sup> et par écrit<sup>6</sup>. En réaction à cette initiative, l'avocat et secrétaire de l'USJBA, Eugène Jalbert, invite l'exécutif à « [...] réunir de nouveau les chefs des différentes grandes sociétés de Woonsocket pour les mettre au courant de cette lettre afin qu'ensemble, ils puissent dicter une réponse qui servirait de modèle aux autres secrétaires des Sociétés qui seraient embarrassées comme je le suis »7. De toute évidence pris au dépourvu par la décision du Conseil local n°2 d'acquiescer à la demande du comité de citoyen, l'exécutif de l'USJBA envoie une nouvelle lettre le 13 avril. Afin de clarifier la situation, elle demande :

<sup>3</sup> Élie Vézina (secrétaire-général), « Aux officiers des conseils », correspondance interne de l'USJBA, 1<sup>er</sup> mai 1922, Woonsocket, dans USJBA Archives and Special Collections, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College.

<sup>4</sup> Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> « La St-Jean-Baptiste fêtée grandiosement », *La Tribune*, vol. 53, n° 149, 25 juin 1923.

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> George Paquin, « Lettre du Comité de la célébration du 24 juin à l'adresse de l'USJBA », correspondance interne de l'USJBA, 5 avril 1923, Woonsocket, dans USJBA Archives and Special Collections, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College.

<sup>7 «</sup> Lettre concernant l'initiative d'un groupe de citoyen », correspondance interne de l'USJBA, 11 avril 1923, Woonsocket, dans USJBA Archives and Special Collections, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College.

1. Qui a invité un groupe nombreux de Franco-Américains à la réunion du 26 mars aux salles du conseil n°2 de l'USJBA? 2. Qui a autorisé le comité de citoyens de Woonsocket à organiser la fête? La fête est-elle organisée sous le patronage des paroisses de Woonsocket? Si oui, les curés des paroisses, ont-ils été consultés et invités à la réunion du 26 mars? 4. Pour quel motif a-t-on ignoré, dans l'organisation préliminaire, les représentants des grandes Sociétés mutuelles résidants à Woonsocket [...]? Une réponse à ces questions [...] détruirait les appréhensions que ressentent les chefs de nos Sociétés nationales<sup>8</sup>.

Ces questions laissent transparaître un malaise vis-à-vis de la décision du Conseil local n°2 de déléguer l'organisation de la Saint-Jean-Baptiste à un groupe de citoyens indépendants, possiblement sans aumônier pour superviser les préparatifs. Nous n'avons pas trouvé de réponse à cette lettre, mais nous savons que le comité de citoyen réussira finalement à mettre sur pied la Saint-Jean-Baptiste de 1923 à Woonsocket comme en fait foi *La Tribune*<sup>9</sup>.

Ce n'est pas tant l'issue de l'*imbroglio* entourant l'organisation de la célébration de 1923 à Woonsocket que les tractations associées à l'organisation de l'événement qui nous intéresse davantage ici. Elles indiquent que l'organisation de la fête est un enjeu de pouvoir, non seulement en raison de la tribune qu'elle offre aux orateurs, mais aussi par l'émission de symboles et représentations, notamment dans le domaine religieux avec la présence voulue d'un aumônier, que les organisateurs choisissent de diffuser. Cela explique les appréhensions de l'USJBA par rapport à un domaine qu'elle considère comme sa chasse gardée. Elle prend habituellement une part active dans l'organisation des célébrations à travers ses nombreux conseils<sup>10</sup>. Ses officiers se dispersent dans toute la Nouvelle-Angleterre afin d'assurer la présence de l'USJBA

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Bureau Général de l'USJBA, « Lettre des Sociétés nationales franco-américaines à l'intention du comité de la célébration du 24 juin », 13 avril 1923, Woonsocket, dans USJBA Archives and Special Collections, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College.

<sup>9 «</sup> La St-Jean-Baptiste fêtée grandiosement », La Tribune, vol. 53, n° 149, 25 juin 1923.

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> Grâce à la ramification de ses conseils, l'USJBA joue un rôle central : « Répondant aux instances des directeurs de la Société, la plupart de nos conseils ont tenu à célébrer notre fête nationale. ». Voir « La célébration de la St-Jean-Baptiste », L'Union, vol. 20, n° 7, juillet 1920.

au sein de la parade et parmi les orateurs de la soirée. Par le biais de son organe officiel, L'Union, elle stimule aussi la participation.

#### 1.1.2 Rôle de la presse

De manière générale, la presse stimule, mobilise, encadre et rapporte les célébrations. Elle possède une tribune qui facilite la diffusion de représentations symboliques et identitaires lors de la Saint-Jean-Baptiste et n'hésite pas à s'en servir. Cette section propose un survol des principaux journaux étudiés afin de contextualiser leur ligne éditoriale et, par le fait même, mieux comprendre le rôle qu'ils jouent par rapport à l'organisation de la Saint-Jean-Baptiste.

Parmi les principaux journaux, trois d'entre eux peuvent se ranger du côté des « modérés ». Fondée en 1902, *L'Union* de Woonsocket est l'organe de presse officielle de l'USJBA. Mensuel conservateur et catholique, sa devise est « Potius mori quam foedari »<sup>11</sup>. Son rédacteur, Élie Vézina (1869-1942)<sup>12</sup>, émigré aux États-Unis en 1890 à l'âge de 21 ans, occupe les fonctions de vice-président de l'USJBA de 1904 à 1910, et celles de secrétaire général de 1911 à 1942<sup>13</sup>. Notons qu'il recevra le titre de « Chevalier de Saint-Grégoire le Grand » par le Pape Pie XI peu après le

11 Traduction libre : « Plutôt mourir que se déshonorer ».

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> Le constat que posent en 1991 Yves Frenette et Yves Roby concernant le manque d'instruments de recherches biographiques franco-américaines récentes reste problématique en 2018, mis-à-part le travail conjoint de Claire Quintal, Armand Chartier et Leslie Choquette ayant entamés un *Dictionnaire des auteurs franco-américains de langue française*. Yves Frenette et Yves Roby, « Guide du chercheur en études franco-américaines : un projet », dans Dean Louder (dir.), *Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre*, Québec, PUL, CEFAN, 1991, p. 131.

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> Une biographie parue en 1937 fait partie de celles mentionnée par Yves Frenette et Yves Roby. USJBA, Bureau général de l'USJBA (De mars 1900 à septembre 1937): Notes historiques, biographies des officiers et directeurs généraux des membres du bureau médical, Woonsocket, R. I., 1937, dans USJBA Archives and Special Collections, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College, p. 85 à 86.

dénouement de la crise sentinelliste en juin 1929<sup>14</sup>. Dans un extrait datant de 1915, il présente explicitement les fonctions et biais du journal qu'il dirige :

Nous croyons à l'efficacité des journaux franco-américains pour propager la pureté de la langue, pour défendre nos droits religieux et nos aspirations politiques. Décuplons le pouvoir de la presse en la favorisant [sic] de notre abonnement et de notre clientèle. Laissons aux rivaux de notre race le soin de la critiquer et exhiber ses défauts; notre devoir à nous est de la glorifier, de la défendre, de la sustenter [...]<sup>15</sup>.

L'Union opte généralement pour un discours modéré, essentiellement cléricoconservateur. Dans le même giron idéologique gravite La Justice de Holyoke et La Tribune de Woonsocket. Pour sa part, La Justice est l'œuvre de son rédacteurpropriétaire, Joseph Lussier (1867-1956). Avocat de formation, il immigre aux Etats-Unis en 1902 et acquiert en 1909 l'hebdomadaire16. Dans ses éditoriaux, Lussier défend avec véhémence le clergé, mobilise fréquemment la thèse de la mission providentielle des Canadiens français en Amérique. Auteure d'une biographie à son sujet, Claire Quintal écrit : « Catholique convaincu et défenseur acharné de l'héritage culturel du Québec, il s'opposa tout de même, dans les années 1920, à ce qu'il considérait être les excès des Sentinellistes. »17 De son côté, La Tribune de Woonsocket (1895-1934) opte aussi pour un discours qualifié de modéré. En 1910, l'ancien secrétaire général de l'USJBA, Adélard Caron, devient rédacteur en chef de La Tribune, raffermissant ainsi les liens existant entre l'organe de presse et l'organisation franco-américaine. Du point de vue contemporain d'Alexandre Bélisle, «[...] La Tribune a toutes les allures d'un journal nettement et essentiellement catholique. Nous ne pouvons pas dire que les autres journaux soient moins

<sup>14</sup> Ibid.

<sup>15</sup> Élie Vézina, « Après la fête », L'Union, vol. 15, n° 7, juillet 1915.

<sup>&</sup>lt;sup>16</sup> Alexandre Bélisle, *Histoire de la presse franco-américaine et des Canadiens-français des États-Unis*, Worcester, l'Opinion publique, 1911, p. 273.

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> Claire Quintal, « Joseph Lussier », dans Dictionnaire des auteurs franco-américains de langue françaises, en ligne :

https://www.assumption.edu/sites/default/files/french-institute/LUSSIERJosephy.pdf

catholiques que *La Tribune*, mais il semble que l'esprit qui prédomine à sa rédaction soit particulièrement empreint de religion et de morale [...] »<sup>18</sup>.

Dans l'ensemble, la presse franco-américaine, et ces trois journaux en particulier, demeure activement catholique. Selon le juge franco-américain Guillaume Myette, « [c]ette oeuvre de notre presse est devenue après l'Église et l'école notre plus sûr rempart contre l'envahissement des idées fausses et du pernicieux poison de la presse jaune ou athée » 19. Ce discours, tel que rapporté par *La Tribune*, indique bien le rôle de la presse franco-américaine. Dans la même édition de *La Tribune*, un discours de M. Raymond de l'Ordre des forestiers franco-américains faisant office de « santé » à la presse lors du banquet du 27 juin 1926 explicite bien sa fonction d'encadrement: « C'est à la presse qu'il appartient d'enseigner aux membres d'un élément quelles sont leurs obligations et jusqu'où s'étend la limite de leurs droits » 20.

À l'inverse de ces trois journaux modérés, Yves Roby qualifie *La Sentinelle* de Woonsocket d'organe de presse radicale<sup>21</sup>. Le directeur de *La Sentinelle*, Elphège-J. Daignault (1879-1937), figure de proue du mouvement sentinelliste, est né à Woonsocket. Après un passage dans les collèges classiques québécois<sup>22</sup>, il conclut ses études en droit à la Columbia University en 1903. Elphège Daignault se fait ensuite élire à la législature d'État du Rhode Island et occupe ce poste de 1903 à 1905. Puis, il occupera tour à tour les postes de juge à la cour des Tutelles (1911 à 1914) et de procureur municipal de Woonsocket (1914). Durant ces années, Daignault est membre de l'USJBA, de l'Ordre des Forestiers franco-américains et de la Société historique franco-américaine, en plus d'être l'un des directeurs de *La Tribune*. Il

18 Alexandre Bélisle, op. cit., p. 262.

<sup>&</sup>lt;sup>19</sup> « Notre fête nationale », *La Tribune*, vol. 59, n° 150, 28 juin 1926.

<sup>20</sup> Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> Yves Roby, op.cit., p. 248 à 254.

<sup>&</sup>lt;sup>22</sup> Chaque année, plusieurs jeunes franco-américains vont faire leurs études dans les collèges classiques du Québec. Pour l'année 1910, André Sénécal estime qu'il y a 3500 Franco-Américains qui étudient dans les collèges classiques du Québec. André Sénécal, « La thèse messianique et les Franco-Américains », *RHAF*, vol. 34, n° 4, 1981, p. 560.

occupera le poste de président général de l'ACA de 1922 à 1936<sup>23</sup>. Le point de rupture, comme nous le verrons, se situe historiquement lors de la crise sentinelliste. Les journaux modérés défendent alors l'épiscopat, tandis que *La Sentinelle*, dirigée par Daignault, critique ouvertement le clergé en la personne de Mgr Hickey. Nous verrons alors que cette division aura des répercussions sur l'organisation et le déroulement des célébrations entourant la Saint-Jean-Baptiste.

Hormis cette divergence importante, les journaux étudiés partagent des similarités dans la façon de traiter l'information se rapportant à la Saint-Jean-Baptiste. Dans les parutions qui précèdent la fête, les éditoriaux annoncent généralement le programme des activités. En général, ces colonnes visent à stimuler l'organisation des festivités en mobilisant les sociétés et conseils nationaux susceptibles d'organiser l'événement. Sur ce dernier point, l'USJBA joue un rôle majeur : « Tous les ans, nous faisons, par la voix de notre journal L'Union, un appel à nos conseils, les priant de bien vouloir organiser une fête en l'honneur de notre glorieux patron »<sup>24</sup>. Voyant le peu de réactions que suscite l'invitation en 1927, L'Union n'hésite pas à hausser le ton : « Nous revenons à la charge; nous demandons à tous les conseils, petits ou grands, conseils d'hommes ou conseils de femmes, de bien vouloir s'organiser pour que ce jour ne passe point inaperçu. Il n'existe pas d'excuse valable; en ce moment l'abstention serait un crime »<sup>25</sup>. En plus de jouer un rôle de mobilisation à l'échelle des conseils, les éditoriaux stimulent la participation citoyenne aux fêtes. Comme l'indique le reportage de L'Union en 1920 : « Nos journaux ont puissamment contribué au succès des diverses célébrations de la St-Jean-Baptiste. Ils ont publié des articles d'un patriotisme vibrant, prêté gratuitement leurs colonnes à la réclame,

<sup>&</sup>lt;sup>23</sup> Robert-B. Perreault, « Elphège Daignault », dans *Dictionnaire des auteurs franco-américains de langue françaises*, en ligne :

https://www.assumption.edu/sites/default/files/french-institute/DAIGNAULT%20 Elphege.pdf

<sup>&</sup>lt;sup>24</sup> « Fêtons la Saint-Jean-Baptiste », L'Union, vol. 27, n° 5, mai 1927.

<sup>&</sup>lt;sup>25</sup> « La Saint-Jean-Baptiste », L'Union, vol. 27, n° 6, juin 1927.

encouragé le public à prendre part aux manifestations religieuses et civiles »<sup>26</sup>. Tous les moyens sont bons pour mousser la participation. Ici, *La Tribune* prêche par l'exemple en chômant : « Lundi, 24 juin, fête de St-Jean-Baptiste [...] *La Tribune* ne paraitra pas. Fidèle aux traditions, l'administration de notre journal veut chômer cette solennité. Il est regrettable que tous les nôtres ne suivent pas cet exemple »<sup>27</sup>. Les éditoriaux qui précèdent le 24 juin, dans l'ensemble, critiquent l'indifférence de la communauté à l'égard de la fête et mettent de l'avant une rhétorique qui vise à culpabiliser l'absentéisme. En somme, la presse mobilise, stimule, alerte et, comme nous sommes sur le point de constater, encadre le format des célébrations.

Munie d'un discours normatif sur la forme des festivités, la presse franco-américaine prescrit ou critique certaines façons de célébrer. Les commentaires qui touchent la présence du clergé et la place accordée aux cérémonies religieuses durant la fête sont constants et frisent parfois la propagande :

Profondément attachés à leurs prêtres, ils les ont partout associés à leurs réjouissances. [...] Sans eux, sans leurs concours, sans leurs exhortations de pères, les fêtes n'auraient pas été complètes. [...] On peut le dire, sans craindre de démenti, le peuple franco-américain professe pour le clergé un respect et un culte vraiment extraordinaire<sup>28</sup>.

À l'instar de L'Union, La Tribune affiche des valeurs conservatrices à l'égard des formes de célébrations qu'elle juge subversives. Selon celle-ci :

Une fête nationale n'est pas nécessairement un prétexte à tapage, une occasion de joie exubérante et irraisonnée [...], mais plutôt un moment de se rappeler du passé. [...] Et point n'est besoin pour cela de faire beaucoup de bruit; de chanter très fort et de parader glorieusement dans les rues et sur les chemins. Il conviendrait plutôt de se recueillir. [...] Puis ce serait, si l'on voulait nous en croire, des réunions de famille, des assemblées de société d'où l'on bannirait les discours pompeux [...]<sup>29</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup> « La célébration de la St-Jean-Baptiste », L'Union, vol. 20, n° 7, juillet 1920.

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> « La Saint-Jean-Baptiste », La Tribune, vol. 33, n° 148, 22 juin 1912.

<sup>&</sup>lt;sup>28</sup> « La célébration de la St-Jean-Baptiste », L'Union, vol. 20, n° 7, juillet 1920.

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> « La Saint-Jean-Baptiste », La Tribune, vol. 33, n° 143, 17 juin 1912.

Par un souci de normativité semblable, *L'Union* proscrit en 1917 certaines activités en mobilisant la représentation du patron : « [...] si l'on organise quelques manifestations publiques, les amusements ne doivent pas être de ceux qu'a combattus saint Jean-Baptiste lui-même »<sup>30</sup>. Dans cette veine, les journalistes participent aussi activement à la diffusion de certaines représentations symboliques qu'ils le font à encadrer les façons de célébrer. Cette pression se manifeste notamment en invitant annuellement les commerces de Woonsocket à décorer leurs bâtiments pour l'occasion, offrant en échange un peu de visibilité médiatique à ceux qui répondent à l'appel. En voici un exemple éloquent :

Tous les marchands sont priés de décorer leurs magasins sur le parcours de la parade. Nous mentionnons dès aujourd'hui que J.M. McCarthy & Co. et Harris et Mowry ont fait des décorations splendides dans leurs vitrines. Le castor, la feuille d'érable et les drapeaux français et américains y figurent avec avantage. Ces marchands méritent des félicitations<sup>31</sup>.

Si cette pratique n'est pas répandue, elle demeure présente. Quel commerce se passerait d'une visibilité médiatique aussi peu coûteuse? En 1901, *La Tribune* fait mention de la quarantaine de commerces arborant des décorations<sup>32</sup>. En 1904, elle mentionne de nouveau le commerce J.M. McCarthy & Co:

On voyait une charpente massive sur piliers et surmontée d'un aigle. Au fond se trouvait une immense feuille d'érable portant les dates 1834-1904, et l'inscription « l'Union fait la force ». Des guirlandes de feuilles d'érable naturelles ornaient le fond. Puis au centre on remarquait le castor traditionnel sur un tronc d'érable. Sur une colonne d'onyx était placée la statue de St-Jean-Baptiste. Le joli drapeau Carillon Sacré-Cœur faisait excellente figure à côté des drapeaux américain et français. Nous remercions la maison McCarthy de tout cœur pour la bonne pensée qu'elle a eue pour les nôtres en cette occasion<sup>33</sup>.

<sup>30 «</sup> Notre fête patronale », L'Union, vol. 17, n° 6, juin 1917.

<sup>&</sup>lt;sup>31</sup> « La St-Jean-Baptiste », La Tribune, vol. 10, n° 142, 23 juin 1900.

<sup>&</sup>lt;sup>32</sup> « La St-Jean-Baptiste : Plus de dix mille compatriotes visitent Woonsocket », *La Tribune*, vol. 10, n° 143, 25 juin 1901.

<sup>33 «</sup> La fête nationale », La Tribune, vol. 17, nº 140, 27 juin 1904.

Il est clair que la couverture médiatique active de *La Tribune* encourage les commerçants à se faire visibles durant la Saint-Jean-Baptiste, mais il revient à l'organe de presse de choisir de diffuser certains symboles plutôt que d'autres. Ainsi, elle participe à la cristallisation de représentations symboliques, comme nous le verrons dans le chapitre 3.

En étudiant les cahiers spéciaux de la Saint-Jean-Baptiste parus entre 1950 et 1960 dans le journal *Le Droit* (Ottawa), Marc-André Gagnon obtient des résultats similaires aux nôtres en ce qui a trait au rôle actif de la presse durant la Saint-Jean-Baptiste. Selon lui, les fonctions du journal franco-ontarien sont d'informer, de mobiliser et de construire certaines représentations symboliques<sup>34</sup>. Même si notre comparaison souffre d'un décalage spatio-temporel, l'engagement communautaire canalisé par la presse est aussi manifeste à Ottawa qu'à Woonsocket: «Les éditoriaux, les articles thématiques et même les annonces publicitaires sont des publications qui témoignent du caractère symbolique de l'événement et de l'engagement des acteurs sociaux nécessaire à sa réalisation. Il est possible d'envisager la presse comme un agent définiteur de la fête nationale dans la région de l'Outaouais »<sup>35</sup>.

#### 1.1.3 Financement des activités

Le budget de la fête patronale est amassé à l'aide de méthodes variées. En avançant les fonds nécessaires aux activités de financement, l'USJBA et les principales associations semblent parvenir à tirer un revenu qui couvre une partie des dépenses encourues. Comme *L'Union* aime le rappeler : « Les paroles, les discours, les

<sup>&</sup>lt;sup>34</sup> Marc-André Gagnon met en évidence « [...] le rôle central de la presse dans la diffusion de l'information, la mobilisation des individus, de même que dans la construction des symboles propres à cette fête. » Marc-André Gagnon, « Le Canada français vit par ses oeuvres : la Saint-Jean-Baptiste vue par le journal *Le Droit*, 1950-1960 », *Francophonies d'Amérique*, n° 35, 2013, p. 73.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 80.

banquets sont préparés avec grand soin et coûtent chaque année une somme importante de travail et d'argent aux sociétés et aux individus qui les préparent »<sup>36</sup>. On impose ainsi habituellement un prix d'entrée lors d'un banquet<sup>37</sup>, ou d'une fête champêtre, et l'achat d'un insigne permet de participer à la parade.

Le comité organisateur d'une localité produit généralement un « album-souvenir » dans lequel il vend ses pages à des fins publicitaires. La correspondance interne du comité d'organisation de Central Falls en 1926 nous permet de connaître le prix de vente de ces espaces publicitaires<sup>38</sup>. Bien que nous n'ayons pas pu mettre la main sur le programme-souvenir de la fête de Central Falls, nous pouvons appliquer cette échelle de prix au programme-souvenir paru lors la fête à Somersworth la même année<sup>39</sup>, afin d'estimer la recette fiscale de la publication. Le programme souvenir de Somersworth est le plus volumineux parmi ceux que nous avons localisés. Il contient 45 pages publicitaires sur un total de 154 pages. Sachant que le revenu minimal d'une page publicitaire est de 50\$, nous estimons que la parution de ce programme a généré des revenus bruts avoisinants 2 250\$. Nous ne connaissons pas le coût d'impression que nous devrions déduire à ce montant pour obtenir le revenu net, mais connaissant la proximité des liens qui unissent la presse à l'USJBA, nous estimons plausible que les éditeurs du programme-souvenir aient pu profiter de tarifs préférentiels. Bien qu'il s'agisse d'un programme plus dense que la moyenne, l'exercice nous donne une idée du potentiel fiscal lié à cette activité. Si nous prenons un autre exemple, le

<sup>36</sup> « Après la fête », L'Union, vol. 15, n° 7, juillet 1915.

 $^{38}$  « Les annonces sont de 2.50\$ pour 1 pouce : 5\$ pour 2 pouces : 10\$ pour 4 pouces : 15\$ pour ½ de page; 25\$ pour ½ page ; 50\$ pour toute la page. » *Ibid*.

<sup>&</sup>lt;sup>37</sup> En 1926, le prix d'entrée est fixé à 2.50\$ pour le banquet, et à 0.25\$ pour l'insigne. Voir Comité exécutif de la Fête St-Jean Baptiste à Central Falls, « Correspondance », 27 juin 1926, Central Falls, dans USJBA Archives and Special Collections, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College.

<sup>&</sup>lt;sup>39</sup> « Programme souvenir. Grande célébration de la Fête St-Jean Baptiste », 24 juin 1926, Somersworth, N.-H., 154p., dans USJBA Archives and Special Collections, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College.

programme-souvenir des fêtes de Holyoke en 1922<sup>40</sup> quant à lui contient 31 pages de publicité sur un total de 68 pages. Bien que nous ne sommes pas en mesure d'estimer la recette fiscale de ce programme, car nous n'avons pas l'échelle de prix fixé pour l'année 1922, force est de constater que la vente d'encarts publicitaires est un succès. Mais qui les achète? La provenance des 132 encarts publicitaires comptabilisés, dans le même document, indique qu'une majorité (64%) de publicités provient des secteurs combinés du commerce de détail et des services professionnels. Les autres secteurs les mieux représentés par les encarts sont la santé (9%), l'hôtellerie et la restauration (8%), les banques et assureurs (5%) ainsi que le secteur associatif (2%). Mentionnons que nous ne sommes pas parvenus à identifier la nature de 16 encarts publicitaires (12%). Dans l'ensemble, il s'agit d'entreprises situées à Holyoke.

Nous avons emprunté l'idée d'analyser la provenance des encarts publicitaires à Marc-André Gagnon. En étudiant les cahiers spéciaux publiés par *Le Droit* à Ottawa entre 1950 et 1960, celui-ci révèle l'implication de la communauté d'affaires locale dans le financement des célébrations par l'achat d'encarts publicitaires. En catégorisant les secteurs économiques représentés à travers les annonceurs, il propose qu'il soit « [...] possible de comprendre l'étendue de la couverture du quotidien »<sup>41</sup>. Son analyse conclut que 85% des publicités proviennent de petites et moyennes entreprises associées à la vente au détail et aux services professionnels<sup>42</sup>. Ainsi, il nous semble que nous arrivons à des résultats similaires, car nous pensons que la proportion des secteurs combinés du commerce de détail et des services professionnels, plus élevée dans l'étude de Gagnon (85%) que la nôtre (64%), peut être attribuée au fait qu'Ottawa est une plus grande ville qu'Holyoke. En somme, l'exercice nous permet de comprendre l'implication des gens d'affaires, et

<sup>&</sup>lt;sup>40</sup> USJBA, « Grande fête jubilaire de la Société St Jean-Baptiste de Holyoke », 24 juin 1922, Holyoke, 68 p.

<sup>&</sup>lt;sup>41</sup> Marc-André Gagnon, loc. cit., p. 87.

<sup>42</sup> Ibid.

particulièrement des entreprises modestes, dans le financement des célébrations à Ottawa comme en Nouvelle-Angleterre.

## 1.2 Une Célébration typique

Dans un article de programmation publié le 21 juin 1924, *La Sentinelle* décrit brièvement l'expansion géographique des célébrations de la Saint-Jean-Baptiste en Amérique tout en mettant de l'avant l'homogénéité du format des célébrations. Selon elle,

[...] Montréal se reprit à fêter en 1843 et toute la bonne coutume s'établit résolument partout à St-Hyacinthe, à Ottawa, dans le comté d'Essex, en Acadie et aux États-Unis, où elle a contribué fortement à conserver chez nos gens la religion, la langue et le caractère national. Le cérémonial de la fête se ressemble partout: messe sermon et pain bénit, cavalcade et chars allégoriques, drapeaux, discours, musique, banquets, pique-nique, feux de joie<sup>43</sup>.

Comme nous l'avons vu, rien n'est laissé au hasard dans l'organisation des festivités. Bien que la crise sentinelliste politisera fortement certaines fêtes de la Saint-Jean-Baptiste au cours des années 1920, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, les célébrations sont relativement uniformes durant la période étudiée. Bien sûr, l'envergure d'une fête se mesure au poids démographique d'une localité et à la vitalité des conseils locaux de l'USJBA, ce qui peut modifier le format typique des célébrations. Comme l'indique *L'Union* en 1920,

[c]ertains d'entre eux ont organisé de grandes démonstrations avec parades dans les rues de leur ville, cérémonies religieuses grandioses et banquets; d'autres, moins favorisés par les circonstances, se sont bornés à faire des fêtes de famille tout intimes. [...] chaque conseil a adopté la forme de célébration qui lui convenait le mieux<sup>44</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>43</sup> « C'est mardi la célébration de la Saint-Jean-Baptiste », La Sentinelle, 21 juin 1924.

<sup>&</sup>lt;sup>44</sup> « La célébration de la St-Jean-Baptiste », L'Union, vol. 20, n° 7, juillet 1920.

Relativement au nombre de participants, la majorité des activités programmée durant les célébrations perdurent d'une année et d'une ville à l'autre, durant la période étudiée : « Les projets, qui nous ont été communiqués pour la célébration de la fête, comportent cérémonies religieuses, défilés, pique-niques, amusements divers, chants patriotiques, banquets, discours. Certes, chez les nôtres, la Saint-Jean-Baptiste, ramène tous les ans, à peu près les mêmes manifestations » <sup>45</sup>. À ces activités s'ajoutent sporadiquement des fêtes champêtres, des feux de joie, des soirées littéraires, des activités sportives <sup>46</sup>, des campagnes de financement, des cérémonies de graduations et de remises de prix pour les écoles paroissiales ainsi que des concerts. Pour chacune des activités typiques (banquet, messe et défilé), nous proposons un bref historique afin de retracer leur origine rapprochée suivie d'une description sommaire pour chacune d'entre elles, afin de faire ressortir une célébration typique de la Saint-Jean-Baptiste. Nous terminerons ce tour d'horizon par une analyse des célébrations dans le contexte franco-américain.

### 1.2.1 Le banquet

Le tout premier banquet de la Saint-Jean-Baptiste a lieu le 24 juin 1834 à Montréal. Réuni dans le jardin de l'avocat John MacDonald, Ludger Duvernay entouré de membres du Parti Patriote proclame le 24 juin fête nationale des Canadiens français. À l'instar des communautés irlandaises, écossaises et anglaises de Montréal<sup>47</sup>, les francophones se dotent alors d'une société nationale. Initialement dénommer « Aide-

45 « La Saint-Jean-Baptiste », L'Union, vol. 28, n° 6, juin 1928.

<sup>&</sup>lt;sup>46</sup> Il s'agit généralement de matchs de base-ball et de compétitions d'athlétisme organisés entre les associations franco-américaines.

<sup>&</sup>lt;sup>47</sup> Comme le souligne Marc Ouimet, « [...] la fondation de cette société nationale intervient au moment où les communautés environnantes se dotaient elles-mêmes de sociétés nationales, comme la Société Saint-Patrick pour les Irlandais (fondée en mars 1834), la Société Saint -Georges pour les Anglais (fondée en décembre 1834) et la Société Saint-André pour les Écossais (en février 1835). » Marc Ouimet, Le lys en fête, le lys en feu : La Saint-Jean-Baptiste au Québec de 1960 à 1990, Mémoire de maitrise (histoire), UQÀM, Montréal, 2011, p. 44.

toi et le ciel t'aidera », la société deviendra « L'Association Saint-Jean-Baptiste » en 1843. Prenant Saint-Jean-Baptiste comme patron, le castor et la feuille d'érable comme symboles nationaux, ces Patriotes politisent le 24 juin en évoquant alors la figure de Jean-Baptiste non pas comme un précurseur, mais comme un martyr face au pouvoir colonial. Si les premières éditions du banquet rassemblent avant tout l'élite politique bas-canadienne, la répression des dissidents politiques suivant les rébellions de 1837-1838 permettra subséquemment à l'Église de s'approprier une place autour de la table d'honneur<sup>48</sup>. Essentiellement composée d'un festin et d'une série de *toasts*, la formule du banquet traverse la frontière, tout comme le temps, et occupe une place importante dans les célébrations de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre à l'aube du 20<sup>e</sup> siècle.

Les banquets ont lieu dans des salles somptueusement décorées pour l'occasion 49, il s'agit d'un moment propice pour diffuser des symboles. La participation du public aux banquets varie énormément. Par exemple, en 1916 à Holyoke, seulement 60 personnes assistent au banquet 50, alors qu'on estime que plus de 1000 assistent au banquet de Lawrence en 1927 1. Ainsi, contrairement aux premiers banquets qui ont lieu au Québec, ceux-ci sont généralement populaires et ne sont pas exclusivement réservés à l'élite. Bien que le tarif d'entrée entraîne une certaine forme d'exclusion pour les individus les plus pauvres, il est plausible de penser que les 1000 personnes présentes à Lawrence n'appartiennent pas toutes à la classe sociale la plus privilégiée. Des membres de l'élite y occupent néanmoins une place privilégiée en tant que dignitaires invités à la table d'honneur. En plus d'acquérir un certain capital symbolique auprès de la communauté en y siégeant, les membres de l'élite disposent

<sup>&</sup>lt;sup>48</sup> Selon Marc Ouimet, « [...] cette cooptation de la fête par les élites s'avèrera, à partir de ce moment, une constante dans l'histoire de la Saint-Jean-Baptiste au Québec, les élites religieuses et politiques imposant chacune leur propre vision de la fête et de sa portée symbolique et nationale. » *Ibid.* 

<sup>&</sup>lt;sup>49</sup> « Les murs disparaissaient sous les banderolles tricolores, les drapeaux et les feuilles d'érables. » Voir « La fête patronale », *L'Union*, vol. 16, n° 7, juillet 1916.

<sup>&</sup>lt;sup>51</sup> « La SJB à Lawrence », *La Justice*, vol. 23, n° 25, 23 juin 1927.

d'une tribune durant les *toasts*. Les orateurs doivent alors rendre hommage à divers aspect de la communauté franco-américaine tels que la presse, le clergé, les origines françaises ou la République. Quelques observations sur les invités présents à la table d'honneur d'un banquet tenu à Portland en 1928 nous renseignent probablement sur la composition de ces élites définitrices. Ainsi, on y trouve trois curés, un abbé, deux politiciens anglophones, deux membres de l'exécutif de l'USJBA, un avocat et deux éditeurs-propriétaires de journaux<sup>52</sup>. Sans surprise, l'Église est l'institution la mieux représentée avec quatre membres du clergé sur onze invités.

#### 1.2.2 La Grand'messe et les manifestations religieuses

Tel que nous l'avons mentionné, à partir de 1843, l'Église s'introduit dans l'organisation de la Saint-Jean-Baptiste. Cette année-là, Mgr Bourget célèbre à Montréal une première messe solennelle<sup>53</sup>. Pour l'occasion, il met sur pied une Société de tempérance et la place sous le patronage de Saint-Jean-Baptiste. Parmi d'autres<sup>54</sup>, Donald Luc Boisvert propose que la dimension religieuse prenne alors résolument le dessus sur le domaine politique : « With the 1843 celebrations in Montréal, la Saint-Jean, rather than retaining its overwhelmingly political focus and content, was transformed primarily into a religio-nationalistic manifestation »<sup>55</sup>. Nous

<sup>&</sup>lt;sup>52</sup> Les invités étaient le curé George Poirier, le curé J. A. Laflamme, le curé J. Kalen, l'abbé La Brunelle, le président de la commission municipale de Portland l'hon. Lester L. Wallace, le maire de Biddeford George Précentt, le greffier de l'USJBA Alfred Lantagne, l'avocat Arthur J. Lesieur, l'éditeur de la *Justice* de Biddeford Joseph C. Bolduc ainsi que le secrétaire général de l'USJBA Élie Vézina. Voir «Écho des fêtes du 24 juin », *L'Union*, vol. 28, n° 7, juillet 1928.

Donald-Luc Boisvert, Religion and Nationalism: The Saint-Jean-Baptiste Celebrations in Sociological Perspective, Thèse de doctorat (sociologie), Université d'Ottawa, 1990, p. 121.

<sup>&</sup>lt;sup>54</sup> Alan Gordon pose un constat semblable: « The message of Saint-Jean-Baptiste Day had shifted from political activism to religious devotion and abstinence. » Alan Gordon, *Making Public Pasts: The Contested Terrain of Montreal Public Memories*, 1891-1930, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2001, p. 148.

<sup>55</sup> Ibid., p. 122.

devons toutefois attendre 1908 avant que le pape Pie X proclame officiellement Saint-Jean-Baptiste patron des Canadiens français.

La Nouvelle-Angleterre fête religieusement le 24 juin. Mis à part durant la crise sentinelliste, à un moment où des dissensions apparaissent à l'égard du clergé, la messe matinale de la Saint-Jean-Baptiste est une composante essentielle des célébrations. Une procession se dirige généralement vers l'église paroissiale, assiste à la messe, puis reforme les rangs afin de poursuivre le défilé<sup>56</sup>. Le discours normatif de L'Union en 1928 nous donne une idée de la place occupée par la dimension religieuse : « Le caractère de cette fête de la Saint-Jean-Baptiste, s'il doit être patriotique, il doit, avant tout, être religieux. Il est de toute bienséance de lancer des invitations au clergé [...] »<sup>57</sup>. Nous avons répertorié dans les reportages de la presse plusieurs mentions de Grand'messe<sup>58</sup>. Sans être systématiques, elles ont plus souvent lieu dans les grands centres. La messe est généralement suivie par un sermon de circonstance, qui la plupart du temps dresse des parallèles entre la vocation de précurseur de Saint-Jean-Baptiste et la mission providentielle confiée au peuple canadien-français en Amérique<sup>59</sup>. Le clergé local prêche généralement le sermon, mais il est possible qu'un abbé, un curé ou encore un évêque soit invité à officier la cérémonie religieuse. En terminant, mentionnons que la tradition du pain bénit, consistant à bénir et partager un pain lors de la messe, est sporadiquement reprise durant la période étudiée<sup>60</sup>. Rappelons que cette tradition habituellement performée

<sup>&</sup>lt;sup>56</sup> La fête patronale », L'Union, vol.17, n° 7, juillet 1917.

<sup>&</sup>lt;sup>57</sup> « Notre fête », L'Union, vol. 28, n° 5, mai 1928.

<sup>&</sup>lt;sup>58</sup> La grand'messe est une messe chantée contrairement à la messe basse qui est récitée. Elle est habituellement plus longue et plus solennelle qu'une messe basse et toujours célébrée à l'autel principal. Nous avons consulté un curé afin de connaître cette information.

<sup>&</sup>lt;sup>59</sup> Extrait du sermon de l'abbé Joseph Laval provenant de Saint-Apolinaire et retranscrit dans *La Tribune*: « Une mission vous incombe, celle d'être les précurseurs du Christ dans ce pays, les propagateurs de son Évangile, les défenseurs de l'Église [...] ». « La St-Jean-Baptiste dans nos paroisses », *La Tribune*, vol. 66, n° 149, 24 juin 1930.

<sup>&</sup>lt;sup>60</sup> Comme en témoigne *La Justice*: « L'un des points saillants de la célébration a été l'offrande à la grande messe d'un splendide pain bénit de sept étages, par M. le curé aux fidèles. Cette reproduction d'une coutume chère à la province de Québec a pénétré d'une profonde émotion les paroissiens du

durant la messe du dimanche se lia progressivement avec la messe de la Saint-Jean-Baptiste au cours du 19<sup>e</sup> siècle, avant d'être discréditée par l'Archevêque Taschereau en 1870, en raison de la compétition qu'elle instaurait entre les paroissiens, à savoir qui allait offrir le plus beau pain au curé<sup>61</sup>.

#### 1.2.3 Le défilé

Outre l'introduction d'une messe solennelle, la célébration montréalaise de 1843 marque l'arrivée du défilé comme cérémonie officielle : « [...] Montréal's temperance association initiated a tradition in 1843 when it marched to the parish church for mass and retraced its route to the cathedral following the service. The nascent ASJB, its band, and the crowd followed behind the temperance society » 62. Dans son texte portant sur la naissance des sociétés nationales irlandaise, écossaise, anglaise, allemande et canadienne-française dans le Montréal des années 1830, Gillian Leitch propose que les associations nationales destinées à la population britannique remplissent trois fonctions : « La première de ces fonctions est de l'ordre du contrôle social. La seconde est de permettre l'expression des intérêts des membres entre eux pour, en troisième lieu, amener l'expression des besoins collectifs sur la place publique dans l'espoir de voir poindre un changement politique et social » 63. Autrement, elle expose aussi que « [...] la célébration de la fête de leur saint patron se ressemble d'une association à l'autre » 64. La description que Donald Luc Boisvert fait de la parade de 1843 constitue le canevas des défilés tels que décrits par Leitch. Le

Perpétuel Secours ». « La Saint-Jean-Baptiste au Perpétuel Secours », La Justice, vol. 9, n° 26, 26 juin 1913.

<sup>61</sup> Donald Luc Boisvert, op. cit, p. 111.

<sup>62</sup> Allan Gordon, op. cit., p. 148.

<sup>&</sup>lt;sup>63</sup> Gillian I. Leitch, « Entre les tensions et les groupes de pression : les Britanniques de Montréal au temps des rébellions », dans Stéphane Savard et Jérôme Boivin (dir.), De la représentation à la manifestation, Groupes de pression et enjeux politiques au Québec XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, Québec, Septentrion, 2014, p. 252.

<sup>64</sup> Ibid., p. 258.

format des célébrations n'est en rien exclusif à la Saint-Jean-Baptiste, néanmoins la structure traditionnelle de la fête se consolide à ce moment, s'articulant autour du banquet, de la messe et de la parade. Hybride, la procession s'inspire de la Fête-Dieu<sup>65</sup>, mais intègre également des éléments de la « parade »<sup>66</sup> étatsunienne comme la fanfare. En explorant la parade étatsunienne au 19e siècle dans les villes de San Francisco, New-Orleans et New York, l'historienne Mary Ryan parvient à décrire des parades ayant lieu lors de fêtes civiques comme le 4 juillet. Ce qui la frappe est la manifestation plurielle et diversifiée de la société civile<sup>67</sup>. Image forte du melting pot étatsunien, la parade « civique » et multiculturelle décrite par Ryan au 19e siècle allait cependant céder le pas à un type de parade davantage axé sur l'identité nationale d'une communauté culturelle en particulier. Mary Ryan nous explique que ce type de parade est apparue dans un contexte où l'idéologie nativiste du début du 20e siècle exerçait une pression sur les communautés diasporiques étatsuniennes. C'est ainsi que la parade de la Saint-Patrick, par exemple, fut en quelque sorte un moyen de légitimer la place des Irlando-Américains au sein de la société civile. Toujours selon Mary Ryan:

The Irish, in a particularly obstinate way, forced Anglo-Saxon Protestants to acknowledge them as members of American culture as well as citizens. They actively demonstrated that an ethnic parade, not a melting pot, would be the most fitting symbol of a multiethnic society. Although this ethnic fragmentation ultimately undermined the parade as a citywide celebration, ethnic affirmation

<sup>65</sup> Dans son mémoire, Marc Ouimet propose que « [l]e défilé de la Saint-Jean-Baptiste traditionnelle apparaît comme un hybride entre la procession religieuse de laquelle il origine et la tradition des parades ayant cours dans le monde anglo-saxon – et plus palticulièrement aux États-Unis – qui ne manqua pas de l'influencer. » Marc Ouimet, *op. cit*, p. 56.

<sup>66</sup> Mary Ryan propose une définition de la parade au 19e siècle: « The term parade refers to that ritualized, collective movement through the streets that took a distinctive form in nineteenth-century American cities [...] The marchers did not set off single-mindedly for an established civic center, there to place an offering to a patron saint, profess fealty to a leader, or enact a civic pageant. This was not a march of governors or priests who conferred some legitimizing or sanctifying power on the places they passed. » Mary Ryan, « The American Parade », dans Lynn Hunt (dir.), *The New Cultural History*, Berkelèy, University of California Press, 1989, p. 134.

<sup>&</sup>lt;sup>67</sup> Mary Ryan expose le civisme des premières parades : « Any witness to a parade could see that the American city was an intricate mixture of nationalities, occupations and allegiances. » *Ibid.*, p. 152.

kept the form alive. The St. Patrick's Day parade was the first of many examples of independent parading whereby distinctive social groups imprinted their identity on the public mind<sup>68</sup>.

Or, bien que la parade de la Saint-Jean-Baptiste tire son origine du Québec, sa variante franco-américaine bénéficie certainement du fait qu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, les parades de sociétés nationales se popularisent aux États-Unis. Ainsi, le défilé s'insère dans un contexte sociopolitique où les parades « ethniques » viennent remplir des fonctions de légitimation. En plus de célébrer l'identité nationale, la parade vise à faire reconnaître l'allégeance, le titre de citoyen et la contribution des individus qui composent la communauté diasporique, à leur patrie d'adoption. La forme typique que prend la parade du 24 juin en Nouvelle-Angleterre, bien qu'elle varie en nombre de participants<sup>69</sup>, peut s'apparenter à cet exemple : « Les rangs de la parade se composaient de la plupart des sociétés de Salem, des enfants des écoles, de chars allégoriques, d'une fanfare, d'un drapeau des États-Unis et d'un drapeau français portés horizontalement »<sup>70</sup>. Nous reviendrons au chapitre 3 à l'analyse des symboles et représentations contenues au sein des chars allégoriques et de la parade.

#### 1.3 Des célébrations mobiles

Périmètrés par l'étendue de nos sources, et les éditions de journaux manquants, nous sommes conscients des limites intrinsèques à notre échantillon. Néanmoins, une lecture géographique des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste recensées à partir de nos journaux, et autres documents<sup>71</sup>, révèle d'abord une capacité de mobilisation à

<sup>&</sup>lt;sup>68</sup> *Ibid.*, p. 153.

<sup>&</sup>lt;sup>69</sup> Il est difficile d'établir une moyenne à partir de bribes d'informations que choisissent de donner les journalistes. Néanmoins, nous mentionnons que la plus grande parade répertoriée s'élevait à 8000 participants. « Notre fête nationale », *La Tribune*, vol. 59, n° 150, 28 juin 1926.

<sup>&</sup>lt;sup>70</sup> « La fête patronale », L'Union, vol. 17, n° 7, juillet 1917.

<sup>&</sup>lt;sup>71</sup> Richard Santerre, « Historique de la célébration de la fête Saint-Jean-Baptiste à Lowell, Mass. : 1868 à 1968 », 1968, dans USJBA Archives and Special Collections, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College ; L'Avenir National, « Saint-Jean Baptiste, Manchester, New-Hampshire;

l'échelle régionale, et ensuite une répartition diffuse des villes hôtesses d'une célébration sur le territoire de la Nouvelle-Angleterre<sup>72</sup>. Quelques « Petit Canada » seulement parviennent à organiser quasi annuellement des festivités de 1900 à 1930. Il s'agit des villes de Holyoke, Woonsocket, Manchester et Lowell. Hormis celles-ci, la plupart des fêtes sont mobiles et non récurrentes (voir Figure 1.1). La stabilité relative des célébrations dans les quatre villes susmentionnées s'explique simplement par la forte densité des communautés franco-américaines qui s'y trouvent. En comparant notre carte des célébrations de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre à la carte de la population franco-américaine en 1900 élaborée par Pierre Anctil (voir Figure 1.2), la corrélation devient évidente. La stabilité des célébrations conditionnelle à la densité de population franco-américaine. est Complémentairement, ces villes possèdent un dénominateur commun qui explique l'attrait qu'elles exercent sur les Franco-Américains. Comme le mentionne Ramirez dans la Ruée vers le Sud, l'attrait économique et culturel des grands centres industriels du textile en Nouvelle-Angleterre entraîne les immigrants canadiensfrançais:

Il n'est donc guère surprenant de voir qu'en tête de liste des destinations choisies par les gens de notre échantillon figurent les grands centres de l'industrie textile: Fall River, Lowell, Lawrence, et Holyoke au Massachusetts, Lewiston, Waterville et Jackman, dans le Maine, Manchester, Nashua, et Berlin, au New Hampshire Woonsocket, et Central Falls, dans le Rhode Island<sup>73</sup>.

Afin d'augmenter la taille d'une célébration, il arrive qu'un comité d'organisation invite les centres voisins dans leur ville pour la fête nationale. Sans être un

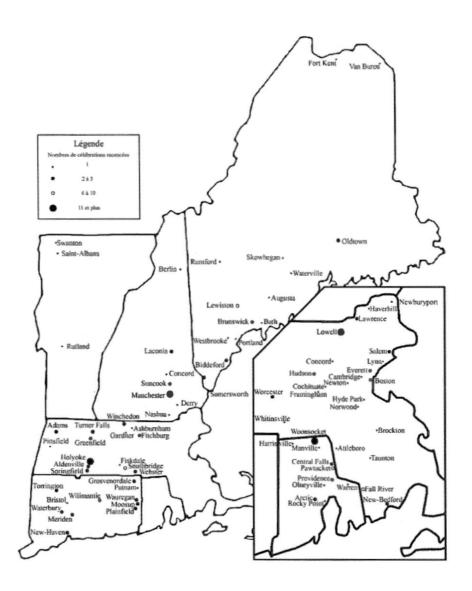
historique 1868-1938 », Manchester, 1938, dans USJBA Archives and Special Collections, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College.

Notre échantillon indique que 76 villes différentes organisent au moins une célébration durant la période étudiée. Celle-ci peut se limiter à la messe ou à une « réunion intime ». Sur les 76 villes, l'État du Massachussetts est la mieux représenté avec 37 mentions de villes différentes.

<sup>&</sup>lt;sup>73</sup> Notons toutefois que Waterville et Jackman sont, quant à eux, de petits centres industriels. Bruno Ramirez, *La Ruée vers le Sud : Migrations du Canada vers les États-Unis 1840-1930*, Montréal, Boréal, 2003, p. 105.

phénomène constant, nous avons remarqué qu'à l'échelle régionale où la population est plus éparse, les villes ont tendance à alterner le lieu des célébrations d'une année à l'autre.

Figure 1.1 : Carte des célébrations de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre de 1900 à 1930



Source : fêtes de la Saint-Jean-Baptiste recensées par L'Union, La Tribune, La Sentinelle et La Justice. Données compilées par l'auteur. Carte réalisée par l'auteur.

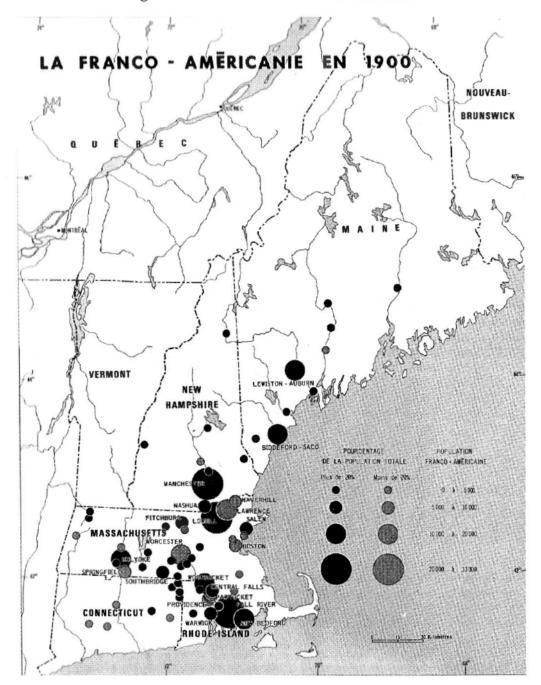


Figure 1.2: La Franco-Américanie en 1900.

Source : Pierre Anctil, « La Franco-Américanie ou le Québec d'en bas », dans Dean R. Louder et Eric Waddell (dir.), *Du continent perdu à l'archipel retrouvé, le Québec et l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, p. 29.

Outre la volonté de rencontrer le centre voisin, nous pouvons expliquer cette tendance par le fait que cela permet alternativement à chaque ville de profiter des retombées économiques liées à l'afflux soudain de visiteurs. Des petites villes comme Manville au Rhode Island et Cochituate au Massachusetts deviennent ainsi le lieu de célébrations d'envergure régionale le temps d'une année. En 1905, « plus de 600 visiteurs, dont 300 de Woonsocket »<sup>74</sup>, se sont rendus à Manville. Alors que Woonsocket organise habituellement la fête régionale, ses citoyens répondent massivement à l'invitation de la ville de Manville. À l'inverse, lors de la fête à Woonsocket en 1922, le reportage de La Tribune rapporte « [qu'] on était venu par centaines et par milliers des environs : Manville, Albion, Pascoag, etc... »75. Comme à Manville en 1905, le curé Binette de Cochituate organisera la célébration de 1926 en invitant les centres voisins. Alors que la dernière célébration locale remonte à 40 ans, l'événement parvient à mobiliser plusieurs villes franco-américaines à l'échelle régionale de l'agglomération urbaine de Boston: « Nombreux sont ceux qui ont répondu à l'appel de Framingham, de Newton, de Salem, de Marlboro, de Medford, de Cambridge, de Boston, de Woonsocket, et autres endroits limitrophes »<sup>76</sup>. L'organisation de cette célébration, tout comme celle de Manville, démontre bien que la distance n'est pas un facteur insurmontable à la mobilisation, en plus de montrer la coopération des villes à l'échelle régionale.

Une organisation régionale semblable se déploie dans la région de Holyoke au cours des années 1912 et 1913. En 1912, *La Justice* signale que « [...] tous nos compatriotes de Holyoke et de la vallée vont célébrer notre fête nationale sous les auspices du Conseil No. 1 de l'USJBA »<sup>77</sup>. En effet, cette année-là ainsi que l'année suivante, les villes avoisinantes d'Aldenville, de Chicopee Falls et de Springfield s'abstiennent

<sup>&</sup>lt;sup>74</sup> « Fête St-Jean-Baptiste à Manville », La Tribune, vol. 19, n° 148, 26 juin 1905.

<sup>&</sup>lt;sup>75</sup> « La fête St-Jean-Baptiste à Woonsocket », La Tribune, vol. 51, n° 148, 26 juin 1922.

<sup>&</sup>lt;sup>76</sup> « Notre fête nationale à Cochituate », *La Sentinelle*, 24 juin 1926.

<sup>&</sup>lt;sup>77</sup> « Aux Franco-Américains Fêtons la SJB », La Justice, vol. 8, n° 25, 20 juin 1912.

d'organiser une célébration et se dirigent en masse vers Holyoke. À son tour en 1914, Holyoke renonce à organiser les festivités afin de soutenir l'imposante fête de Springfield alors devenu pour l'occasion « la Mecque des Franco-Américains »<sup>78</sup>. La figure de style du journaliste n'est pas si exagérée, à en croire l'article, la plupart des centres franco-américains de la Nouvelle-Angleterre y sont représentés durant la parade par l'entremise des nombreux conseils locaux de l'USJBA et associations diverses<sup>79</sup>. L'édition de 1914 représente plus qu'une simple mobilisation régionale, il s'agit d'un rendez-vous de plus grande envergure auquel tous les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre sont conviés. À son tour, en 1922, Holyoke rassemble plus de 10 000 personnes, dont certains proviennent des 75 délégations issues de l'extérieur, venues assister à la fête champêtre tenue au parc Springdale<sup>80</sup> qui marque aussi le 50<sup>e</sup> anniversaire de la section locale de l'USJBA. Afin de stimuler la venue de délégations de partout en Nouvelle-Angleterre, le comité décide d'accorder un prix de 50\$ « [à] la Société la plus nombreuse dans la parade et venant du centre le plus éloigné de Holyoke »<sup>81</sup>.

Comme nous pouvons le voir, ces moments de rencontres sont fréquents. Les mentions de délégations franco-américaines en visite à l'occasion d'une célébration sont plus nombreuses que les exemples que nous avons mobilisés durant ce chapitre. Nul besoin de les énumérer pour comprendre que la capacité de mobilisation des comités organisateurs est impressionnante. Ces « rendez-vous » auxquelles toute une région, ou encore toute la Nouvelle-Angleterre, est conviée sont courus, et concerne aussi bien les grandes que les petites municipalités. Dans les milieux ruraux où la population franco-américaine est faible, il semble d'autant plus important d'exhiber la

<sup>&</sup>lt;sup>78</sup> « Fêtes de Springfield - Un triomphe franco-américain », La Justice, vol. 10, n° 26, 25 juin 1914.

<sup>&</sup>lt;sup>79</sup> Nous avons répertorié 44 localités, provenant majoritairement de la Nouvelle-Angleterre, représentées durant la parade dont le journaliste estime comprendre plus de 3 500 personnes. *Ibid*.

<sup>80 «</sup> Le Cinquantenaire de la société St-Jean-Baptiste de Holyoke », La Justice, vol. 18, n° 26, 29 juin 1922.

<sup>&</sup>lt;sup>81</sup> USJBA, « Grande fête jubilaire de la Société St Jean-Baptiste de Holyoke », 24 juin 1922, Holyoke, 68 p.

force numérique de la communauté : « Les Franco-Américains de Rumford auraient désiré donner aux divers groupes ethniques qui les entourent, une preuve tangible de leur force numérique, de leur attachement à leur idéal national, en même temps qu'aux institutions de ce pays à travers les rues de leur municipalité » 82. Comme l'indique *L'Union* en 1926, « [1]a Saint-Jean-Baptiste est nécessaire [...] elle nous met en mesure de nous compter et de juger nos forces » 83.

#### Conclusion

En esquissant une célébration typique de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre, nous avons voulu élaborer la charpente sur laquelle reposera subséquemment notre analyse. En dévoilant la position d'autorité que campe l'USJBA à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, nous avons été en mesure d'y exposer son influence quant à la nature des célébrations. Nous avons ensuite observé que l'action de la presse écrite ne se limite pas à rapporter les célébrations, puisqu'elle stimule et mobilise la population en plus d'encadrer le format de ces dernières par le biais d'éditoriaux, de programmes et de publicités. De plus, il est plausible de penser qu'elle s'investissait dans l'impression de « programme-souvenir » permettant aux comités organisateurs d'amasser d'importantes sommes.

Dans un autre ordre d'idées, nous avons exposé les racines montréalaises, et étatsuniennes, des principales activités associées aux célébrations de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre. Si le format (messe, défilé, banquet) semble se standardiser au début des années 1840 à Montréal, force est de constater que ces célébrations étaient déjà répandues parmi les différentes sociétés nationales de la ville. Aux États-Unis, les parades de la St-Patrick dans les années 1860 ouvrent la

<sup>82 «</sup> Écho des fêtes du 24 juin », L'Union, vol. 28, n° 7, juillet 1928.

<sup>&</sup>lt;sup>83</sup> « La Saint-Jean-Baptiste est nécessaire [...] elle nous met en mesure de nous compter et de juger nos forces ». Voir « La Saint-Jean-Baptiste », *L'Union*, vol. 26, n° 7, juillet 1926.

voie aux défilés de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre. En faisant fi des critiques d'exubérance nationale qui pullulent à leur endroit, les Irlando-Américains parviennent, au fil du temps, à rendre acceptable ce type de manifestations aux yeux de l'opinion publique.

Finalement, notre lecture géographique des célébrations a révélé une mobilité régionale qui dénote la volonté de rencontrer le centre voisin à l'occasion. Nous avons aussi isolé la corrélation existant entre la stabilité d'une célébration dans le temps et une forte population franco-américaine dans une ville donnée. Le nombre élevé de villes recensées où au moins une célébration est rapportée, durant les trente premières années du 20<sup>e</sup> siècle, dévoile pour sa part une couverture diffuse du territoire de la Nouvelle-Angleterre. Comme nous l'avons finalement vu, l'exhibition de la force numérique semble particulièrement importante en milieux ruraux.

#### CHAPITRE II

# LES MOMENTS CHARNIÈRES : DES CÉLÉBRATIONS MARQUÉES PAR LE TEMPS.

Le deuxième chapitre du présent mémoire identifie deux moments charnières qui viennent transformer substantiellement la façon de célébrer de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre. Il s'agit de la Première Guerre mondiale et de la crise sentinelliste. Mis à part la reconnaissance pontificale authentifiant le patronage de Saint-Jean-Baptiste auprès de l'ensemble des francophones d'Amérique en 1908 que nous aborderons lors du prochain chapitre, nous n'avons pas recensé d'événement majeur qui marque aussi substantiellement une célébration que ces deux moments charnières. Afin d'attester des changements qui s'opèrent quant aux représentations symboliques et identitaires véhiculées durant la célébration, ce chapitre se concentrera sur la deuxième moitié de notre périodisation. Nous analyserons les célébrations recensées durant la Première Guerre mondiale et la crise sentinelliste, car elles contrastent, par leur fonction, avec les célébrations typiques précédent l'année 1916. Ces moments insufflent des changements quant aux enjeux de pouvoirs dissimulés derrière l'organisation, quant à la teneur des discours entendus et quant aux représentations véhiculées durant les célébrations. La fonction normative de commémoration se substitue alors à une fonction de justification du patriotisme étatsunien avec le passage de la guerre, puis à une instrumentalisation politique durant la crise sentinelliste.

Dans un premier temps, nous tenterons de comprendre pourquoi les Franco-Américains changent leur manière de célébrer durant la guerre en discutant de la pression exercée par la société étatsunienne à l'endroit des minorités diasporiques. Nous constaterons que les démonstrations de loyauté envers les États-Unis se décuplent lors des célébrations à partir de 1914. Puis, à partir d'une brève analyse comparative, nous verrons que le rapport à la guerre est diamétralement opposé au Ouébec, alors que les célébrations de la Saint-Jean-Baptiste servent à manifester l'opposition au projet de la conscription. À la suite de cela, nous tenterons de définir le climat d'intolérance dans lequel les Franco-Américains vivent dans les années d'après-guerre. Dans un deuxième temps, nous présenterons l'évolution de la crise sentinelliste du point de vue des célébrations de la Saint-Jean-Baptiste qui deviennent en elle-même un enjeu de pouvoir et un outil de diffusion politique instrumentalisé autant par les sentinellistes que leurs adversaires. En plus des discours à teneur politiques, nous analyserons chronologiquement les célébrations de 1924 à 1928 afin d'exposer les stratégies déployées par les belligérants du conflit qui tentent d'organiser ou encore empêcher des célébrations.

### 2.1 Les Franco-Américains et le passage de la Grande Guerre

En nous intéressant à la pression à laquelle la communauté franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre doit faire face durant les années qui précèdent et suivent l'entrée en guerre des États-Unis le 6 avril 1917, nous pensons d'abord être en mesure d'expliquer pourquoi les célébrations concomitantes de la Saint-Jean-Baptiste délaissent momentanément leur fonction commémorative au profit d'une fonction visant à justifier le patriotisme de la communauté. Afin de définir et singulariser ce rapport à la guerre en Franco-Américanie, nous opterons ensuite pour une analyse des célébrations de la Saint-Jean-Baptiste au Québec durant les années 1917 et 1918 qui

saura singulariser l'expérience franco-américaine. Cette analyse comparative dévoilera des célébrations contrastées. Alors que les Franco-Américains s'enorgueillissent de leur effort militaire lors de la Saint-Jean-Baptiste, il nous est apparu que les Canadiens français du Québec se servent des célébrations afin d'exprimer un discours anticonscriptionniste à travers toute la province. Enfin, nous nous intéresserons au contexte social et législatif qui caractérise les États-Unis d'après-guerre, en nous concentrant sur la montée du climat d'intolérance qui cible notamment les Franco-Américains.

#### 2.1.1 La justification du patriotisme

L'entrée en guerre des États-Unis marque les célébrations de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre à la mesure des bouleversements que connaissent alors les « Petits Canada ». L'effet global de l'enrôlement des Franco-Américains déstabilise la dynamique sociale de la communauté, en plus d'affecter l'économie locale. Dans sa plus récente monographie parue en 2007, Yves Roby dresse un portait des conséquences de l'enrôlement:

Le départ de plus de 100 000 jeunes pour les armées, de milliers et de milliers d'autres pour les usines de guerre de Boston, de Springfield et d'ailleurs affecte la stabilité des institutions : les curés voient le nombre de leurs ouailles et leurs revenus diminuer parfois radicalement ; les décrocheurs mettent en péril la survie de plusieurs écoles secondaires ; la presse vit ses heures les plus difficiles. Par ailleurs, le conflit diminue l'attachement à la petite patrie. Pour ne pas s'aliéner la sympathie de leurs compatriotes, les Franco-Américains font tout pour être vus comme des Américains à cent pour cent¹.

Le contexte de guerre exacerbe les perceptions négatives entretenues à l'égard des minorités ethniques aux États-Unis, et la Saint-Jean-Baptiste apparaît alors comme un moyen pour les Franco-Américains de répondre aux attentes de la société

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Yves Roby, *Histoire d'un rêve brisé? : Les Canadiens français aux États-Unis*, Québec, Septentrion, 2007, p. 134.

Ils sont d'autant plus ciblés en raison du mouvement étatsunienne. anticonscriptionniste qui s'active au Ouébec. Un coup d'œil à certains articles du New York Times durant le mois de juin 1917 révèle en effet que certains chroniqueurs, mués par une idéologie nativiste, n'hésitent pas à amalgamer Canadien français et Franco-Américains afin de mettre en doute leur loyauté. Un article au titre réducteur<sup>2</sup>, daté du 3 juin 1917, échafaude une explication à la crise de la conscription qui sévit alors au Ouébec en décrivant la province comme un « mediaeval country » dominés par des prêtres qui verraient l'éducation « [...], as education is understood in Ontario or the United States, as the chief menace »3. Selon l'auteur, la crise est la cause de l'exil de milliers de déserteurs qui rejoignent les rangs des Franco-Américains. Il va de soi qu'un tel article participe à cristalliser certains préjugés répandus envers les catholiques. D'ailleurs, c'est ce que le journaliste de La Justice de Holyoke, Joseph Lussier, insinue dans sa réponse à l'article du journal new-yorkais: « [...] tous les lecteurs du grand journal ne connaissent pas Québec et ses habitants, et chez bon nombre d'entre eux cette lecture créera la conviction que les Canadiens-français sont un peuple d'ignorants qu'une institution tyrannique, qui s'appelle l'Église catholique, tient soigneusement enseveli sous un immense éteignoir »4. Bien entendu, cette perception n'est pas exclusivement entretenue à l'endroit des Franco-Américains. Selon Yves Roby, «[l'] intolérance, considérée comme une vertu durant la guerre, trouve facilement de nouvelles cibles »5, ce que décrit étonnamment bien la caricature située au centre de l'article du New York Times (voir Figure 2.1) illustrant un homme assailli par une foule accompagnée de l'inscription : « Find the Man Who Has Just Made a Pacifist Speech ».

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> « Peril of Civil Strife Arises Anew in Canada. Conscription Plan Stirs Quebec, Where Mediaeval Customs and Lack of Education Among People of French Descent », *The New York Times*, 3 juin 1917, p. 62.

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> Joseph Lussier, « Le *Times* et les Canadiens-français », *La Justice*, vol. 13, n° 23, 7 juin 1917.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> Yves Roby, Les Franco-américains de la Nouvelle-Angleterre: rêves et réalités, Québec, Septentrion, 2000, p. 231.

Un second article du *New York Times*, publié le 24 juin 1917 à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, est intitulé : « Why strangers in our Gates Remains Alien ».

Figure 2.1: « Find the Man Who Has Just Made a Pacifist Speech »



Source: « Peril of Civil Strife Arises Anew in Canada. Conscription Plan Stirs Quebec, Where Mediaeval Customs and Lack of Education Among People of French Descent », *The New York Times*, 3 juin 1917, p. 62.

Il est signé par le militaire à la retraite, Caspar F. Goodrich, qui nous offre un discours explicitement xénophobe à l'endroit des communautés diasporiques des États-Unis que nous estimons être représentatif de l'époque. Selon lui, « l'étranger », « [i]n lieu of engaging at once into an apprenticeship to Americanism, he becomes a member of a foreign community in our midst, the ruler of which see to it that he remains what he is — an alien »<sup>6</sup>. Goodrich avance que le *melting pot* n'est plus une réalité et critique « [...] the objectionable practice among our naturalized citizens of calling themselves, for example, Irish-Americans, Franco-Americans, German-Americans »<sup>7</sup>. Il conclut que « [...] the hyphen must be eliminated ». L'échec du *melting pot* serait notamment imputable à l'activité de la presse de langue étrangère selon Goodrich : « Another antagonistic influence operation against the americanization of the immigrant is that of the local foreign press [...] The evil exists in all parts of the country »<sup>8</sup>. Piqué au vif par l'article, Joseph Lussier de la *Justice* réagit de nouveau, et écrit un éditorial en réaction à l'article du *New York Times*:

Si M. Goodrich doute de notre loyauté au drapeau étoilé, qu'il compulse les listes d'enrôlement volontaires, la phalange des souscripteurs à l'emprunt national et des donateurs au fonds de la Croix-Rouge, et il comprendra que le fait [...] d'indiquer la source de leurs origines par un inoffensif trait d'union n'affecte en rien leur ambition d'être les premiers défenseurs de ce sol qu'ils ont été les premiers à fouler et conquérir<sup>9</sup>.

Nous pensons que la polarité des points de vue exposés à travers les éditoriaux du *Times* et de la *Justice* est révélatrice du climat ambiant qui règne alors aux États-Unis. Considérant l'étendue du lectorat du *New York Times*, nous pensons que la virulence des propos de Goodrich trouve une certaine résonnance dans la société civile. À partir de l'article de Goodrich, nous sommes en mesure de comprendre le type de pression auquel la communauté franco-américaine doit faire face au moment de l'entrée en

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Caspar F. Goodrich, « Why strangers in our Gates Remains Alien », *The New York Times*, 24 juin 1917, p. 64.

<sup>7</sup> Ibid.

<sup>8</sup> Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>9</sup> Joseph Lussier, « Encore le *Times* », *La Justice*, vol. 13, n° 27, 6 juillet 1917.

guerre de l'armée étatsunienne, et d'expliquer pourquoi elle tient tant à affirmer sa loyauté envers la République. À Manchester en 1917, l'Abbé Gilbert livre un discours qui semble répondre indirectement à ce type d'attaque :

Nous n'aspirons à aucune indépendance nationale dans le grand tout qui s'appelle le peuple américain. [...] Nous sommes pour la plupart citoyens américains autant que qui que ce soit. Il n'y en a pas un seul parmi nous, je ne crains pas de crier en pleine église, qui ne verserait son sang aussi promptement et aussi généreusement que n'importe quel Yankee pour sauvegarder du plus faible affront, et du moindre déshonneur le drapeau étoilé qui flotte majestueusement devant cette église dans notre beau parc Lafayette<sup>10</sup>.

Ces démonstrations de loyauté sont monnaie courante durant les années de guerre. Conséquemment, il n'est pas surprenant de constater que durant le conflit mondial les célébrations revêtent un pragmatisme de circonstance en proposant notamment des activités à coût modique. Afin de financer l'effort de guerre, le bureau général de l'USJBA met sur pied, à l'occasion de la fête patronale de 1917, le « Fond Patriotique » destiné à « [...] ceux qui s'offrent généreusement à l'armée américaine » l'1. L'année suivante, l'USJBA invite ses conseils à célébrer utilement la Saint-Jean-Baptiste en suggérant des fêtes austères :

À cause de la guerre, l'économie s'impose. Il ne convient pas que nous dépensions follement en plaisirs de l'argent si nécessaire à la victoire finale et au bon entretien de notre armée dont font partie nos fils. Voilà pourquoi nous recommandons instamment à nos conseils d'éviter toutes dépenses futiles ou équivoques dans la préparation et la célébration du 24 juin<sup>12</sup>.

En parallèle à ces actions pratiques, les représentations symboliques de la guerre se font évidemment plus nombreuses. Par exemple, dès 1916 à Berlin au New Hampshire, des enfants présentent un « simulacre de bataille » lors du banquet d'une soirée. L'Union écrit : « Les évolutions de ces jeunes "soldats" ont mérité les applaudissements de l'assistance : vraiment on a assisté là à une vraie scène de

<sup>&</sup>lt;sup>10</sup> « La fête patronale », L'Union, vol. 17, n° 7, juillet 1917.

<sup>11</sup> Ibid.

<sup>12 «</sup> Célébrons utilement le 24 juin », L'Union, vol. 18, n° 5, mai 1918.

guerre, fidèlement rendue par le corps des cadets St-Régis »<sup>13</sup>. Cette représentation combinant les thèmes de la jeunesse et du militaire est reproduite l'année suivante, comme en fait foi la photographie (voir Figure 2.2) d'un cortège d'enfants qui paradent en habit militaire, fusil à l'épaule, entourant le char allégorique du petit Saint-Jean-Baptiste lors du 24 juin 1917 à Southbridge. L'année suivante, « [d]es membres de l'armée de la guerre civile ainsi que de la guerre hispano-américaine [...] »<sup>14</sup> intègrent la parade. À Wauregan en 1918, « [...] le conseil paya un beau tribut d'hommages à sept de nos membres soldats enrôlés sous le drapeau américain »<sup>15</sup>. À Holyoke la même année, « [...] le Rév. abbé Gélineau fit l'appel de tous les braves partis à la guerre [...] »<sup>16</sup>.

C'est toutefois lors du retour des militaires d'une Europe dévastée, en 1919, que la fête patronale semble être le plus manifestement marquée par la guerre, alors que les vétérans font l'objet d'hommages durant les célébrations. À Pawtucket et Central Falls, le retour des soldats est marqué par « [...] une manifestation publique qui n'a jamais eu de précédent »<sup>17</sup>. Environ mille soldats déambulent dans les rues vers l'hôtel de ville, où les maires de Pawtucket et Central Falls passent la parade en revue. À Holyoke, la fête patronale célébrée « en l'honneur de nos soldats » voit défiler près de 400 militaires dans ses rues. Devant l'hôtel de ville, le régiment s'immobilise « [...] en face du tableau d'honneur érigé à la mémoire des soldats tombés sur les champs de bataille et un chœur d'enfants d'école chanta "La Marseillaise" et le "Star Spangled Banner" [...] »<sup>18</sup>. Invité aux célébrations, l'avocat montréalais Athanase David<sup>19</sup> tient un discours qui rappelle que la ville fut l'une des

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> « La fête patronale », L'Union, vol. 16, n° 7, juillet 1916.

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> « Notre fête patronale », L'Union, vol. 18, n° 7, juillet 1918.

<sup>&</sup>lt;sup>15</sup> *Ibid.* 

<sup>&</sup>lt;sup>16</sup> « La célébration de dimanche », La Justice, vol. 14, n° 26, 27 juin 1918.

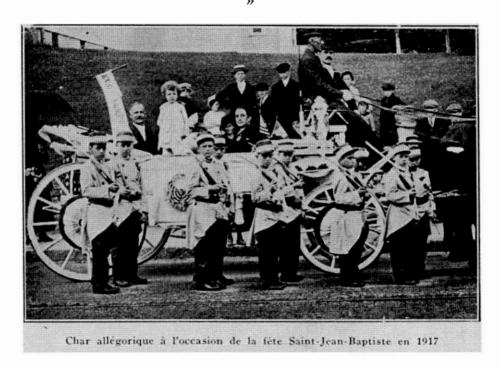
<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> « La fête St-Jean-Baptiste à Pawtucket et Central Falls », La Tribune, vol. 45, n° 146, 23 juin 1919.

<sup>18 «</sup> Un immense succès de nos célébrations », La Justice, vol. 15, n° 26, 26 juin 1919.

<sup>&</sup>lt;sup>19</sup> Député libéral de Terrebonne depuis 1916, il deviendra ministre (Secrétaire d'État) sous Lomer Gouin et Louis-Alexandre Taschereau entre le 25 août 1919 et le 27 juin 1936.

premières à répondre à l'appel de la guerre, mentionnant ensuite que « [...] sur la terre française le régiment de Holyoke vous faisait honneur »<sup>20</sup>.

Figure 2.2 « Char allégorique à l'occasion de la fête Saint-Jean-Baptiste en 1917 »



Source : Félix Gatineau, *Histoire des Franco-Américains de Southbridge*, Massachusetts, Lakeview Press, Framingham, 1919, p. 160.

#### 2.1.2 Le rapport à la guerre au Nord de la frontière

Au Québec, la conscription est un enjeu politique qui anime et divise profondément la société durant les années de guerre. Précédée par la proposition du premier ministre Robert Borden de voter la Loi sur le service militaire, le 29 mai 1917, et suivi par l'entérinement de la loi le 24 juillet de la même année, la Saint-Jean-Baptiste de 1917

<sup>20</sup> Ibid.

est marquée par le contexte politique, alors que des militants anticonscriptionnistes prononcent des discours contestataires à Joliette, Trois-Rivières et Montebello. Comme nous l'avons vu, les Franco-Américains, de leur côté, s'enrôlent en grand nombre, certainement influencé par la pression qu'exerce alors la société étatsunienne sur ses communautés diasporiques. En Nouvelle-Angleterre, les célébrations intègrent le thème de la guerre de façon positive. Nous n'avons trouvé aucun signe de dissidence, ou de discours contestataires par rapport à l'enrôlement. Au contraire, la contribution franco-américaine à l'effort militaire est constamment mise de l'avant par les orateurs. Bien que le cadre politico-législatif diffère, le rapport à la guerre est ici en opposition de part et d'autre de la frontière, et cela se manifeste directement dans les célébrations de la fête patronale.

Lors de la fête nationale à Montebello, le 24 juin 1917, Henri Bourassa prononce un discours anticonscriptionniste devant une foule d'environ 5000 personnes. Évoquant le « monstre de la guerre », il exprime ceci :

Tout véritable Canadien doit prendre aujourd'hui la résolution de défendre l'immunité de nos droits, la paix et la vie du Canada: l'existence même de la nation est en jeu. Il est aussi ridicule de nous occuper de la guerre d'Europe aux dépens de notre propre existence, que ce le serait pour un commerçant de s'occuper du commerce du voisin et de laisser péricliter le sein. Notre devoir est de voir à ce que le Canada n'aille pas à sa perte. S'il y a une guerre en Europe, ce n'est pas le Canada qui est en cause, et nous ne sommes pas plus obligés d'aller défendre les pays en guerre [...] Pour le moment, protestons, pétitionnons<sup>21</sup>.

Bien que nous n'ayons pas pu mettre la main sur les transcriptions des discours prononcés, *Le Devoir* rapporte une brève description de la Saint-Jean-Baptiste à Trois-Rivières en 1917 :

Dans la soirée, il y a eu des discours patriotiques prononcés par des orateurs distingués, M. le maire, J.A. Tessier ministre de la Voirie; L. D. Durand, avocat; l'abbé Melançon de Montréal; et le Dr Pelletier de Montréal. Tous ont

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> « Triple fête à Montebello », Le Devoir, 25 juin 1917.

protesté, en présence d'une foule nombreuse, au-delà de 10 000 personnes, contre le projet de conscription<sup>22</sup>.

À Joliette, *La Presse* rapporte que le journaliste Tancrède Marsil<sup>23</sup> prononce un discours anticonscriptionniste à l'issue des fêtes sportives organisées à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste : « Attaquant le système de la conscription il a déclaré que la conscription sélective favoriserait les riches aux dépens des pauvres et des travailleurs »<sup>24</sup>. Plus à l'ouest à Sainte-Rose, une publicité du *Devoir* programme une « assemblée contre la conscription » mentionnant la présence du député conservateur Arthur Sauvé<sup>25</sup>. À Montréal, les célébrations tenues au parc Lafontaine se distinguent, car elles sont davantage marquées par la visite du sénateur Philippe Landry qui prononce un discours sur le combat des Franco-Ontariens, « persécutés » par le Règlement 17<sup>26</sup>. Pour sa part, le journal satirique *Le Canard* publie une caricature hautement subversive présentant une femme enceinte étouffée par une pieuvre symbolisant la conscription (voir Figure 2.3).

Comme nous pouvons le constater durant l'année 1917, l'opposition à la Loi des mesures de guerre se manifeste à l'échelle de la province lors des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste québécoises, alors qu'au Sud, les élites franco-américaines promeuvent l'enrôlement militaire et participent à l'effort de guerre en préconisant des célébrations modestes. Dans un article s'intéressant à la réaction des Franco-Américains à la crise de la conscription au Canada, Robert G. Leblanc propose que : « Their response to the War was the unmistakable evidence that the 45th parallel had

<sup>22</sup> « La St-Jean-Baptiste aux Trois-Rivières », Le Devoir, 26 juin 1917.

<sup>&</sup>lt;sup>23</sup> Le journaliste Gwynne Dyer nous informe de son implication militante contre la conscription : « Tancrède Marsil, whose antiwar newspaper *Le Réveil* had closed down in March 1917, after a warning from Ottawa, got his second wind from the decision to bring in conscription, and soon exercised a powerful influence through his newspaper *La Liberté* and his impassioned speeches. » Gwynne Dyer, *Canada in the Great Power Game 1914-2014*, Toronto, Random House of Canada, 2015, p. 113.

<sup>&</sup>lt;sup>24</sup> « Attaque contre la conscription », La Presse, 26 juin 1917.

<sup>&</sup>lt;sup>25</sup> « Venez à Sainte-Rose. Assemblée contre la conscription. Le dimanche 24 juin. », *Le Devoir*, 22 juin 1917.

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup> « Montréal fête avec éclat la Saint-Jean-Baptiste », Le Devoir, 25 juin 1917.

begun to make a difference in the evolution of French Canadians and Franco-Americans »<sup>27</sup>. Notre analyse comparée des célébrations du 24 juin, qui a notamment permis de constater l'absence de discours subversifs par rapport à la guerre lors des célébrations de 1917 en Nouvelle-Angleterre, avalise la thèse de Leblanc.



Figure 2.3: « La conscription »

Source: « La conscription », Le Canard, 24 juin 1917.

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> Robert G. Leblanc, «The Franco-American Response to the Consiption Crisis in Canada, 1916–1918», *American Review of Canadian Studies*, vol. 23, n° 3, 1993, p. 366.

Cependant, l'agitation qui marque les festivités de 1917 contraste avec la résignation qui se dégage des célébrations tenues au Québec l'année suivante. Le point culminant de la crise de la conscription intervient quelques mois avant la célébration de 1918, plus précisément du 28 mars au 1er avril 1918, alors que manifestants et forces de l'ordre s'affrontent dans les rues de Québec. Les salves de mitrailleuses tirées par les soldats canadiens dans la foule durant la nuit du 1er avril font 4 victimes et plus de 35 blessés parmi les civils<sup>28</sup>. Comme l'écrit Omer Héroux dans la colonne éditoriale du Devoir, « [t]out indique que la Saint-Jean-Baptiste aura cette année un caractère plus grave et sera le principe d'actions plus efficaces que d'ordinaire. Les circonstances nous instruisent »<sup>29</sup>. Sous l'initiative de la Société-Saint-Jean-Baptiste, les organisateurs de la fête collectent des fonds destinés aux conscrits pour l'occasion<sup>30</sup>. Les célébrations montréalaises débutent le 24 juin au matin avec une messe sur le flanc du Mont-Royal et se poursuivent au parc Lafontaine où plus de 15 000 personnes se réunissent<sup>31</sup>. Alors que la lutte contre la conscription marque les célébrations de 1917, le sort des conscrits devient l'objet des célébrations en 1918. Pour l'occasion, un contingent de chasseurs alpins de l'armée française, appelé les « Diables bleus », fait escale à Québec et Trois-Rivières avant d'arriver à Montréal juste à temps pour la messe matinale. Un journaliste du *Devoir* écrit : « Dans la foule recouvrant plusieurs arpents autour de l'autel se mêlaient le bleu garance des "Diables" et le kaki de nos soldats », nous permettant d'ajouter de la couleur au cliché pris par *La Presse* lors de la cérémonie (voir Figure 2.4).

<sup>28</sup> Voir Jean Provencher, *Québec sous la Loi des mesures de guerre – 1918*, Montréal, Lux, 2014, p. 161.

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> Omer Héroux, « Pour la St-Jean-Baptiste », Le Devoir, 22 juin 1918.

<sup>&</sup>lt;sup>30</sup> Comme l'indique Omer Héroux, « [l]es organisateurs de la fête, puissamment aidés par notre vaillante Société Saint-Jean-Baptiste et nos autres associations nationales, ont songé à nos jeunes conscrits canadiens [...] Une collecte générale, parfaitement organisée à domicile, a recueilli, hier soir, des sommes considérables dans tous nos foyers et le produit de cette Guignolée du Conscrit sera versée à l'œuvre nouvelle de *l'Aide aux Conscrits Canadiens* ». Omer Héroux, « La célébration de la fête nationale », *Le Devoir*, 24 juin 1918.

<sup>31 «</sup> Notre fête nationale », Le Devoir, 25 juin 1918.

LES "DIABLES BLEUS" CELEBRENT AVEC NOUS LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

Figure 2.4 : « Les Diables bleus célèbrent avec nous la Saint-Jean-Baptiste »

Source: « Les Diables bleus célèbrent avec nous la Saint-Jean-Baptiste », La Presse, 25 juin 1918.

L'éditorial de *La Presse* du 24 juin évoque la gravité des circonstances et l'austérité des célébrations :

Notre fête nationale revêt, cette année encore, un caractère qui la fait notablement différer des anciennes célébrations. Et comment pourrait-il en être autrement, quand la fine fleur de notre jeunesse, depuis bientôt quatre ans, tombe presque continuellement pour la plus sainte des causes, sur les champs de bataille de l'Europe. Les temps que nous traversons ne sont surement pas de ceux qui conviennent aux processions tapageuses et aux réjouissances bruyantes. Nous sommes plutôt inclinés, par la force des événements, à la prière et au recueillement patriotique<sup>32</sup>.

À Val-Cartier, *La Presse* rapporte que la Saint-Jean-Baptiste « [...] aura passé moins inaperçue que d'habitude » alors que les soldats prirent part à des démonstrations patriotiques. Le même article mentionne qu'« [à] Québec, la fête nationale a été célébrée de façon paisible et sans grand apparat cette année »<sup>33</sup>. Il est probable que les

<sup>32 «</sup> La Saint-Jean-Baptiste », La Presse, 24 juin 1918.

<sup>&</sup>lt;sup>33</sup> « Notre fête nationale à Val-Cartier », La Presse, 24 juin 1918.

événements d'avril affectèrent la façon dont les citoyens de Québec célébrèrent la fête patronale en 1918.

En somme, la bruyante opposition à la conscription qui marque les célébrations de 1917 au Québec se distingue manifestement des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste tenues la même année en Nouvelle-Angleterre. Néanmoins, la distinction est nettement moins apparente dès l'année suivante, en 1918, alors que le mouvement anticonscriptionniste se dissipe au Québec. Tout au plus, on se résigne à célébrer le fait militaire en insistant sur le triste sort des conscrits. À Woonsocket, le journaliste de *La Tribune* écrit un bref article à l'occasion de la fête patronale, mettant en exergue la similarité des célébrations qu'il observe en 1918 :

Les journaux du Canada nous apprennent que là-bas, dans l'ancienne patrie, la célébration autrefois si heureuse revêtira un caractère de gravité qui s'impose. Dans le gigantesque conflit où le sort du monde est en jeu, il ne conviendrait guère de se livrer à de joyeuses manifestations. Nous ne pouvons donc guère qu'imiter nos frères du Canada : rester tranquille, méditer plus sérieusement [illisible]<sup>34</sup>.

#### 2.1.3 Du creuset à l'américanisation

La montée en flèche du climat d'intolérance durant la Première Guerre mondiale aux États-Unis se perpétue dans les années qui suivent. Plusieurs lois, exprimant cette méfiance, sont adoptées lors de cette période. Déposé quelques mois avant l'Armistice, le *Sedition Act* de 1918 vient restreindre la liberté d'opinion et d'expression par rapport à l'effort de guerre déployé par le gouvernement. Insufflant une méfiance vis-à-vis du contenu des journaux de langue étrangère et certaines organisations syndicales, cette loi est le prolongement de *l'Espionage Act* de 1917<sup>35</sup>. Ces deux lois doivent être comprises comme étant une réaction aux révolutions de

<sup>&</sup>lt;sup>34</sup> « La St-Jean-Baptiste », La Tribune, vol. 43, n° 146, 24 juin 1918.

<sup>&</sup>lt;sup>35</sup> Voir notamment Shirley J. Burton, « The Espionage and Sedition Acts of 1917 and 1918 », *Illinois Historical Journal*, vol. 87, n° 1, 1994, p. 41 à 50.

février et d'octobre qui mènent, en 1917, à l'éclatement de la Russie tsariste. Ces lois sont l'expression d'une « peur rouge » qui ronge non seulement les relations de travail, mais alimente aussi l'intolérance envers les aliens et les foreigners<sup>36</sup>. Si ces mesures législatives visent avant tout les communistes, les anarchistes et les immigrants provenant d'un pays militairement engagé contre les États-Unis, une série de lois visant à restreindre l'usage des langues étrangères en éducation et à centraliser l'administration des écoles paroissiales cible directement la communauté francoaméricaine. Alors que trois de ces lois<sup>37</sup> meurent dans l'œuf à la suite de leur contestation, la loi Peck<sup>38</sup> est temporairement adoptée par la majorité républicaine du Rhode Island en 1922. Finalement amendée en 1925 par une majorité démocrate qui put compter sur l'appui de la communauté franco-américaine lors des élections de 1922, la loi reconnaît l'enseignement des cours non obligatoires dans une langue étrangère, et restitue la surveillance et l'attestation des écoles privées aux commissions scolaires locales. Alors que la communauté se bat pour ses droits, elle doit aussi défendre son civisme et sa loyauté la plupart du temps contestée par des actes et discours xénophobes dirigés à son endroit.

Dans un article consacré à l'action du Ku Klux Klan (KKK) au Maine durant les années 1920, l'historien Mark Paul Richard appuie la thèse que le groupe suprématiste se présente comme le rempart du protestantisme face au flot continu d'immigrants catholiques qui déferle en Nouvelle-Angleterre, notamment composé

<sup>36</sup> Voir à ce sujet Robert K. Murray, *Red Scare : A Study in National Hysteria, 1919-1920*, Westport, Greenwood Press, 1980, 337 p.

<sup>&</sup>lt;sup>37</sup> Au fédéral, le projet de loi Smith-Hughes de 1919 prévoit l'exclusivité de l'anglais dans les écoles primaires. Il est néanmoins battu. Plus tard, le projet de loi devenu Smith-Towner en 1921 est de nouveau battu. Au Massachussetts en 1921, Charles Jackson dépose une loi censée limiter l'emploi du français à une heure par jour dans les écoles. Voir Yves Roby, *op. cit.*, 2000, p. 234 à 236.

<sup>&</sup>lt;sup>38</sup> Comme le souligne Yves Roby, « Frederick Peck présente un projet de loi à la législature, en vertu duquel l'attestation et la surveillance des écoles privées seraient transférées des commissions scolaires locales à un bureau de l'État ». Voir *Ibid.*, p. 236.

des diasporas canadiennes-françaises, irlandaises et italiennes<sup>39</sup>. Dans un second article, il détaille une série d'actions haineuses perpétrées à l'endroit des Franco-Américains durant l'année 1924 :

During that election year, the Ku Klux Klan targeted French Canadians throughout the state. In February 1924, for example, 40 Klan members threatened union leaders who sought to organize French-Canadian lumbermen in the logging town of Greenville, Maine. In August, the Klan celebrated the victory of its chosen candidate, Ralph Brewster, in the Republican gubernatorial primary by exploding a dynamite bomb one early morning in the industrial city of Lewiston, home to Maine's largest French-Canadian population. On Labor Day, the Klan in Saco threatened to parade across the bridges into the industrial city of Biddeford, home to Maine's second-largest French-Canadian population. And in mid-September, when Brewster won the governorship of Maine, cross burnings and more explosions took place in and near Francophone Lewiston, which had supported Brewster's opponents. Through these means, the Ku Klux Klan actively confronted French speakers of Maine in the 1920s<sup>40</sup>.

Bien que seul l'événement de Greenville précède la fête patronale de 1924, nous sommes d'avis que les faits rapportés par Mark Paul Richard ne sont pas isolés à l'État du Maine. À Woonsocket, Rhode Island, *La Sentinelle* du 21 juin 1924 annonce que les feux de joie ne seront pas au rendez-vous cette année, invoquant « [...] des circonstances particulières nous empêchant, aux États-Unis, de nous livrer à cette cérémonie »<sup>41</sup>. Nous jugeons plausible que les circonstances particulières auxquelles le journaliste fait référence soient reliées aux croix incendiées par le KKK. D'ailleurs, *La Sentinelle* du 25 juin rapporte une initiation du KKK, sous trois grandes croix enflammées, dans la ville d'Exeter au New Hampshire<sup>42</sup>. Le 8 août 1925, *La Sentinelle* traduit un extrait de l'*American Standard*, organe non officiel du KKK, qui accuse les Franco-Américains d'être à l'origine du complot qui mena à l'explosion

<sup>&</sup>lt;sup>39</sup> Mark Paul Richard, « "This Is Not a Catholic Nation": The Ku Klux Klan Confronts Franco-Americans in Maine », *The New England Quarterly*, vol. 82, n° 2, 2009, p. 290.

<sup>&</sup>lt;sup>40</sup> Mark Paul Richard, « "Why Don't You Be a Klansman?" Anglo-Canadian Support for the Ku Klux Klan Movement in 1920s New England », *American Review of Canadian Studies*, vol. 40, n° 4, 2010, p. 511.

<sup>&</sup>lt;sup>41</sup> « C'est mardi la célébration de la Saint-Jean-Baptiste », La Sentinelle, 21 juin 1924.

<sup>42 «</sup> Ku Klux Klan », La Sentinelle, 25 juin 1924.

d'une bombe à gaz au Sénat du Rhode Island sous la tribune du Lieutenant-gouverneur démocrate Félix A. Toupin le 19 juin. Sachant que la bombe fut en réalité posée par un intermédiaire engagé par des républicains<sup>43</sup>, et que l'événement favorisa ultimement l'élection de ces derniers en novembre 1924, l'article démontre bien que la minorité francophone sert ici de bouc émissaire :

L'expérience du Rhode Island est une leçon aux autres États. Partout où le catholicisme pourra contrôler, le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple, sera détruit. Le papisme n'a pas de patience avec les institutions protestantes, comme le gouvernement par la majorité, le gouvernement représentatif, la liberté de la presse et la liberté d'instruction scolaire. [...] Le papisme n'est pas une religion. C'est un ancien système d'oppression, basé sur la superstition, l'idolâtrie, la peur, l'ignorance, la vénalité chez les sujets, la cupidité, la ruse, et la tyrannie de la part des gouvernants. Aujourd'hui il menace la vie même de l'Amérique<sup>44</sup>.

Bien que ce type de discours soit répandu à cette époque, nous pouvons nuancer ce dernier extrait avec un exemple d'ouverture à la communauté franco-américaine de la part du *Holyoke Telegram* qui, le 24 juin 1922, souligne la fête patronale en inscrivant « Bien-venue, St. Jean-Baptiste » au sommet de la page couverture et en décrivant les festivités associées à l'événement. L'extrait de l'article de l'*American Standard* nous permet néanmoins de mieux comprendre le contexte dans lequel s'inscrivent les célébrations des années qui suivent la guerre, et ce type de pression nous permet conséquemment d'expliquer pourquoi les Franco-Américains tentent à tout prix d'exhiber des preuves de leur loyauté lors de la Saint-Jean-Baptiste. Ainsi, à la lumière du contexte, nous sommes davantage en mesure de comprendre pourquoi *La Tribune* tient tant à faire taire ses détracteurs dans sa publication du 26 juin 1922 :

Il fallait prouver à ceux qui osent douter de notre amour pour la patrie américaine, que nous sommes de loyaux citoyens et, la place d'honneur, dans notre parade, comme sur nos maisons a été donnée au « Old Glory ». C'est en

<sup>&</sup>lt;sup>43</sup> Patrick T. Conley et Robert G. Flanders, *The Rhode Island State Constitution*, New York, Oxford University Press, 2011, p. 163.

<sup>&</sup>lt;sup>44</sup> « Attaque contre les Franco-Américains de cet État par *l'American Standard* Organe officiel du "Ku Klux Klan"», *La Sentinelle*, 8 août 1924.

effet les couleurs américaines qui dominaient partout et nous en sommes heureux et fiers [...] Nous entendons bien rester ce que nous sommes, des Américains amoureux passionnés de leur drapeau étoilé, mais amoureux passionnés aussi de leur langue française<sup>45</sup>.

Si l'affichage des couleurs étatsuniennes durant la Saint-Jean-Baptiste ne constitue pas une nouveauté, nous verrons néanmoins, lors du prochain chapitre, que le passage de la guerre amplifie la part accordée aux symboles étatsuniens durant les célébrations.

## 2.2 La crise sentinelliste : l'instrumentalisation politique de la Saint-Jean-Baptiste

Lors de la Saint-Jean-Baptiste de 1925, la figure de proue du mouvement sentinelliste, Elphège Daignault, s'exclame : « La persécution aiguillonne le patriotisme, tout comme la tyrannie provoque d'admirables résistances » 46. Alors que les Sentinellistes investissent la tribune offerte lors des banquets de la Saint-Jean-Baptiste afin de condamner les actions de l'épiscopat du Rhode Island, les détracteurs du mouvement tentent par divers moyens d'empêcher les célébrations organisées par Elphège Daignault. Les célébrations deviennent à ce moment un enjeu de pouvoir en elles-mêmes. Après avoir décrit la conflictuelle question des fonds paroissiaux qui a mis le feu aux poudres de cette crise, nous tenterons d'analyser l'instrumentalisation politique des célébrations des années 1924 à 1928.

<sup>&</sup>lt;sup>45</sup> « La fête St-Jean-Baptiste à Woonsocket », La Tribune, vol. 51, n° 148, 26 juin 1922.

<sup>&</sup>lt;sup>46</sup> Elphège Daignault, « La célébration en dépit des obstacles », La Sentinelle, 25 juin 1925.

#### 2.2.1 La question des fonds paroissiaux

La crise sentinelliste nait de ce contexte législatif où l'on tente de centraliser les réseaux scolaires privés. En réaction à ces assauts législatifs du début des années 1920 menaçant l'autonomie des écoles paroissiales, les évêgues catholiques des États-Unis se réunissent lors de la National Catholic Welfare Conference, en 1922, et publient A Cathechism of Catholic Education<sup>47</sup>, où ils y exposent un argumentaire opposé à la centralisation étatique. En contrepartie, les évêques se prononcent en faveur de l'utilisation exclusive de l'anglais dans les salles de classe. Selon Yves Roby, «[i]] est probable que les évêques ne font pas que réagir à l'action des nativistes, mais qu'ils profitent des événements pour accélérer le processus en faveur d'une Église catholique forte, unie et homogène à laquelle ils rêvent depuis longtemps »<sup>48</sup>. De surcroît, les évêques présentent leur intention de développer des institutions scolaires supérieures afin de rivaliser avec les High Schools du réseau public. À ces fins, Mgr Hickey, évêque de Providence, élabore un programme de souscriptions volontaires, à l'échelle de son diocèse couvrant tout le territoire du Rhode Island, pour subventionner la construction du collège du Mont Saint-Charles. Selon le programme, chaque paroisse doit atteindre un quota prescrit, sans quoi elle se verra être sujette à une taxe spéciale<sup>49</sup> qui amputera une somme importante à même les réserves de la paroisse. De plus, le programme de Mgr Hickey retire la prérogative de voter les budgets aux corporations paroissiales<sup>50</sup>. Le projet de collège

<sup>&</sup>lt;sup>47</sup> James H. Ryan, *A Catechism of Education*, National Catholic Welfare Conference, Washington D.C., 1922, 114 p.

<sup>48</sup> Yves Roby, op. cit, 2000, p. 241.

<sup>&</sup>lt;sup>49</sup> Yves Roby explique les modalités de cette souscription : « II [Mgr Hickey] lance alors l'idée d'une vaste campagne de souscriptions volontaires de 1 million\$ répartie sur trois ans (1923, 1924 et 1925). Chaque paroisse se voit assigner un montant à souscrire. Celles qui n'y parviendront pas se verront imposer une taxe spéciale, qui sera égale au montant non payé de la somme assignée, décrète l'évêque, et qui "devra être payée à même les fonds paroissiaux que vous avez déjà ou à même les revenus ordinaires ou extraordinaires de la paroisse, soit par des collectes, des dons ou des amusements" ». *Ibid.*, p. 242.

<sup>50</sup> Ibid.

du Mont Saint-Charles, subventionné à même les réserves financières des paroisses du diocèse de Mgr Hickey, divise profondément la société franco-américaine. Pour reprendre la thèse d'Yves Roby, modérés et radicaux s'affronteront sur cette question. Parmi nos sources, La Tribune, L'Union et La Justice défendent l'action de l'évêque irlando-américain à l'aide d'un discours modéré, alors que La Sentinelle, pour la première fois publiée en avril 1924, s'engage dans un combat acharné, voire idéologique, contre l'épiscopat. Nous avons pris le temps d'expliquer ces événements puisqu'il se trouve que les campagnes de financement pour le collège du Mont Saint-Charles intègrent les célébrations de la Saint-Jean-Baptiste. Lors de cette période, L'Union et La Tribune n'hésitent pas à stimuler l'engouement pour la souscription lors de la fête nationale en présentant le projet comme une promesse d'avenir pour les Franco-Américains : « Les réjouissances de notre fête patronale doivent nous pousser à l'action; l'amour de notre élément, s'il est sincère, doit tendre à préparer l'avenir, en entourant le présent de garanties qui sauveront notre langue, notre foi, nos traditions. L'éducation supérieure de notre jeunesse est une de ces garanties. Donnons généreusement [...] »51. Pour sa part, La Tribune cible implicitement la dissidence du groupe des Sentinellistes regroupés autour d'Elphège Daignault en ce qui concerne le projet du Mont Saint-Charles :

Il est étonnant, cependant, de songer que cette œuvre, seule capable de sauver notre situation, eut des adversaires chez les nôtres. Que de luttes eurent à surmonter les promoteurs du projet avant de triompher! Des groupes épars, mus par un nationalisme mal compris, semèrent la dissension. C'était une lutte fratricide, mais grâce à la grandeur de l'œuvre, à la haute spiritualité et à la force morale de notre vieux chef [Mgr Dauray], secondé par l'esprit de foi et la clairvoyance de Mgr William Hickey évêque de Providence qui, depuis quatre ans, s'est fait le champion de l'éducation religieuse [...] la cause triompha<sup>52</sup>.

À l'opposé, La Sentinelle rapporte que « [...] M. Daignault a situé les choses au sujet du Mont St-Charles, et dit ce que nous devons penser et croire de cette maison

<sup>&</sup>lt;sup>51</sup> « Il faut célébrer le 24 juin », L'Union, vol. 25, n° 5, mai 1925.

<sup>&</sup>lt;sup>52</sup> « Un banquet de la Saint-Jean-Baptiste », La Tribune, vol. 55, n° 149, 25 juin 1924.

d'éducation et du rôle néfaste qu'elle est appelée à remplir au point de vue national si nous n'y mettons ordre »<sup>53</sup>. Durant les années d'activités de *La Sentinelle* (1924 à 1928), le journal tient un ton vindicatif et n'hésite pas à répondre aux attaques des journaux modérés. Lors d'un banquet tenu le 24 juin 1924 à Woonsocket, le journal transcrit le discours de l'abbé Édouard-Valmore Lavergne qui attaque sans vergogne les adversaires de *La Sentinelle* : « Que faut-il entendre par journaux modérés ? Peu de choses. En général, ils sont de mauvaise foi et ce sont les prêcheurs de la traitresse conciliation avec ceux qui cherchent à nous berner pour mieux nous étouffer »<sup>54</sup>.

#### 2.2.2 La Saint-Jean-Baptiste comme enjeu de pouvoir

La tension qui émane des relations entre modérés et radicaux culmine lors de la Saint-Jean-Baptiste de 1925 à Woonsocket, alors que la tenue de la fête en elle-même devient un enjeu lorsque Mgr Hickey décide de supprimer la messe matinale et d'interdire l'accès au gymnase de la paroisse Sainte-Anne où le banquet était censé avoir lieu<sup>55</sup>. Privés de messe, près de 700 Franco-Américains de Woonsocket défient l'interdit d'accès et pénètrent à l'intérieur du gymnase pour assister au banquet. Cette Saint-Jean-Baptiste mérite notre attention puisqu'elle est la première à être organisée sous le couvert de la dissidence, alors qu'Elphège Daignault et le journal *La Sentinelle* prennent le devant de la scène et critiquent les actions de l'évêque en désobéissant à ses directives, déjouant ainsi « [...] son dessein de tuer toute manifestation nationale le 24 juin »<sup>56</sup>. L'argumentaire déployé par Daignault afin de justifier la transgression des directives de l'Évêque de Providence insiste sur la propriété des biens paroissiaux :

53 « Au Gymnase », La Sentinelle, 25 juin 1925.

56 Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>54</sup> L'Abbé Édouard-Valmore Lavergne est curé de la paroisse Notre-Dame-de-Grâce de Québec de 1924 à 1941. Abbé Édouard-Valmore Lavergne, « Un grand banquet clôture splendidement la fête de Saint-Jean-Baptiste d'hier », *La Sentinelle*, 25 juin 1924.

<sup>55</sup> Elphège Daignault, « La célébration en dépit des obstacles », *La Sentinelle*, 25 juin 1925.

[...] les vrais propriétaires sont les paroissiens. C'est pourquoi, les paroissiens de Sainte-Anne ne se sont pas gênés hier soir de prendre possession du Gymnase pour leur célébration nationale, malgré la défense de l'Évêque. [...] Le droit de propriété est supérieur à l'autorité de celui qui en a l'administration. Ce sont là des principes de lois civiles qui ne répugnent pas au droit canon qui d'ailleurs, les a incorporés dans sa jurisprudence<sup>57</sup>.

À quelques endroits dans son discours, Elphège Daignault critique *La Tribune* d'avoir volontairement omis d'annoncer le banquet qu'il a organisé<sup>58</sup> et s'exclame qu'elle a « [...] trouvée un démenti catégorique de ses fallacieuses affirmations. [...] La preuve, c'était la vue du Gymnase de Sainte-Anne rempli à mesure de sa capacité et au-delà. Quelle gifle à cette pauvre guenille de "*Tribune*" »<sup>59</sup>. En terminant son discours, Daignault lance : « La lutte nous la ferons. Contre qui ? Contre nos ennemis de partout et de toujours. Les Américains ? Non pas! Vous les connaissez les Irlandais, où plus exactement, l'épiscopat irlandais. Qui ne connaît les agissements du "National Catholic Welfare Conference" »<sup>60</sup>. Ici la confrontation est nette et les accusations ne laissent plus de place à l'ambiguïté. Jamais dans les discours recensés, donc ceux ayant été médiatisés, nous n'avons vu des propos aussi virulents. La dissidence envers le discours clérico-conservateur porté par les journaux modérés et envers l'épiscopat est manifeste et se poursuit en 1926 et 1927.

Les célébrations de 1926 sont marquées par des événements et des discours qui cristallisent, plus que jamais, l'opposition entre radicaux et modérés. Des célébrations ont lieu à Woonsocket et Central Falls au Rhode Island, à Somersworth et Manchester au New Hampshire ainsi qu'à Cochituate au Massachusetts en juin 1926.

<sup>57</sup> Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>58</sup> En effet, *La Tribune* passe sous silence la Saint-Jean-Baptiste des Sentinellistes : « Généralement en pareille circonstance, il y a des manifestations bruyantes, cette année, les Franco-Américains ont décidé de ne pas en faire, mais de limiter leurs célébrations à la messe et aux prières ». Voir « La fête patronale : Elle a été observée d'une façon toute chrétienne par les Franco-Américains sincères de notre ville ce matin. Les réunions publiques sont éliminées », *La Tribune*, vol. 57, n° 147, 24 juin 1925.

<sup>&</sup>lt;sup>59</sup> « Au Gymnase », La Sentinelle, 25 juin 1925.

<sup>60</sup> Ibid.

Afin d'éviter une nouvelle célébration sans cérémonie religieuse, Elphège Daignault publie dans *La Sentinelle* la correspondance qu'il entretient avec Mgr Hickey deux semaines avant le 24 juin. L'objet de la requête de Daignault est d'être autorisé à organiser une grand'messe à l'Église Sainte-Anne de Woonsocket, avec un sermon de circonstance, par un prédicateur étranger. En publiant la correspondance qu'il entretient avec l'évêque du Rhode Island, Daignault semble privilégier une stratégie axée sur la transparence lui permettant d'étayer l'intransigeance de Mgr Hickey, et ainsi pouvoir rallier des Franco-Américains à sa cause.

Toujours est-il que l'échange dans son ensemble présente la célébration comme un enjeu de pouvoir. La demande est initialement formulée le 9 juin 1926 dans une lettre où Daignault se fait l'interlocuteur «[d'un] groupe de Franco-Américains de Woonsocket, représentant toutes les sociétés nationales franco-américaines établies aux États-Unis »61. Le ton employé vise explicitement à attirer les sympathies de l'Évêque : « Nous espérons que votre Grandeur verra avec faveur l'esprit religieux qui anime la présente requête »<sup>62</sup>. Par l'intermédiaire du révérend T.C. Collins, Mgr Hickey répond brièvement à Daignault dans une lettre datée du 11 juin 1926 : «[...] the only way in which he can deal with the various societies is through their Chaplains or their Chaplain General. This method is customary in arranging the kind of celebration to which you refer »63. Visiblement irrité par la fin de non-recevoir de Mgr Hickey, Daignault envoi une nouvelle lettre datée du 16 juin, où il insiste sur la légitimité de sa requête arguant, premièrement, que 90 % des Franco-Américains ne sont pas membres d'associations nationales et qu'il serait injuste de les priver de célébration pour cette raison et, deuxièmement, en faisant valoir le traitement de faveur que semble accorder Mgr Hickey à l'endroit des Irlandais :

<sup>&</sup>lt;sup>61</sup> Elphège Daignault, « Pas un traître mot de patriotisme », La Sentinelle, 24 juin 1926.

<sup>62</sup> Ibid.

<sup>63</sup> Ibid.

Vos compatriotes irlandais, lors de la célébration de la Saint Patrice, se forment bien en un groupe qui représente toutes vos sociétés nationales [...] Ce groupe n'a pas un chapelain à lui, puisqu'il se forme juste pour les fins de cette célébration. On n'a jamais su que pour cette raison, vous les avez privés du privilège d'une messe solennelle à l'occasion de leur fête<sup>64</sup>.

Bien que Mgr Hickey ne réponde pas officiellement à cette seconde lettre de Daignault, il le fait par l'intermédiaire des prêtres qui annoncent finalement la tenue d'une grand'messe à Woonsocket pour le 24 juin. Les sermons patriotiques sont néanmoins interdits. Aux yeux d'Elphège Daignault,

[...] ce ne sera pas la messe qu'on avait rêvée. Toute manifestation patriotique en est absolument bannie [...] L'an dernier, Monseigneur nous avait complètement fermé les portes de notre église, en défendant toute cérémonie religieuse. Cette année, il nous permet d'aller entendre une grand'messe, en notre fête patronale. Mais pas un mot de patriotisme! C'est plus catholique que l'an dernier, mais au point de vue de nos sentiments nationaux, c'est aussi tyrannique que son geste de 1925<sup>65</sup>.

Bien que la grand'messe de la Saint-Jean-Baptiste soit finalement autorisée à Woonsocket, Mgr Hickey, en plus d'interdire les sermons patriotiques, s'est coordonné afin de faire concomiter la retraite pastorale du collège du Mont Saint-Charles avec les célébrations du 24 juin, privant conséquemment les Franco-Américains d'un certain nombre de leurs prêtres<sup>66</sup>. Toujours est-il qu'environ 700 personnes assistent au banquet à Woonsocket, malgré le fait que *La Tribune* décide de passer l'événement sous silence<sup>67</sup>. Le premier orateur à s'exprimer est Daignault qui résume en quelques lignes les revendications de *La Sentinelle* : « Réclamation de l'inviolabilité de nos fonds paroissiaux, réclamation contre la fermeture de nos Collèges prospères comme celui des Frères de Central Falls et combien d'autres

<sup>64</sup> Ibid.

<sup>65</sup> Ibid.

<sup>66 «</sup> Notre fête nationale à Woonsocket », La Sentinelle, 1er juillet 1926.

<sup>&</sup>lt;sup>67</sup> Dans son compte-rendu, Elphège Daignault critique *La Tribune* pour avoir omis de mentionner le banquet organisé par *La Sentinelle*: « *La Tribune*, en cette circonstance, a montré le fond de son petit jeu [...] La veille de notre fête nationale pas un mot de la fête. Le lendemain elle a eu l'impudeur de traduire [...] les quelques lignes publiées le matin par le *Providence Journal* ». *Ibid*.

attentats à notre liberté [...] »<sup>68</sup>. Pour l'occasion, Elphège Daignault avait invité le Franco-Ontarien Aurélien Bélanger, député de Russell à législature provinciale ontarienne et directeur des écoles bilingues de la ville d'Ottawa<sup>69</sup>. La similarité des luttes scolaires des minorités francophones de l'Ontario et de la Nouvelle-Angleterre explique l'invitation envoyée par Daignault. D'ailleurs, celui-ci présente l'orateur franco-ontarien en insistant sur la ressemblance de l'expérience vécue de part et d'autre: «[...] il va nous parler du fameux Règlement 17, le bill Peck d'ici; des Irlandais là-bas qui sont en Ontario les mêmes que chez nous. Et nous parler des luttes de nos frères ontariens, de leur situation passée et actuelle, en face des lois injustes »<sup>70</sup>. Comme de fait, Aurélien Bélanger dresse plusieurs traits communs entre les luttes des francophones de l'Ontario et de la Nouvelle-Angleterre. Il se présente comme «[...] la voix de vos frères d'Ontario, dont plus d'un côté de l'histoire est semblable à la vôtre »<sup>71</sup>.

Si *La Tribune* passe sous silence le banquet prévu le 24 juin à Woonsocket, elle annonce en grande pompe les célébrations du 27 juin 1926 à Central Falls. Lors du banquet Élie Vézina de l'USJBA et Elphège Daignault partagent la même tribune. Lorsqu'il prend la parole, Daignault présente la situation critique des fonds paroissiaux, des œuvres paroissiales et de l'administration des institutions diocésaines, de même que la relève sacerdotale franco-américaine qui, selon lui, est discriminée<sup>72</sup>. Les accusations que dirige Daignault à l'endroit de l'épiscopat irlandais provoquent la dissension d'un auditeur. *La Sentinelle* rapporte l'événement :

68 Ibid.

<sup>69</sup> Comme l'indique Bélanger, il s'agit d'une invitation. Lors des années subséquentes, il prend l'habitude d'inviter un orateur en provenance du Québec ou de l'Ontario : « [...] lorsque M. Daignault a fait appel à Ottawa pour envoyer vers vous un orateur à l'occasion de la fête de la Saint-Jean-Baptiste, j'ai été heureux que le sort m'indiquât pour prendre la parole ». *Ibid.* 

<sup>71</sup> Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>72</sup> En ce qui concerne la formation de prêtres franco-américains, Daignault dit : « Il nous manque de prêtres de notre sang. On ferme la porte de nos diocèses aux prêtres canadien-français. Nos jeunes gens

Si nous sommes persécutés, si l'on met des obstacles à notre survivance - ce que tout homme qui a quelque chose dans le cerveau admet - d'où viennent cette persécution et ces obstacles? « De l'épiscopat irlando-américain! » Quelqu'un dans l'auditoire se lève et crie : C'est faux! Ce n'est pas le temps de parler de ces choses! » [...] Les huées de la foule ont su répondre à son interruption, et il quitta la salle accompagné de sa famille<sup>73</sup>.

L'incident de Central Falls révèle la polarisation des discours qui caractérise les fêtes de la Saint-Jean-Baptiste durant la crise sentinelliste. La fonction politique que ce dernier attribue à la célébration est d'ailleurs manifeste : « Nous nous rassemblons, en notre fête patronale pour manifester notre puissance, pour étaler notre fierté, pour affirmer et revendiquer nos droits, et pour préparer la résistance à nos oppresseurs »<sup>74</sup>. La version des faits de *La Tribune* nous expose bien le clivage qui existe entre les deux organes de presse : « Les discours prononcés au banquet pour la plupart, étaient absolument appropriés. Dans un seul cas des remarques, hors de place, prononcées par un des orateurs, attaquant les autorités religieuses soulevèrent les protestations d'un catholique respectueux venu de l'extérieur de cette fête »<sup>75</sup>.

À Somersworth au New Hampshire le 24 juin 1926, *La Sentinelle* critique l'absence du maire franco-américain Peter Gagné lors des célébrations en la motivant « [...] par des raisons irlandaiso-politiques, savamment mises en valeur par les partisans de l'extinction du français »<sup>76</sup>. Néanmoins, le journal atteste la présence d'environ 700 personnes aux festivités. Plus au nord à Manchester le 1<sup>er</sup> juillet, un article de *La Sentinelle* écrit par un dénommé Pervicax critique l'intervention ratée de leaders « vézinistes » afin d'empêcher la participation de la Légion américaine ainsi que des

qui ont la vocation du sacerdoce se voient refuser, à peu d'exceptions près, l'admission dans nos diocèses. [...] Presque partout, il y a tendance à diminution de l'enseignement du français ». Elphège Daignault, « L'incident de Central Falls », *La Sentinelle*, 1<sup>er</sup> juillet 1926.

<sup>&</sup>lt;sup>73</sup> Selon l'article de *La Sentinelle*, il s'agissait de « [...] M. Guillaume L. Desaulniers, de Woonsocket, syndic de la Paroisse du Précieux-Sang, et de la corporation du Collège du Mont-Saint-Charles. ». Voir *Ibid*.

<sup>&</sup>lt;sup>74</sup> Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>75</sup> « Notre fête nationale », La Tribune, vol. 59, n° 150, 28 juin 1926.

<sup>&</sup>lt;sup>76</sup> « La St-Jean-Baptiste à Somersworth », La Sentinelle, 1er juillet 1926.

conseils Hévey et Notre-Dame des Victoires de l'USJBA aux célébrations<sup>77</sup>. Soulignant le patriotisme de ces organisations qui ne se laissèrent pas dissuader, le journaliste met implicitement en exergue le pouvoir politique qui se concentre dans ses célébrations, particulièrement en contexte de la crise. Il mentionne ensuite que ces fêtes peuvent être instrumentalisées d'un côté comme de l'autre :

Les fêtes Saint-Jean-Baptiste ont imprimé à la cause de *la Sentinelle* une impulsion dont la vitesse acquise ne peut que s'accélérer. Les politiciens, les pleutres aux gages de l'ennemi devront l'avouer en face de la détermination du peuple à s'affirmer hautement. [...] Toute médaille a son revers. Les solennités les plus imposantes prennent leur relief aux bassesses qui les estompent<sup>78</sup>.

Somme toute, Elphège Daignault se met à l'avant-plan durant les célébrations de 1926, participant aux banquets de Cochituate<sup>79</sup>, Woonsocket et Central Falls. La substance des discours recensés fait de ces banquets des événements politiques qui contrastent fortement avec les banquets précédents la crise sentinelliste.

L'année 1927 débute par le dépôt d'une poursuite judiciaire rédigée par Elphège Daignault ainsi qu'une soixantaine de signataires membres des différentes paroisses à l'endroit de douze corporations paroissiales du Rhode Island et indirectement Mgr Hickey<sup>80</sup>. Selon Yves Roby, « [l]es demandeurs allèguent que de fortes sommes ont été détournées des fonds paroissiaux et versés à la chancellerie du diocèse de Providence pour être utilisées à des fins qui n'ont aucun rapport avec les corporations paroissiales » l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, L'Union et La Tribune réagissent à la poursuite en appelant à l'unité religieuse et en discréditant les Sentinellistes. L'Union écrit : « [...] malgré les agitations ridicules et follement orgueilleuses d'un petit groupe dont les membres n'ont en vue que le désir d'attirer

<sup>&</sup>lt;sup>77</sup> Pervicax, « La St-Jean-Baptiste à Manchester », La Sentinelle, 1er juillet 1926.

<sup>78</sup> Ihid

<sup>&</sup>lt;sup>79</sup> Daignault prononce un discours semblable à celui de Manchester. Voir, Elphège Daignault, « Notre fête nationale à Cochituate », *La Sentinelle*, 24 juin 1926.

<sup>80</sup> Yves Roby, op. cit, 2000, p. 256.

<sup>81</sup> Ibid.

l'attention sur eux et celui de bien vivre, nous sommes toujours unis, toujours fidèles à notre foi, toujours soumis à l'Église [...] » 82. À l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste organisée à Lewiston au Maine, Élie Vézina fait un discours transmis en direct à la radio, où il décoche des flèches aux Sentinellistes : « Notre élément est trop jeune et encore trop nombreux pour se nourrir de division, de discordes, d'excentricités patriotiques et de querelles intestines »83. Pour sa part, *La Tribune* de Woonsocket écrit qu'

[i]l n'y a pas eu encore de célébration en honneur de St-Jean-Baptiste, notre patron national cette année. Il est vrai qu'un groupe s'est servi du nom de ce saint pour organiser une soirée qui devait leur rapporter quelques dollars, mais aucune manifestation religieuse n'a été faite encore. Or c'est par une manifestation religieuse que l'on doit honorer la fête<sup>84</sup>.

Devant le discrédit à laquelle elle doit faire fait face, *La Sentinelle* organise un « Banquet et Veillés d'Armes » (voir Figure 2.5) à Woonsocket le 23 juin 1927. La programmation de l'événement nous indique bien sa portée politique en mentionnant l'impact prochain qu'aura la soirée dans la foulée de la « lutte actuelle ».

Comme en 1926 le déroulement de l'événement est compromis par les adversaires du mouvement. Par son discours, Elphège Daignault informe l'auditoire qu'une poursuite pour diffamation intentée à son endroit, à l'endroit de *La Sentinelle* et à l'endroit du journaliste Étienne LeMoyne, a bien failli causer son absence au banquet. En effet, *La Tribune* du 24 juin 1927 nous informe que la poursuite de 75 000\$ a été intentée par Jean Sabaté, en réaction à un article<sup>85</sup> d'Étienne Lemoyne, alias Henri

<sup>82 «</sup> Fêtons la Saint-Jean-Baptiste », L'Union, vol. 27, n° 5, mai 1927.

<sup>&</sup>lt;sup>83</sup> Élie Vézina, « Discours de St-Jean-Baptiste par Élie Vézina au radio », *La Justice*, vol. 23, n° 26, 30 iuin 1927.

<sup>84 «</sup> La Saint-Jean-Baptiste demain », La Tribune, vol. 61, n° 158, 25 juin 1927.

<sup>&</sup>lt;sup>85</sup> Nous avons retrouvé l'article en question dans lequel Perdriau insinue qu'un certain « chatbâté [Sabaté] » serait à la solde de l'évêque. Étienne Lemoyne, « Déchirons les masques », *La Sentinelle*, 9 juin 1927.

Banquet et Veillée d'Armes A l'occasion de la Saint Jean Baptiste. A la Salle "Joyland" ANGLE CUMBERLAND HILL ROAD ET NEWLAND 3 WOONSOCKET, R. I. A buit beures ce soir, jeudi 23 juin SOUS LA PRESIDENCE DU DR GASPARD BOUCHER M. E. J. DAIGNAULT, Directeur de la "Sentinelle", parlera des procès intentés à certaines corporations paroissiales du diocèse de Providence et fera le résumé de la situation depuis un an. Parleront également: M. E. THERIAULT, député de L'Islet au Parlement de Québec et Avocat-conseil du Conseil Municipal de la ville de Québec; UN PRETRE, ami de la cause de la "Sentinelle", répondra à la Santé-de l'Eglise. TOUS LES AMIS DE LA "SENTINELLE", DOIVENT ETRE PRE-SENTS A CETTE VEILLEE D'ARMES QUI FERA EPOQUE DANS L'HISTOIRE DE LA LUTTE ACTUELLE.-TOUS AU RENDEZ-VOUS! Prix du Billet pour le Banquet: \$2.50; -

Figure 2.5 : « Banquet et Veillée d'Armes »

Source: « Banquet et Veillée d'Armes », La Tribune, 23 juin 1927.

Perdriau, qui insinuait que M. Sabaté aurait été payé 50\$ par Mgr Hickey afin d'écrire certains articles ciblant les Sentinellistes dans *La Tribune* et le *Rhode Islander*<sup>86</sup>. Ainsi, l'ordre de sommation était censé leur parvenir une heure avant le banquet, et n'eût été l'intervention du shérif Andrews qui les avertit plus tôt en journée<sup>87</sup>, Daignault n'aurait pas pu prendre la parole. La suite de son discours évoque le procès intenté plus tôt en 1927 à l'endroit des 12 corporations paroissiales pour détournement de fonds, et développe aussi sur le congédiement de l'organiste de

<sup>86 «</sup> Échos des arrestations », La Tribune, vol. 61, n° 156, 24 juin 1927.

<sup>87 «</sup> Notre Fête de St Jean-Baptiste », La Sentinelle, 30 juin 1927.

l'Église Sainte-Anne à Woonsocket, Émile Brunelle, imputable à l'action de Mgr Hickey voulant condamner sa sympathie envers le mouvement sentinelliste. En conclusion, Daignault s'exclame : « Nous avons protesté, nous le devions. La meilleure manière de le faire, c'est de ne pas verser d'argent dans le coffre paroissial. [...] Nous ne faillirons pas à la tâche que nous avons assumé de protester par tous les moyens en notre pouvoir contre pareilles infamies »<sup>88</sup>. L'instrumentalisation politique de la célébration est ici manifeste. Comme il est mentionné lors du banquet, c'est par la voie du *boycottage* que s'organise la lutte des Sentinellistes à partir de l'été 1927<sup>89</sup>. Hormis le discours de Daignault, celui du député québécois de L'Islet, Élisée Thériault, est digne de mention puisqu'il propose une interprétation qui présente la « victoire » des Patriotes de 1837-1838 et des Franco-Ontariens face au règlement 17, afin de stimuler la lutte des Franco-Américains :

La volonté de la Province de Québec tout entière est avec vous, elle est en arrière du mouvement de la Sentinelle, je vous en apporte la certitude. [...] La lutte! Nous l'avons connue au Canada. Tout le monde sait la révolte de 37 provoquée dans la Province de Québec par les luttes fanatiques que livrait aux Canadiens français l'anglais oppresseur. Nous avons lutté, et nous avons triomphé. Qui ne sait également les luttes qui se livrent actuellement dans la Province d'Ontario. Malgré le fameux Règlement XVII, infamie commise avec la connivence de l'évêque Fallon, jamais il ne s'est enseigné plus de français dans la Province d'Ontario, et cela grâce à l'énergie des vaillants lutteurs qui l'an dernier vous ont adressé la parole dans cette même enceinte [...]<sup>90</sup>.

À l'instar du député franco-ontarien Aurélien Bélanger l'année précédente, le député québécois Élisée Thériault livre un discours qui rattache les luttes de part et d'autre de la frontière. La présence de politiciens canadiens-français lors du banquet permet certainement de promouvoir et de défendre l'identité canadienne-française. L'appui de l'extérieur semble être perçu comme une source de motivation supplémentaire par

<sup>88</sup> Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>89</sup> Comme le souligne Yves Roby, « [a]u moment où la question est débattue en cour, les Sentinellistes, lors d'une grande assemblée tenue à Woonsocket le 28 juillet 1927, s'engagent à ne plus verser un seul sou aux œuvres paroissiales; ils refuseront même de payer leur place de banc. » Yves Roby, *op .cit*, 2000, p. 258.

<sup>90</sup> Ibid.

Daignault. En rattachant l'expérience franco-américaine aux luttes disputées au Québec et en Ontario, les orateurs canadiens-français permettent à Elphège Daignault de situer le combat des Sentinellistes dans un contexte sociopolitique plus large.

Le déclin du mouvement s'amorce lorsque le procès intenté par Daignault contre les douze corporations paroissiales est finalement débouté à la Cour supérieure du Rhode Island par le juge Tanner le 29 septembre 1927<sup>91</sup>. Celui-ci reconnaît que les « [...] corporations sont organisées pour servir l'Église universelle et non l'église paroissiale »<sup>92</sup>. S'ajoutant au jugement, la Sacrée Congrégation du concile fait parvenir de Rome un avis autorisant Mgr Hickey à « [...] excommunier ceux qui l'ont cité devant les tribunaux civils »<sup>93</sup>. Celui-ci exerce son droit, et le 8 avril 1928, Elphège Daignault ainsi que les 55 signataires de la poursuite intentée à l'endroit des 12 paroisses apprennent leur excommunication et l'interdiction de publication de *La Sentinelle*<sup>94</sup>.

Les célébrations organisées durant l'année 1928 reflètent les coups durs encaissés par les Sentinellistes. Via le journal *L'Union*, l'USJBA critique implicitement la subversivité qui émanait des célébrations organisées par Elphège Daignault lors des années précédentes et semble vouloir décourager une nouvelle édition en 1928 : « Les manifestations, de n'importe quelle sorte, ne peuvent être organisées par un clan quelconque : c'est la fête de tous les Franco-Américains. C'est une assemblée de concorde et d'union. Point d'allusions malveillantes, points d'attaques ; le mot d'ordre doit être : Paix et fraternité » 95.

Lors des festivités tenues à Rumford au Maine, Adonat J. Demers, membre du bureau général de l'USJBA, tient un discours sur « le fratricide national et les luttes

<sup>&</sup>lt;sup>91</sup> Elphège Daignault, « La mort de nos institutions paroissiales », La Sentinelle, 6 octobre 1927.

<sup>92</sup> Ibid.

<sup>93</sup> Yves Roby, op. cit, 2000, p. 258.

<sup>94</sup> Ibid.

<sup>95 «</sup> Notre fête », L'Union, vol. 28, n° 5, mai 1928.

intestines » qui tenaillent les Franco-Américains. Ce faisant, il cible implicitement les Sentinellistes :

[...] l'esprit de division qui existe parmi nous se manifeste de mille manière, mais particulièrement sous la forme hideuse de la jalousie [...] prenons l'énergique résolution d'extirper la jalousie de notre caractère, de mettre de côté nos haines personnelles, de concentrer nos efforts pour la cause commune. En agissant ainsi, nous imprimerons, un élan sans pareil à notre nationalité en la débarrassant d'un cancer qui la ronge et de cette entrave qui l'empêche d'obtenir le succès, dans tous les domaines<sup>96</sup>.

À Portland tout juste au Sud, Élie Vézina livre un discours semblable en employant un ton normatif qui rappelle aux Franco-Américains leurs devoirs: « Fidélité constante à la religion catholique, attachement au Siège de St-Pierre, aux évêques, aux curés » <sup>97</sup>. Notons que cette année-là *L'Union* ne rapporte que les célébrations auxquelles l'USJBA participe.

Daignault n'est toutefois pas en reste et décide d'organiser un banquet à Bellingham, au Massachusetts, s'éloignant ainsi du champ d'action de Mgr Hickey. Nous ne sommes pas en mesure de retracer le discours que prononcera Daignault le 24 juin 1928<sup>98</sup>, mais il est plausible de considérer que le ton vindicatif de Daignault cède à un ton plus diplomate. Un article programmatoire paru le 14 juin 1928 dans *La Vérité* nous éclaire à ce sujet :

Tous les amis de la « Vérité » sont anxieux, nous le savons, d'entendre M. Daignault. Il parlera le 24 juin au soir. On peut d'ores et déjà compter qu'il saura dire tout ce que la discrétion et le bon sens lui permettront de dire quant à ce qui regarde les questions qui nous intéressent si vivement en ce moment. Nous sommes beaucoup de catholiques qui, en ce pays, avons éprouvé des déchirements<sup>99</sup>.

<sup>96 «</sup> Écho des fêtes du 24 juin », L'Union, vol. 28, n° 7, juillet 1928.

<sup>97</sup> Ihid

<sup>98</sup> Les éditions du 24 et 30 juin de La Vérité sont manquantes à la BANQ.

<sup>99 «</sup> Une fête de Saint Jean-Baptiste comme au Canada », La Vérité, vol. 1, n° 3, 14 juin 1928.

Bien que le mouvement sentinelliste ait du plomb dans l'aile à partir de l'excommunication de *La Sentinelle*, Yves Roby conclut que « [p]rudence ne signifie pas résignation. Les radicaux continuent de réclamer avec insistance la transformation des paroisses mixtes en paroisses nationales et la nomination de prêtres de leur nationalité »<sup>100</sup>. Évidemment, *L'Union*, *La Justice* et *La Tribune* ne rapportent pas de tels discours dans leur reportage des célébrations au cours des années 1929 et 1930.

Les célébrations de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre durant la crise sentinelliste prennent un tournant résolument politique qui polarise la communauté franco-américaine entre modérés et radicaux. Dès 1924, Elphège Daignault utilise la tribune que lui offre le banquet pour contester le projet du Mont Saint-Charles. Puis en 1925, l'organisation de la célébration devient en elle même un enjeu de pouvoir, alors que Mgr Hickey tente, sans succès, d'empêcher la tenue de la messe matinale et l'accès au gymnase où doit avoir lieu le banquet. Similairement en 1926, La Sentinelle expose les tactiques déployées par l'Évêque de Providence afin d'empêcher l'organisation de la grand'messe et la présence de prêtre canadienfrançais, alors qu'en 1927 une poursuite intentée à l'endroit de La Sentinelle vise à empêcher la présence de son directeur durant le banquet. Bien qu'il semble que le ton vindicatif de Daignault baisse d'un cran à partir de 1928, les discours recensés durant les célébrations organisés par les Sentinellistes à partir de 1924 sont virulents et accusatifs. La position modérée s'expose avec autant de véhémence, donnant lieu à des heurts, comme lors de l'incident de Central Falls en 1926. Dans l'ensemble, ces banquets sont des événements politiques qui contrastent fortement avec le type de discours habituellement émis lors des banquets typiques qui précédent la crise sentinelliste.

<sup>100</sup> Yves Roby, op. cit, 2000, p. 258.

#### Conclusion

Au terme de cette analyse événementielle de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre, il est clair que les célébrations sont perméables au contexte, et qu'elles intègrent aisément des thématiques particulières. Si peu d'événements marquent la première moitié de notre période, mis à part le décret du Pape Pie X reconnaissant le patronage de Jean-Baptiste auprès des Canadiens français de toute l'Amérique, la seconde partie est quant à elle foisonnante.

L'entrée en guerre des États-Unis en 1917 bouleverse la société, et la communauté franco-américaine n'est pas en reste. Entre 1916 et 1919, les Franco-Américains exhiberont davantage leur patriotisme républicain durant les célébrations, devant la pression exercée par une société en guerre et obnubilée par l'intégration des minorités diasporiques. Ainsi, durant ces célébrations, les recrues franco-américaines sont bien en vue lors des défilés, des collectes de fonds pour les vétérans sont organisées, et les discours deviennent parsemés de représentations militaires. Subsidiairement, notre analyse comparative du 24 juin a su exposer le rapport à la guerre distinct de part et d'autre de la frontière. Alors que l'enrôlement est représenté comme un sacrifice patriotique chez les Franco-Américains, l'opposition à la conscription marque les célébrations de 1917 au Québec. Toutefois, comme nous l'avons vu, cette nette distinction se dissipe dès l'année suivante.

Durant la crise sentinelliste de 1924 à 1928, les célébrations sont politiquement instrumentalisées alors qu'elles deviennent le lieu de confrontations idéologico-juridiques fracturant la communauté franco-américaine, pour reprendre la scission opérée par Yves Roby, entre radicaux et modérés. Des banquets fortement politisés, contrastant avec la tradition franco-américaine, sont alors organisés sous l'impulsion du journal *La Sentinelle* et de son rédacteur Elphège Daignault. Les discours récités durant ces banquets sont particulièrement virulents et l'organisation de la fête en ellemême devient à ce moment un enjeu de pouvoir. L'instrumentalisation politique de la

célébration par les Sentinellistes n'est pas sans rappeler les banquets organisés par les patriotes à Montréal durant les années 1830, durant lesquelles Saint-Jean-Baptiste était représenté comme une victime du pouvoir arbitraire du Roi Hérode.

#### CHAPITRE III

## USAGES DU PASSÉ ET REPRÉSENTATIONS IDENTITAIRES

En Nouvelle-Angleterre, la commémoration du Saint-Patron, des « figures héroïques » et des événements marquants d'un passé produit certaines représentations symboliques et identitaires qui servent plus d'une fonction. Puisant dans un passé élargi qui concerne aussi bien la France, le Canada français que la Franco-Américanie, les usages de ces répertoires historiques servent à imaginer l'identité de cette communauté en mutation, et à historiciser la présence de cette communauté sur le continent. Ils permettent également de cerner la contribution de celle-ci dans l'histoire des États-Unis, ainsi qu'à véhiculer plus d'une représentation de l'avenir.

Nous débuterons notre analyse en nous intéressant aux représentations du saint-patron véhiculé par le clergé lors du sermon du 24 juin. Nous verrons que ces mises en représentations, largement diffusées par la presse, constituent des usages du passé au sens où elles appuient un argumentaire qui défend la thèse messianique en Amérique. En parallèle, les références à l'entreprise missionnaire au 17<sup>e</sup> siècle sont nombreuses dans ces sermons et visent à mettre en évidence les indices historiques prouvant cette thèse. De surcroît, certaines représentations du progrès découlent des sermons liant le passé à l'avenir. Nous aborderons ensuite les représentations symboliques véhiculées lors des célébrations. Le choix des drapeaux, des chars allégoriques et des hymnes nationaux mobilisés durant les célébrations fait état des aspirations et des craintes de

cette communauté diasporique, mais laisse surtout entrevoir un enchevêtrement identitaire. Finalement, nous discuterons des représentations du politique durant les célébrations. La naturalisation, la citoyenneté et le pouvoir politique des Franco-Américains sont des thèmes prisés par les tribuns du 24 juin. D'ailleurs, la célébration en elle-même devient un outil électoral, alors que les politiciens étatsuniens investissent massivement le terrain des célébrations. En définitive, nous verrons que les Franco-Américains mobilisent l'histoire francophone de l'Amérique afin de légitimer leur citoyenneté alors contestée durant la période étudiée.

# 3.1 Les représentations du saint-patron en question, sermons et discours du clergé

Comme nous l'avons vu au premier chapitre, à l'occasion du banquet organisé par Ludger Duvernay et ses compatriotes à Montréal en 1834, la représentation du patron des Canadiens français mobilisée est celle d'une victime du joug colonialiste personnifié dans la Bible par le Roi Hérode qui sert bien à justifier le discours politique des Patriotes<sup>1</sup>. Momentanément promue par les élites définitrices du Canada français, cette interprétation politique de la vie du saint-patron laisse la place dès la décennie suivante à une interprétation catholique mettant à l'avant-plan la représentation de précurseur du messie. Notamment promue par le clergé, cette représentation permet de tracer des similitudes entre la vocation du patron et la mission providentielle des Canadiens français en Amérique tel que présentée par les partisans de l'ultramontanisme. La reconnaissance officielle de cette filiation patronale spécifie d'ailleurs qu'elle concerne « [...] tant ceux qui sont au Canada que

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Après avoir critiqué l'union incestueuse entre le roi Hérode et Hérodiade, Jean-Baptiste est jeté en prison. Bien qu'Hérode porte en estime Jean-Baptiste, celui-ci est «victime de la danse » de la fille d'Hérodiade qui commande au roi la tête de Jean-Baptiste. Voir le résumé de l'Évangile selon saint Marc, 6.17 à 6.29, par Marc Ouimet dans *Le lys en fête, le lys en feu : La Saint-Jean-Baptiste au Québec de 1960 à 1990*, Mémoire de maîtrise (histoire), UQÀM, 2011, p. 40.

ceux qui vivent sur une terre étrangère » <sup>2</sup>. Bien que les célébrations de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre n'évoquent pas expressément la décision papale en 1908, des mentions sont faites lors d'années subséquentes. L'année suivante, La Tribune s'y réfère dans son éditorial en prenant bien soin d'indiquer que Saint-Jean-Baptiste est « [...] officiellement le patron de notre nationalité partout où elle se trouve, tant sur le sol natal qu'à l'étranger »<sup>3</sup>. En 1914, alors qu'il se trouve à Torrington, Élie Vézina « [...] commença son discours par un éloge à notre saint patron Saint-Jean-Baptiste qui, dit-il, n'est pas seulement le patron des Canadiens de la province de Québec, mais encore celui de tous les Canadiens d'Amérique »<sup>4</sup>. De la même façon, en 1923, le journaliste de La Tribune rapporte des « [...] sermons dans lesquels on s'est arrêté à bien faire comprendre l'intention du Pape Pie X quand en 1908, il donnait Jean-Baptiste comme patron aux fils du Canada français. Ce patronage ne s'étend pas seulement au petit groupe resté autour de Montréal et de Québec, mais aussi à toute la race éparpillée sur la face du continent américain »<sup>5</sup>. Comme nous le constatons, l'événement est commémoré subséquemment, et les discours insistent sur l'extension diasporique du patronage.

Tel que nous le verrons au sein de cette section, notre analyse du discours du clergé en Nouvelle-Angleterre à partir des sermons de la grand-messe (résumés ou retranscrits dans les journaux) dénote de récurrentes utilisations de la représentation « annonciatrice » de Jean-Baptiste afin d'actualiser la thèse messianique. Subsidiairement à cet usage du passé fréquemment rencontré, nous avons répertorié quelques exemples de sermons où l'interprétation colonialiste de l'activité des missionnaires de la Nouvelle-France au 17e siècle vise à prouver la prégnance de la

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> L'Avenir National, « Saint-Jean Baptiste, Manchester, New-Hampshire; historique 1868-1938 », Manchester, 1938, dans USJBA Archives and Special Collections, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College, p. 61.

<sup>&</sup>lt;sup>3</sup> « La Fête patronale », *La Tribune*, vol. 27, n°44, 23 juin 1909.

<sup>&</sup>lt;sup>4</sup> « Le 24 juin », L'Union, vol. 14, n° 7, juillet 1914.

<sup>&</sup>lt;sup>5</sup> « La fête nationale à Holyoke », La Justice, vol. 19, n° 26, 28 juin 1923.

mission providentielle en Amérique. Enfin, la thèse messianique induit une représentation normative du progrès qui exhorte quelques fois le clergé à mettre en garde ses paroissiens contre les dangers du matérialisme. Subsidiairement à ces constats, nous proposons que la presse franco-américaine, via ses éditoriaux, serve de courroie de transmission à ce discours ultramontain, tout en y accentuant les références faites aux États-Unis.

3.1.1 La mission providentielle en Amérique et la représentation de Saint-Jean-Baptiste le « Précurseur »

Produit de l'ultramontanisme<sup>6</sup> canadien-français du 19<sup>e</sup> siècle, la thèse de la mission providentielle des Canadiens français en Amérique postule qu'une mission d'évangélisation fut confiée aux descendants de la France en Amérique par la Providence. Dans *Quand la nation débordait les frontières*, Michel Bock développe sur l'articulation du concept de providentialisme chez Lionel Groulx. Selon l'auteur, « [e]ncore à son époque, Groulx croyait les Canadiens français investis d'une mission apostolique à accomplir dans le Nouveau Monde [...] »<sup>7</sup>. Parmi d'autres<sup>8</sup>, Lionel Groulx réitère cette thèse durant la période qui nous concerne, notamment lors d'une

<sup>&</sup>lt;sup>6</sup> Nadia Fahmy-Eid nous offre une définition de l'ultramontanisme : « L'ultramontanisme se présente avant tout comme une doctrine politico-religieuse, élaborée en partie — et non en totalité — par des penseurs cléricaux acquis à l'idéal d'une société où la suprématie du pouvoir religieux sur le pouvoir civil devrait être assurée à tous les niveaux [...] Les fondements idéologiques de cette doctrine politique reposent de fait sur une définition particulière: a) des origines et de la nature respectives de l'Église et de l'État, b) des attributs inhérents à chacun d'eux, c) des objectifs qui leur ont été supposément assignés par Dieu, ainsi que des conditions indispensables à l'accomplissement de ces objectifs ». Voir Nadia Fahmy-Eid, « Ultramontanisme, idéologie et classes sociales », *RHAF*, vol. 29, n° 1, 1975, p. 51.

<sup>&</sup>lt;sup>7</sup> Michel Bock, Quand la nation débordait les frontières: les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx, Montréal, Hurtubise HMH, 2004, p. 125.

<sup>&</sup>lt;sup>8</sup> Dans son livre consacré à la place des minorités française dans l'œuvre du chanoine, Michel Bock pense que « Groulx, sur cette question de la mission providentielle des Canadiens français, ne faisait que reprendre le raisonnement de certains de ses prédécesseurs, dont Jules-Paul Tardivel, Mgr Louis-Adolphe Pâquet et Henri Bourassa ». Voir Michel Bock, *Ibid.*, p. 122.

conférence donnée à Lowell en 19229. Hormis Groulx, cette thèse trouve l'une de ses expressions les plus limpides au sein du sermon du prêtre et théologien Louis-Adolphe Pâquet<sup>10</sup>, intitulé « La vocation de la race française en Amérique » et récité à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste à Québec le 23 juin 1902. Dans l'édition commentée du discours de Pâquet, Dominique Foisy-Geoffroy résume qu'il « [...] prouve par le recours à l'histoire que la vocation du peuple canadien-français est essentiellement sacerdotale »11. Bien que Pâquet n'offre pas de représentation explicite du patron des canadiens-français dans son discours, nous avons trouvé des ressemblances frappantes entre les thèmes déployés par ce discours et ceux développés lors des semons en Nouvelle-Angleterre. D'abord, la vocation du peuple canadien-français par extension, ensuite l'invocation de preuve de cette vocation à travers l'histoire religieuse de la Nouvelle-France, et finalement la représentation du progrès associé à la menace du matérialisme. Dans cet ordre d'idée, il n'est pas anodin que Pâquet indique que la Saint-Jean-Baptiste dépasse largement le territoire du Québec<sup>12</sup>, car partant de ce fait, il établit le développement récent des institutions paroissiales franco-américaines comme élément de preuve de la mission providentielle confiée aux Canadiens français :

[...] ce qui le prouve mieux encore que tout le reste, c'est l'influence croissante exercée autour d'elle par la France d'Amérique sur les progrès de la foi et de la vraie civilisation. [...] Et cette influence si étendue jadis, si puissante et si

9 Ibid.,p. 124.

louis-Adolphe Pâquet est professeur à la faculté de théologie de l'Université Laval de 1883 à sa mort en 1942, où il forme activement la relève cléricale. Dans l'édition commentée du discours de Louis-Adolphe Pâquet, Dominique Foisy-Geoffroy reprend ce que l'historiographie a retenue du théologien : « [...] Pâquet, qualifié de "French-Canadian ultramontanism's most articulate exponent", et de "chef de file de la pensée ecclésiastique au Québec de 1896 à 1930", est un intellectuel catholique, nationaliste et traditionaliste [...] ». Louis Adolphe Pâquet, « La vocation de la race française en Amérique », édition commentée par Dominique Foisy-Geoffroy, *Mens. Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 3, n° 1, 2003, p. 63.

<sup>&</sup>lt;sup>11</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>&</sup>lt;sup>12</sup> Dès le quatrième paragraphe du discours, Pâquet signale l'espace transfrontalier que couvre la célébration de la fête patronale : « Le cor résonnant de nos fêtes patriotiques a retenti, et des quatre coins de la Province, des extrémités du pays, je pourrais presque dire, de tous les points de l'Amérique où la race française a planté son drapeau ». *Ibid.*, p. 78.

bienfaisante, menacerait-elle maintenant de décroître? [...] Demandez-le à tous ceux des nôtres que le souffle de l'émigration a dispersés loin de nous, soit dans d'autres provinces, soit sur le territoire de la vaste République américaine, et dont les groupes compacts, toujours catholiques, toujours français, resserrés autour de l'Église et de l'école paroissiales, émergent ça [sic] et là, comme de solides rochers au-dessus de la mer déferlante et houleuse<sup>13</sup>.

L'utilisation que Pâquet fait de l'expérience franco-américaine mérite notre attention puisque la place qu'occupent les minorités françaises en Amérique au sein de cette thèse messianique est sujette au changement entre le 19° siècle et le 20° siècle. En effet, le travail d'historicisation qu'André Sénécal produit dans un article intitulé « La thèse messianique et les Franco-Américains » lui permet de décrire la réhabilitation tardive des Franco-Américains comme élément dynamique de la thèse messianique. L'auteur retrace d'abord la perception négative associée aux émigrants se dirigeant vers les États-Unis au milieu du 19° siècle 14 et tente d'interpréter le changement de perception qui s'opère progressivement. Il attribue la « [...] volte-face des interprètes du messianisme canadien-français » qui réhabilitent peu à peu le rôle des Franco-Américains au sein de leurs ouvrages, au flot migratoire qui s'accélère et aux institutions paroissiales qui se multiplient en Nouvelle-Angleterre jusqu'aux années 1920. Enfin, il associe le déclin de la thèse au dénouement de la crise sentinelliste qui porte un dur coup aux tenants de celle-ci 16.

Nous avons recensé de nombreux exemples de mise en parallèle de la thèse messianique et de la vie du saint-patron au début de notre période, et il semble que plus le temps avance, plus les références faites au rôle actif joué par les Franco-Américains, comme éléments prosélytiques du développement du catholicisme en

<sup>&</sup>lt;sup>13</sup> *Ibid.*, p. 83 à 84.

<sup>&</sup>lt;sup>14</sup> Afin de prouver que « [...] les premiers prophètes du destin de la race latine en Amérique du Nord, ne réservaient aucun rôle positif aux milliers des leurs qui s'acheminaient vers les États », Sénécal cite un extrait de l'organe ultramontain *Le Nouveau Monde*, où l'on qualifie l'émigrant « d'être [le] déchu qui subit la juste peine de son apostasie ». André Sénécal, « La thèse messianique et les Franco Américains », *RHAF*, vol. 34, n° 4, 1981, p. 557.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 560.

<sup>16</sup> Ibid.

Amérique, augmentent. De ces exemples typiques mentionnons le sermon de circonstance prononcé par le curé Charles Dauray<sup>17</sup>, le 24 juin 1900 à Woonsocket :

Ces fêtes nous rappellent notre devoir. Notre patron saint Jean-Baptiste était le précurseur du Christ. Il avait la mission de prêcher la venue du Seigneur. Nous aussi, peuple canadien-français, nous avons une grande et noble mission à remplir, c'est celle de faire connaître notre belle foi et notre saint<sup>18</sup>.

Si l'exemple de Dauray est évident, certains sermons proposent des interprétations plus implicites de la thèse messianique. *La Justice* rapporte celui du curé Marchand à Holyoke, en 1913, « [...] dont le thème était la vie du Saint-Patron de notre race comparé à la vie du peuple canadien-français. [...] Jean-Baptiste, sa mission finie, est tombé victime de la danse; le peuple canadien, menacé du même fléau, devra résister toujours, car, comme peuple, sa mission ne se terminera qu'avec le monde » <sup>19</sup>. À plus d'une reprise, nous avons recensé ce type de mise en parallèle<sup>20</sup>. En juxtaposant la vocation de missionnaire de Jean-Baptiste à l'expansion du catholicisme aux États-Unis, certains sermons développent davantage sur la place des minorités au sein de la thèse messianique, en insistant sur l'expérience franco-américaine. Le sermon donné par l'abbé Léo Savignac à Central Falls en juin 1926 en est un exemple probant :

Ce n'est pas un résultat du hasard, mais bien l'effet du plan de Dieu qui connaissant les destinées des peuples, assigne aux nations comme aux individus une mission spéciale à remplir; un rôle providentiel à jouer et, afin de faciliter leur tâche, il leur donne un patron un modèle sur lequel elles devront se guider si elles veulent répondre adéquatement aux exigences divines [...] Et nous sur cette vaste terre d'Amérique ne sommes-nous pas un

<sup>&</sup>lt;sup>17</sup> Curé de la paroisse de Woonsocket à partir de 1900, Charles Dauray (1838-1931) sera nommé directeur spirituel de l'USJBA par Mgr Hickey en 1912 et occupera ce poste jusqu'en 1931. Voir Le Bureau général de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, *Notes historiques et biographies*, Woonsocket, 1937, p. 127.

<sup>&</sup>lt;sup>18</sup> « La St-Jean-Baptiste », La Tribune, vol. 10, n° 143, 25 juin 1900.

<sup>&</sup>lt;sup>19</sup> « La Saint-Jean-Baptiste au Perpétuel Secours », La Justice, vol. 9, n° 26, 26 juin 1913.

<sup>&</sup>lt;sup>20</sup> À cet extrait s'ajoutent deux autres recensions de mises en parallèle que nous donnons ici en exemple. Voir « La célébration de dimanche », *La Justice*, vol. 14, n° 26, 27 juin 1918; « Sermon prononcé par M. l'Abbé Courchesne », *La Tribune*, vol. 47, n° 150, 26 juin 1920.

peuple précurseur? [...] Continuerons-nous de remplir la mission que nous a assignée la Providence?<sup>21</sup>

En reprenant essentiellement la notion reformulée de « vocation », tel qu'exprimé dans le discours de Louis-Adolphe Pâquet en 1902, rien n'indique qu'un changement s'opère, hormis peut-être la référence à cette « vaste terre d'Amérique ». De la même manière, le sermon donné en 1930 par l'abbé Joseph Lacasse à Woonsocket fait précisément référence aux États-Unis lorsqu'il dit : « Une mission vous incombe, celle d'être les précurseurs du Christ dans ce pays, les propagateurs de son Évangile, les défenseurs de l'Église [...] »<sup>22</sup>.

Bien que jusqu'à maintenant notre analyse se soit limitée aux sermons, nous devons mentionner que plusieurs éditoriaux servent de courroie de transmission à ce type de discours. La presse franco-américaine – L'*Union* en particulier, probablement influencé par son aumônier – met fréquemment en parallèle la représentation de « précurseur » du patron à la mission providentielle en Amérique, en intégrant toutefois des connotations nettement plus franco-américaines que durant les sermons. Par exemple, en prévision des fêtes de Springfield, *L'Union* publie en 1914 : « Nos populations [...] perpétuent en quelque sorte l'austérité de vie, l'ardeur apostolique et l'attachement à la divine vérité de Jean le saint précurseur. À son exemple et sous sa protection, elles travaillent avec ardeur à préparer les voies en ce pays pour une venue triomphale de Jésus-Christ »<sup>23</sup>. *L'Union* écrit également en juin 1923 : « Le peuple canadien-français et son rameau aujourd'hui si puissant des États-Unis est un prédestiné comme son saint patron; il est aimé de dieu et rien n'empêchera l'accomplissement de ses desseins sur ce continent tant qu'il restera attaché à sa foi, à

<sup>&</sup>lt;sup>21</sup> Le terme « vaste terre d'Amérique » est sujet à interprétation. Nous pensons que l'abbé fait référence aux minorités des États-Unis. « Notre fête nationale », *La Tribune*, vol. 59, n° 150, 28 juin 1926.

<sup>&</sup>lt;sup>22</sup> « La fête de St-Jean-Baptiste au Précieux-Sang », La Tribune, vol. 66, n° 149, 24 juin 1930.

<sup>&</sup>lt;sup>23</sup> « Le 24 juin », L'Union, vol. 14, n° 6, juin 1914.

sa race et à ses institutions »<sup>24</sup>. Encourageant ensuite ses conseils locaux à verser les bénéfices des célébrations du 24 juin au profit de la caisse des écoles pauvres, l'éditorial conclut que cette action équivaut à « [...] remplir dans le monde américain la noble mission commencée par Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain »<sup>25</sup>.

## 3.1.2 Références à l'entreprise missionnaire en Nouvelle-France et représentation du progrès

Dans la sphère religieuse, le second usage du passé le plus fréquemment rencontré concerne l'activité missionnaire en Nouvelle-France. Lorsque le clergé se réfère aux « martyrs canadiens », c'est pour y interpréter des indices historiques prouvant, selon eux, la prégnance de la thèse messianique. Le sermon du révérend Deguire, donné à Woonsocket en 1904 et Manville en 1905<sup>26</sup>, offre un exemple de ce que nous avançons:

Qui dira, mes frères, le zèle et le dévouement des missionnaires qui ont travaillé à cette œuvre sublime! [...] le souvenir des Joques, des Lejeune, des Brébeuf, des Lalement [sic] et tant d'autres : Ces missionnaires furent vraiment de la trempe des héros [...] Mes frères, c'est là une vérité incontestable. Si nous scrutons le fond des choses, si nous envisageons les faits du passé à la lumière étincelant de l'histoire, il est évident que c'est dans la protection de l'église et du clergé que le peuple canadien a trouvé les principes de sa prospérité et même la garantie de son intégrité et de son salut<sup>27</sup>.

Le journaliste Joseph Lussier de *La Justice* tient un discours semblable dans son éditorial publié le 23 juin 1910 : « Bréboeuf, Lallemand, Joliet, Marquette, sous l'ombre ténébreuse des forêts géantes qui longeaient le St-Laurent, comme le long des

<sup>&</sup>lt;sup>24</sup> « La Saint-Jean-Baptiste », L'Union, vol. 23, n° 6, juin 1923.

<sup>25</sup> Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>26</sup> Citant le sermon du Révérend Deguire donné à Manville en 1905, l'article est une copie intégrale d'un article publié en 1904 rapportant le sermon qu'il donne à Woonsocket en 1904. « Fête St-Jean-Baptiste à Manville », *La Tribune*, vol. 19, n° 148, 26 juin 1905.

<sup>&</sup>lt;sup>27</sup> « La fête nationale », La Tribune, vol. 17, n° 140, 27 juin 1904.

rives du Mississippi, n'étaient-ils pas des précurseurs? »<sup>28</sup>. Toutefois, à l'instar de *L'Union* qui fait davantage référence à une version franco-américaine de la thèse messianique que le clergé ne le fait, Joseph Lussier intègre une référence étatsunienne en évoquant le fleuve Mississippi. Durant le banquet tenu à Boston le 24 juin 1925, le curé Adolphe Rebel mentionne la récente béatification de 8 martyrs canadiens décrétée par le Pape Pie XI, trois jours plus tôt, le 21 juin 1925<sup>29</sup>. Mettant ensuite en relief l'empreinte laissée par l'œuvre des missionnaires sur la vie religieuse franco-américaine actuelle, il enchaîne en évoquant qu'elle est néanmoins menacée. Il dit : « [...] avec le progrès moderne, les conditions ont changé. Dans nos grands centres, comme dans nos campagnes, l'isolement est devenu un danger, la presse est devenue une arme redoutable, le luxe et le confort que chacun recherche ont diminué l'esprit de famille. Ce sont là tout autant de dangers pour la foi »<sup>30</sup>. Les habitudes de consommation et l'indépendance médiatique ressortent de la notion de « progrès » tel que représenté par le curé Rebel.

En nous ancrant à nouveau au sermon que Louis-Adolphe Pâquet prononce à Québec en 1902, nous sommes en mesure d'établir une comparaison en ce qui concerne la représentation du progrès et du matérialisme de part et d'autre de la frontière. En conclusion de son édition commentée du discours de Pâquet, Dominique Foisy-Geoffroy invalide la thèse d'une dénonciation sans appel de l'activité économique au profit d'une vision plus nuancée. En effet, tel que Pâquet le conçoit, la fin justifie les moyens:

Voulons-nous, mes Frères, demeurer fidèles à nous-mêmes, et à la mission supérieure et civilisatrice qui se dégage de toute notre histoire, et qui a fait jusqu'ici l'honneur de notre race ? [...] Usons des biens matériels, non pour

<sup>&</sup>lt;sup>28</sup> Joseph Lussier, « Précurseurs », *La Justice*, vol. 6, n° 25, 23 juin 1910.

<sup>&</sup>lt;sup>29</sup> « Dimanche dernier, en effet à Saint-Pierre de Rome, devant une foule de 60 000 personnes, le Souverain Pontife plaçait sur les autels [...] les Jogues, les de Brébeuf, les Daniel, les Garnier, les Chabanel, les Lallemant, les La Lande et Goupil, tous martys canadien ». Voir « La Saint-Jean-Baptiste », L'Union, vol. 25, n° 7, juillet 1925.

<sup>30</sup> Ibid.

eux-mêmes, mais pour les biens plus précieux qu'ils peuvent nous assurer ; [...] usons du progrès, non pour nous étioler dans le béotisme qu'engendre trop souvent l'opulence, mais pour donner à nos esprits des ailes plus larges et à nos cœurs un plus vigoureux élan<sup>31</sup>.

Rendant l'activité économique et donc le matérialisme compatible à l'accomplissement de la mission providentielle, cet extrait nous permet peut-être de comprendre certaines condamnations tout aussi nuancées en Nouvelle-Angleterre. Par exemple, l'abbé Courchesne lors de son sermon prononcé à Woonsocket le 24 juin 1920, l'abbé Courchesne signale que parmi « [...] les tendances à réprimer [...] la fièvre des affaires a pu diminuer chez un certain nombre des nôtres l'honnêteté dans les relations commerciales »32. Ainsi, c'est le manque d'honnêteté et non le commerce en soi qui est ici réprimandé. D'ailleurs, loin d'être laissé pour compte, l'épargne est l'un des thèmes centraux du discours du curé Marchand durant le banquet tenu à Holyoke en 1911 : « Il s'est arrêté spécialement, comme moyen infaillible de rendre la génération qui pousse influente et forte pour les luttes de l'avenir, sur le chapitre de l'épargne et a parlé longuement des caisses scolaires et populaires qui sont à se fonder dans sa paroisse avec le concours de l'économiste distingué qu'est M. Alphonse Desjardins »33. Il semble bien qu'il s'agisse d'un thème employé de part et d'autre de la frontière. Toutefois, si le matérialisme semble toléré par le clergé (comme étant un moindre mal), il n'a définitivement pas sa place au sein du cursus scolaire. Selon le discours livré par le Révérend Deguire à Manville en 1905, les écoles neutres sont une menace :

La religion est exclue des écoles neutres. On y enseigne les sciences profanes, mais pas la science divine. On parle des merveilles de l'univers et pas un mot du Créateur. On garde le silence, un silence perpétuel sur Dieu [...] L'instruction, sèche décharnée et matérielle, voilà le bien qu'on poursuit et qu'on nous vante à

<sup>&</sup>lt;sup>31</sup> Louis Adolphe Pâquet, cité dans Dominique Foisy-Geoffroy, loc.cit., p. 88.

<sup>32 «</sup> Sermon prononcé par M. l'Abbé Courchesne », La Tribune, vol. 47, n° 150, 26 juin 1920.

<sup>&</sup>lt;sup>33</sup> « La St-Jean-Baptiste au Monument National », La Justice, vol. 7, n° 26, 29 juin 1911.

outrance. La culture de l'intelligence, voilà l'unique but qu'on se propose. Est-ce bien là l'éducation? Non<sup>34</sup>.

Pour d'autres membres du clergé, la principale menace induite par le progrès est « l'invasion progressive de l'esprit d'indépendance dans la génération actuelle [...] », comme le propose le révérend Tancrède Beauregard à Holyoke en 1922. Sous « l'exhortation à imiter notre Saint-Patron » et à lutter en « terre puritaine », celui-ci dénonce « [...] notre trop grande tendance à cueillir nos connaissances dans les périodiques et magazines qui suintent l'hérésie ou l'athéisme et à puiser notre philosophie, nos chansons et nos modes dans les cahiers éhontés de la juiverie dont les coups sont dirigés contre l'église »<sup>35</sup>. Dépositaire d'un antisémitisme répandu à l'époque<sup>36</sup> qui nous concerne, ce type de discours n'est pas isolé. C'est du moins ce que nous indique le sermon que livre l'abbé Savignac à Central Falls en juin 1927 qui, sans exprimer un antisémitisme explicite, développe des prédications racistes.

Cette foi vive et robuste de nos ancêtres, ne s'est-elle pas affaiblie notablement dans nos âmes ? Oh je comprends bien l'ambiance du milieu, le contact incessant avec des gens de toutes races et de toutes religions, sont des éléments qui sont fort nuisibles [...] Plus terrible encore est le fléau des mariages mixtes qui non seulement sont condamnés par l'Église, mais produisent un coulage irréparable des forces de la race<sup>37</sup>.

Bien que ce type de message soit relativement virulent, il n'en demeure pas moins que la messe de la Saint-Jean-Baptiste offre une tribune à ce type de discours.

En somme, nous avons constaté que les représentations du saint-patron, véhiculé durant les sermons de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre, servent souvent à exposer une version de la thèse messianique où les Franco-Américains sont parfois

<sup>&</sup>lt;sup>34</sup> « Fête St-Jean-Baptiste à Manville », *La Tribune*, vol. 19, n° 148, 26 juin 1905.

<sup>&</sup>lt;sup>35</sup> « Le Cinquantenaire de la société St-Jean-Baptiste de Holyoke », *La Justice*, vol. 18, n° 26, 29 juin 1922.

<sup>&</sup>lt;sup>36</sup> Voir notamment Pierre Anctil, *Le rendez-vous manqué. Les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, 366 p.

<sup>&</sup>lt;sup>37</sup> « Notre fête nationale », La Tribune, vol. 59, n° 150, 28 juin 1926.

appelés à jouer un rôle dynamique à l'instar de leur patron. Conjuguant à la fois le passé et le futur, ces sermons mobilisent les références à l'entreprise missionnaire en Nouvelle-France afin de prouver par le passé la prégnance de cette thèse, et exploitent certaines représentations du progrès afin d'isoler les éléments subversifs censés mettre à mal ce dessein de la providence. Hormis certains sermons mobilisés antérieurs à l'année 1902, nous avons constaté que dans l'ensemble, ces sermons présentent plus d'une similitude avec celui prononcé par Louis-Adolphe Pâquet le 24 juin 1902. Sans être en mesure d'établir un lien direct, nous pensons qu'il est plausible de proposer que l'influence théologique que Louis-Adolphe Pâquet exerce sur ses élèves, notamment en ce qui a trait à la thèse messianique qu'il articule à l'occasion du sermon de 1902, ait pu s'exporter par la voie du clergé canadienfrançais envoyé vers les paroisses franco-américaines. Sans quantifier le phénomène de la circulation d'effectifs cléricaux entre le Québec, la France et les États-Unis, Claire Quintal indique néanmoins qu'un « espace de flux »<sup>38</sup> se dégage de cette circulation<sup>39</sup>, rendant possible l'analyse de la circulation de ce concept qu'est la thèse messianique. Si notre analyse ne dispose pas d'un corpus de sources assez probant afin de pouvoir quantifier le phénomène, l'hypothèse que nous soulevons nous semble néanmoins fertile pour l'historiographie à venir.

Nous mobilisions ici le concept « d'espace de flux », défini par Aline Charles et Thomas Wien comme un espace délimité par un « [...] flux de personne, d'objets, d'idées, d'institutions, d'usages » permettant de « [...] s'interroger sur ce qui constitue finalement ce " domestique " ou ce " local ", voire ce " national ", tels qu'ils se construisent en interaction avec différents " ailleurs ", quitte à se confondre avec eux parfois ou, au contraire, à s'en distinguer avec une insistance un peu suspecte. Interrogation sur les frontières à la si variable prégnance et, en fin de compte, sur la spatialité en tant que telle. » Aline Charles et Thomas Wien, « Le Québec entre histoire connectée et histoire transnationale », Globe Revue internationale d'études québécoises, vol. 14, n° 2, 2011, p. 201 et 221.

39 Claire Quintal évoque l'idée qu'« [u]ne sorte de symbiose a existé entre le Québec et la Nouvelle-Angleterre franco-américaine, grâce surtout à la religion. Avant de pouvoir se suffire à elle-même, "l'Église franco-américaine" est longtemps restée liée au Québec et à la France par ses curés, ses vicaires, ses religieux et ses religieuses, nés dans ces pays. » Claire Quintal, « Préface » dans Claire Quintal (éd.), Religion catholique et appartenance franco-américaine, Assumption College, Worcester, 1993, p. ii.

3.2 La symbolique derrière les célébrations : drapeaux, défilés, chansons et activités

Les représentations symboliques de l'identité franco-américaine telles que véhiculées à l'occasion du 24 juin naviguent, non exclusivement, mais manifestement, entre trois pôles identitaires nationaux : la France, le Canada français et les États-Unis. Bien que l'historiographie ait déjà étayé cette thèse, nous pensons être en mesure d'apporter de nouvelles connaissances sur le sujet en comprenant mieux de quelle façon s'articulent ces pôles identitaires au travers des célébrations de la Saint-Jean-Baptiste. Nous soutenons qu'au gré de la conjecture, ce syncrétisme symbolique se déploie lors des célébrations autant à travers le choix des drapeaux, des chars allégoriques ainsi que des chansons et hymnes nationaux retenus. Le concept d'adaptabilité est ici essentiel pour comprendre la trajectoire identitaire qu'emprunte cette communauté diasporique. Durant la période étudiée, la communauté franco-américaine subit une contestation de son civisme, et conséquemment la célébration apparaît comme un moment lui permettant d'exhiber des preuves de patriotisme. Une citation de La Tribune en marge des célébrations de 1922 exprime cette singularité de la célébration aux États-Unis qui influence le choix des symboles représentés. Le journaliste précise qu'« [i]l fallait prouver à ceux qui osent douter de notre amour pour la patrie américaine que nous sommes de loyaux citoyens et, la place d'honneur, dans notre parade, comme sur nos maisons a été donnée au "Old Glory" »<sup>40</sup>.

### 3.2.1 Drapeaux et symboles nationaux

Lors du 24 juin, les drapeaux occupent le décor de l'ensemble des célébrations. La parade est habituellement guidée par des porte-étendards qui arborent le plus souvent des drapeaux étatsuniens et français, mais aussi parfois du Carillon-Sacré-Coeur.

<sup>&</sup>lt;sup>40</sup> « Notre fête nationale », La Tribune, vol.51, n° 148, 26 juin 1922.

Derrière eux, les divisions de la parade déploient des bannières<sup>41</sup>. Durant son itinéraire, le défilé passe sous une arche et rencontre les édifices décorés<sup>42</sup> des « Petit Canada » et lorsque le cortège pénètre l'Église, ses abords comme sa nef arborent drapeaux et banderoles<sup>43</sup>. Le soir venu, les salles de banquet présentent, elles aussi, des décors semblables<sup>44</sup>. Si la présence de drapeaux est évidente durant les célébrations, des variables telles que le choix des drapeaux mobilisés, leur utilisation et leur appropriation relative par la communauté franco-américaine s'avèrent, quant à elles, problématiques à analyser. À la lumière d'un sermon donné par le curé Marchand à Holyoke en 1913, il est même permis de se questionner sur l'appropriation relative de ces symboles, et la concurrence exercée par d'autres symboles aux États-Unis :

Et combien de vous vous êtes demandé sans pouvoir répondre à votre propre question ce que signifient ces drapeaux, ces banderoles et ces oriflammes qui décorent les approches de l'église et l'intérieur du temple? Le 17 mars, jour de la St-Patrice, vous vous promenez par les rues et même les enfants de l'école paroissiale nous arrivent, la boutonnière agrémentée du *shamrock* ou d'une verdure quelconque; mais c'est en vain que je cherche aujourd'hui, à cette même boutonnière, le moindre bout de ruban tricolore ou la moindre feuille d'érable, emblèmes patriotiques des Canadiens français. Auriez-vous troqué vos couleurs et votre saint patron?<sup>45</sup>

L'influence culturelle de la société étatsunienne peut être mise en évidence afin d'expliquer ce « désintérêt » tel qu'il est conçu par Marchand, mais il importe de garder en tête que son constat répond à certaines exigences discursives du sermon. Toujours est-il que les Franco-Américains semblent répondre à certaines attentes de leur société en arborant de manière aussi constante le *Star Spangled Banner* lors des

<sup>&</sup>lt;sup>41</sup> « Des centaines de drapeaux, d'oriflammes et de bannières, flottaient au vent, tout le long du défilé. », «Notre fête patronale», *La Justice*, vol. 8, n° 26, 27 juin 1912.

<sup>&</sup>lt;sup>42</sup> « La fête St-Jean-Baptiste à Woonsocket », La Tribune, vol. 51, n° 148, 26 juin 1922.

<sup>&</sup>lt;sup>43</sup> « La fête nationale a Holyoke», *La Justice*, vol. 13, n° 26, 28 juin 1917.

<sup>&</sup>lt;sup>44</sup> À Holyoke lors du banquet de 1916, le journaliste de *L'Union* rapporte que « [l]es murs disparaissaient sous les banderoles tricolores, les drapeaux et les feuilles d'érables ». Voir « La fête patronale», *L'Union*, vol. 16, n° 7, juillet 1916.

<sup>45 «</sup> Où sont nos couleurs », La Justice, vol. 9, n° 26, 26 juin 1913.

célébrations. Bien qu'il soit la plupart du temps accompagné du Tricolore français ou encore du drapeau Carillon-Sacré-Cœur, nous avons constaté une prépondérance marquée du drapeau étatsunien durant les célébrations recensées. Une photographie de l'arche construite à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste de Woonsocket en 1902 nous présente cette prépondérance de drapeaux étatsuniens dès le début de notre période (voir Figure 3.1), avant même la Première Guerre mondiale.



Figure 3.1 : « Arche de l'USJBA »

Source: Photo, « Célébration de la St-Jean Baptiste », 24 juin 1902, Central Falls, R.I. dans USJBA Archives and Special Collections, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College.

Un journaliste de *La Tribune* de Woonsocket dresse d'ailleurs un constat équivalent deux ans auparavant, lorsqu'il rapporte que « [l]es décorations étaient peu nombreuses, mais des drapeaux américains avaient été déployés en plusieurs endroits »<sup>46</sup>. Malgré cette prépondérance du drapeau étoilé qui s'accentuera durant les années de guerre, la présente conjointe du Tricolore et parfois du Carillon-Sacré-Cœur est manifeste durant les célébrations. Ce syncrétisme symbolique qui emprunte aux trois pôles nationaux autour desquelles gravite l'identité franco-américaine, s'expose de manière flagrante à travers la vitrine du commerce McCarthy & Cie à Woonsocket. Un journaliste de *La Tribune* la décrit ainsi décorée pour les célébrations du 24 juin 1904 :

On voyait une charpente massive sur piliers et surmontée d'un aigle. Au fond se trouvait une immense feuille d'érable portant les dates 1834-1904 et l'inscription « l'union fait la force ». Des guirlandes de feuilles d'érable naturelles ornaient le fond. Puis au centre on remarquait le castor traditionnel sur un tronc d'érable. Sur une colonne d'onyx était placée la statue de St-Jean-Baptiste. Le joli drapeau Carillon Sacré Coeur faisait excellente figure à côté des drapeaux américains et français<sup>47</sup>.

Vraisemblablement, l'agencement du commerçant correspond à la représentation symbolique qu'il se fait de la franco-américanité. Toutefois, si cette description sert à merveille notre hypothèse, il semblerait que certains symboles soient contestés ou encore promus en fonction du lieu et du moment où ils sont déployés.

#### 3.2.1.1 Tricolore et Carillon-Sacré-Cœur; des étendards rivaux?

En outre, la présence du drapeau Carillon-Sacré-Cœur est en réalité plus sporadique et conflictuelle durant notre période. Créé en 1902, rappelons qu'au Canada français sa diffusion fut favorisée par la contestation progressive du Tricolore français à la

<sup>&</sup>lt;sup>46</sup> « La St-Jean-Baptiste », La Tribune, vol. 10, n° 143, 25 juin 1900.

<sup>&</sup>lt;sup>47</sup> « La fête nationale », La Tribune, vol. 17, n° 140, 27 juin 1904.

suite de l'avènement de la Troisième République française en 1870<sup>48</sup>. Les couleurs françaises désormais laïques et républicaines deviennent incompatibles avec le courant ultramontain<sup>49</sup>. Doté d'un « Sacré-Cœur de Jésus » couronné de feuilles d'érable au centre, le drapeau azur aux quatre fleurs de lys pointant vers le centre symbolise de manière univoque l'élément prépondérant du discours ultramontain de l'époque, soit la vocation apostolique de l'Amérique française. À l'occasion d'une conférence donnée à Québec en 1939, Charles-Joseph Magnan, l'un des membres du comité derrière la création du Carillon-Sacré-Cœur, développe sur sa signification apolitique, représentative de l'Amérique française et catholique<sup>50</sup>. Selon Charles-Joseph Magnan, le Carillon-Sacré-Cœur se répand dès 1903 aux États-Unis dépassant le cadre de la Nouvelle-Angleterre<sup>51</sup>. Conséquemment, il n'est pas étonnant que nos sources indiquent que ce soit l'épiscopat canadien-français et la presse catholique qui en fassent le plus activement la promotion, favorisant ainsi sa circulation en Nouvelle-Angleterre. Par exemple, le 24 juin 1904 à Woonsocket, « [on] avait choisi le jour de solennité de la fête nationale pour inaugurer le grand et superbe drapeau Carillon Sacré-Coeur, donné généreusement à la paroisse quelques jours auparavant,

<sup>48</sup> L'historien Perry Biddiscombe décrit bien la conjoncture de création du Carillon-Sacré-Cœur: « Attacks on the tricolour which had appeared in the right-wing French Canadian press as early as the 1880s began to intensify in breadth and scope, and in 1903 two committees of study were established — one in Quebec, the other in Montreal — to propose an alternative design for use as the national flag of French Canada. The flag chosen by these committees was the Carillon Sacré-Coeur, a blue and white design first raised by the Abbé Elphège Filiatreault at St.-Hyacinthe in 1902 ». Perry Biddiscombe, « "Le Tricolore et l'étoile": The Origin of the Acadian National Flag, 1867-1912 », Acadiensis, vol. 20, n° 1, 1990, p. 140.

<sup>&</sup>lt;sup>49</sup> Jules-Paul Tardivel alimenta notamment le débat sur l'instauration d'un drapeau entre 1900 et 1903 en signant plusieurs articles dans son journal *La Vérité*. Voir Charles-Joseph Magnan, *Le Carillon-Sacré-Coeur, drapeau national des Canadiens français*, Québec, L'Action catholique, 1939, p. 14.

<sup>&</sup>lt;sup>50</sup> « Il ne s'agit pas ici d'un drapeau politique, mais d'un drapeau de nationalité [...] les Canadiens français, qui atteignent aujourd'hui trois millions dans la Province de Québec, plus de sept cent mille dans les autres provinces et deux millions aux États-Unis, ont bien le droit d'avoir leur drapeau particulier, drapeau de nationalité et non politique, car ils forment véritablement une nation ». Voir *Ibid.*, p. 13.

<sup>&</sup>lt;sup>51</sup> Selon Magnan, « [...] il fut reconnu comme drapeau national des Canadiens français vivant à l'ombre du drapeau étoilé dans les centres suivants : Centreville, R. I., Oakwood, N. D., Fitchburg, Mass., Sault-Sainte-Marie, Mich., Chicago, Lowell, Duluth, Saint Johnsbury, Vt., Keeseville, N. Y., Fall-River », ainsi que Providence au Rhode Island. Voir *Ibid.*, p. 13.

par le révérend M.J.N. Dupuis, du Sault-au-Récollet »<sup>52</sup>. Un journaliste de *La Tribune* ajoute ensuite qu'il fait « [...] des voeux pour que ce drapeau soit prochainement le vrai drapeau des Canadiens français »<sup>53</sup>. Dans le même ordre d'idée, il met encore l'accent sur le Carillon-Sacré-Cœur dans son reportage du 24 juin 1907 : « L'Église avait été décorée avec art. On remarquait surtout le drapeau Carillon-Sacré-Cœur, celui de la Ligue Sacré-Cœur et des drapeaux américains »<sup>54</sup>. Il semble toutefois que la promotion du Carillon-Sacré-Cœur induit une certaine rivalité avec le Tricolore. En marge des festivités tenues à Springfield en 1914, un journaliste de *La Tribune* commente la présence du Tricolore: « On a pu remarquer ici hier et avant-hier que le Tricolore est bien resté le drapeau des Franco-Américains (après l'étoile s'entend). Cela a dû causer quelque désappointement à ses détracteurs. Toutefois, il ne semble pas y en avoir beaucoup ici »<sup>55</sup>. S'il s'agit du seul document évoquant une possible confrontation entre ces drapeaux que nous ayons trouvé, nous voulons néanmoins mobiliser cet indice afin de mieux situer l'appropriation du Carillon-Sacré-Cœur en Franco-Américaine, et nuancer l'historiographie à ce sujet.

Dans un chapitre de livre intitulé « Negotiating Ethnic Identity »<sup>56</sup>, l'historien étatsunien Mark Paul Richard s'intéresse notamment aux drapeaux déployés lors des célébrations du 24 juin de la fin du 19<sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du 20<sup>e</sup> siècle. Étonnement, il ne semble pas avoir recensé d'apparition du Carillon-Sacré-Cœur à Lewiston, et propose avec nuance<sup>57</sup> que l'appropriation du Tricolore doive notamment son succès à l'équivoque de ses couleurs :

<sup>52 «</sup> La fête nationale », La Tribune, vol. 17, n° 140, 27 juin 1904.

<sup>&</sup>lt;sup>53</sup> *Ibid*.

<sup>&</sup>lt;sup>54</sup> « La fête St-Jean-Baptiste », La Tribune, vol. 23, n° 149, 25 juin 1907.

<sup>55 «</sup> Les fêtes de Springfield », La Tribune, vol. 37, n° 147, 25 juin 1914.

Mark Paul Richard, «Negotiating Ethnic Identity: St.Jean-Baptiste Day Celebrations in Francophone Lewiston, Maine », dans Nelson Madore et Barry Rodrigue (dir.), *Voyages: A Maine Franco-Americain Reader*, Tilbury House, Gardiner, 2007, p. 211 à 223.

<sup>&</sup>lt;sup>57</sup> L'auteur n'est pas catégorique à ce sujet: « After a long search to determine why Catholic French Canadians adopted the Tricolor, the symbol of the godless French Republic, I came upon *Le* 

Neither the Province of Quebec nor the nation-state of Canada had an official flag until the mid twentieth century. Since Canadians lacked national colors [they chose] the flags of France and the United States, symbolically expressed the intertwined of Lewiston's Canadiens. As the blue-white-red colors of France overlapped the U.S. red-white-blue, Lewiston francophones conveyed their noncompeting loyalties in their adopted country<sup>58</sup>.

Bien que nous souscrivons à la conclusion de Richard selon laquelle l'utilisation du Tricolore lors des célébrations possédait l'avantage évident d'afficher un symbole non ostentatoire, voire camouflé<sup>59</sup>, aux yeux de la société étatsunienne, nous ne sommes pas d'avis que l'inexistence d'un drapeau officiel au Québec avant 1948 soit un facteur explicatif suffisant pour comprendre l'absence apparente du Carillon Sacré-Cœur des célébrations tenues à Lewiston compte tenu de son apparition fréquente ailleurs en Nouvelle-Angleterre. D'autant plus que nous avons trouvé un reportage de L'Union qui fait mention de la présence de drapeaux Carillon-Sacré-Cœur à Lewiston en 1927<sup>60</sup>. Certains facteurs expliqueraient toutefois pourquoi les Lewistonnien(ne)s préféraient employer le Tricolore au détriment du drapeau Carillon-Sacré-Coeur. La présence active du Ku Klux Klan à Lewiston au cours des années 1920 que l'auteur ne semble pas associer directement à l'emploi du Tricolore nous semble, quant à lui, un argument plus probant pour expliquer l'absence du Carillon-Sacré-Cœur<sup>61</sup>. Nous avons ensuite posé l'hypothèse que l'origine acadienne d'un nombre important de Franco-Américains au Maine pourrait nous éclairer sur cette prépondérance du Tricolore au Maine. Dans la Ruée vers le Sud, Bruno Ramirez

Messager's 1952 account. Wheter accurate or not, the newspaper's explanation reveals that the Canadiens had lacked a flag of their own and had to choose one. Appropriating the Tricolor in the United States served the purposes of French Canadians, not only in asserting their French identity, but also in arguing for acceptance in their adopted country based upon the historical ties between French and U.S. peoples ». *Ibid*, p. 222.

<sup>&</sup>lt;sup>58</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>&</sup>lt;sup>59</sup> Mark Paul Richard cite un extrait d'un article du *Messager* de Lewiston qui invite les Franco-Américains de la ville à décorer leurs maisons « aux couleurs nationales et américaine, qui après tout sont les mêmes ». *Ibid*.

<sup>&</sup>lt;sup>60</sup> Élie Vézina rapporte que 3000 enfants « [...] agitant des petits drapeaux américains et Carillon Sacré-Cœur » paradaient le 24 juin 1927 à Lewiston. Élie Vézina, « Après la fête », *L'Union*, vol. 27, n° 7, juillet 1927.

<sup>61</sup> Voir Chapitre II. L'auteur est pourtant un spécialiste de la question.

procède à une ventilation de son échantillon d'émigration canadienne-française aux États-Unis par province de départ et par principaux États d'accueil qui atteste effectivement la présence d'un couloir migratoire entre le Nouveau-Brunswick et le Maine<sup>62</sup>. En vertu des similarités évidentes entre le drapeau de l'Acadie et le Tricolore, il aurait été plausible de penser que l'origine acadienne de plusieurs citoyens franco-américains du Maine ait pu favoriser son emploi au détriment du Carillon-Sacré-Cœur, d'autant plus qu'en Acadie, une rivalité oppose le Tricolore étoilé au Carillon-Sacré-Cœur depuis le début du 20e siècle. Dans un article qui s'intéresse à l'évolution historique du drapeau acadien, l'historien Perry Biddiscombe met en exergue cette rivalité induite par l'introduction du Carillon-Sacré-Cœur en Acadie et propose que le refus d'adopter ce drapeau au détriment du Tricolore soit devenu l'emblème d'un particularisme acadien<sup>63</sup>. Est-ce donc ce particularisme acadien que nous voyons à l'oeuvre lors des célébrations tenues à Lewiston ? Bien que l'explication soit plausible à l'échelle du Maine rural, elle s'avère caduque à l'échelle de Lewiston puisqu'il se trouve que la population francophone de la ville soit en grande majorité originaire du Québec<sup>64</sup>. D'autant plus que Biddiscombe indique que le clergé canadien-français semble promouvoir le drapeau Carillon Sacré-Cœur auprès des Franco-Américains d'origine acadienne : « French Canadians in the United States followed this lead. In 1908, Father Denys Larny of Baltimore, director of l'Association Catholique de la Jeunesse Franco-Américaine, openly advised

<sup>62</sup> En terme relatif, l'échantillon de Bruno Ramirez indique que l'émigration en provenance du Nouveau-Brunswick se dirige à 42,9% vers le Massachussetts et 38,8% vers le Maine. En terme absolu, l'échantillon indique néanmoins que l'émigration en provenance du Nouveau-Brunswick est néanmoins nettement moins nombreuse que celle du Québec à venir s'établir en Maine (115 contre 524 personnes). Voir « Tableau 1. L'émigration canadienne-française aux États-Unis ventilée par province de départ et part principaux États d'accueil, 1906-1930 », dans Bruno Ramirez, La Ruée vers le Sud : Migrations du Canada vers les États-Unis 1840-1930, Montréal, Boréal, 2003, p. 100.

<sup>&</sup>lt;sup>63</sup> Perry Biddiscombe, *loc. cit.*, p. 142.

<sup>&</sup>lt;sup>64</sup> Dans ses travaux sur la fin du 19<sup>e</sup> siècle, Yves Frenette conclu que 85% des Lewistonnien (ne)s francophones de son échantillon sont originaire du Québec. Voir Yves Frenette, « Macroscopie et microscopie d'un mouvement migratoire : Les Canadiens français à Lewiston au XIX<sup>e</sup> siècle », dans Yves Landry et al. (dir.), Les chemins de la migration en Belgique et au Québec XVIII<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles, Louvain-la-Neuve, Éditions Académia-Publications MNH, 1995, p. 221 à 232.

Acadian youth groups to hoist the new French Canadian flag as their "étendard particulier" »<sup>65</sup>. Bien que les faits décrits par Biddiscombe se déroulent hors de notre cadre géographique, au Maryland, sa remarque ouvre une autre piste de réflexion. Si l'événement qu'il décrit permet en effet d'attester que le clergé canadien-freançais promeut le Carillon-Sacré-Cœur, il serait plausible de penser que la présence de dominicains franciscains à la tête de la paroisse mère franco-américaine de Lewiston à partir de 1881 explique l'utilisation du Tricolore. Toutefois, les sources nous manquent afin de prouver cette hypothèse.

Nous sommes d'avis que la situtation de Lewiston est spécifique et qu'à l'échelle de la Nouvelle-Angleterre les trois drapeaux peuvent cohabiter. Nous ne devons donc pas nous surprendre de lire dans *La Tribune* que les 8000 personnes qui paradent à Central Falls en 1926 sont «[...] tous orgueilleux de marcher sous les étendards américains, canadiens et français »<sup>66</sup>. La situtation est toutefois différente pour les sympathisants de *La Sentinelle* qui font un choix manifeste et s'approprient le Carillon Sacré-Cœur. En 1926, l'organe de presse lance une missive au directeur du collège du Mont-Saint-Charles : « Entendez-vous M. Dennis McGarry, le drapeau canadien-français avec le drapeau américain devaient flotter sur le Mont Saint-Charles le jour la Saint Jean-Baptiste! Et vous n'aviez pas pour cela de permission à aller demander à Monseigneur [Hickey] »<sup>67</sup>. Cette vision normative indique le détachement du groupe envers le Tricolore. D'ailleurs, la description du décor constitué à l'occasion du banquet organisé par *La Sentinelle* en 1927 confirme notre constat :

[...] au milieu, le drapeau étoilé de la République américaine, à droite, le drapeau de Carillon, celui qui symbolise le groupe de Canadiens français duquel nous nous réclamons, comme à gauche, le drapeau blanc fleurdelysé, symbolise la France de laquelle nous nous réclamons également. Sur la table

<sup>65</sup> Ibid n 141

<sup>66 «</sup> Notre fête nationale », La Tribune, vol. 59, n° 150, 28 juin 1926.

<sup>&</sup>lt;sup>67</sup> « Notre fête nationale à Woonsocket », La Sentinelle, 1er juillet 1926.

d'honneur, deux gerbes de branches d'érable, apportées le matin même par des amies, de la Province de Québec, que des doigts inspirés avaient décoré de dahlias américains<sup>68</sup>.

Si l'emploi du drapeau du Royaume de France, au lieu du Tricolore, relève de l'exception, il indique néanmoins un certain malaise vis-à-vis du Tricolore. Hormis ce changement, le syncrétisme symbolique qui émane du décor n'est pas sans rappeler celui de la vitrine du commerce McCarthy & Cie en 1904 que nous avons précédemment décrit. Tout comme au début de notre période, ce syncrétisme symbolique empruntant aux trois pôles nationaux est mis en scène à l'occasion du 24 juin.

#### 3.2.1.2 L'effet de la guerre sur l'emploi du Star Spangled Banner

Comme nous l'avons vu au dernier chapitre, l'entrée en guerre des États-Unis durant le premier conflit mondial a exacerbé le patriotisme de ses citoyens et décupler la pression exercée à l'endroit des communautés diasporiques en ce qui a trait à leur « américanisation ». Corollairement à ce constat, il semble que l'entrée en guerre des États-Unis en 1917 diminue momentanément la visibilité du Carillon Sacré-Cœur et, dans une moindre mesure, celle du Tricolore, au profit du *Star Spangled Banner* lors des célébrations. Nous avons d'abord observé ce changement avec des reportages de *La Justice*. En 1915, le journaliste rapporte la présence du Carillon-Sacré-Cœur, du *Star Spangled Banner* et du Tricolore en tête de parade<sup>69</sup>, puis en 1917, celui-ci tient à spécifier que « [d]eux drapeaux seuls flotteront en tête de la parade: le drapeau américain et le drapeau français »<sup>70</sup>. Malencontreusement, le reportage du défilé de 1916 ne mentionne pas quels drapeaux flottent en tête de la parade. Une seconde observation en 1918, cette fois quantitative, nous permet de mettre en rapport leur manifestation. Alors qu'un dévoilement du drapeau Sacré-Cœur-Carillon à lieu à

<sup>&</sup>lt;sup>68</sup> « Notre fête St-Jean-Baptiste », La Sentinelle, 30 juin 1927.

<sup>&</sup>lt;sup>69</sup> « Notre fête nationale a été dignement célébrée dimanche », La Justice, vol. 11, n° 25, 24 juin 1915.

<sup>&</sup>lt;sup>70</sup> « Notre fête nationale », *La Justice*, vol. 13, n° 25, 21 juin 1917.

Hyde Park, des bénédictions d'un drapeau de service des États-Unis sont performés à Manchester, Wauregan et Pawtucket<sup>71</sup>.

Le chemin parcouru par une publicité vendant des drapeaux au profit de La Tribune de 1916 à 1919 atteste aussi de ce changement observé. Ainsi, en 1916, La Tribune vend des drapeaux des États-Unis et de la France via une publicité intitulée « Aux abonnés de la Tribune »<sup>72</sup>. Cette publicité parcourt les pages de 11 numéros parus entre le 10 juin et le 24 juin. Puis du 26 juin au 3 juillet, une version remaniée de la même publicité offrant des drapeaux étatsuniens à l'occasion de la fête de l'indépendance du 4 juillet apparaît à sept reprises durant l'intervalle<sup>73</sup>. Or, l'année suivante, seuls les drapeaux américains sont disponibles. La publicité n'offre plus de drapeaux français, et elle est diffusée pendant tout le mois de juin, contrairement à l'année précédente<sup>74</sup>. D'ailleurs, d'avril à octobre 1917, la page frontispice du journal arbore deux drapeaux des États-Unis de chaque côté de La Tribune pour appuyer l'entrée en guerre des États-Unis. Ces publicités comme la page frontispice de La Tribune semblent accorder momentanément plus d'importance au drapeau étatsunien. Si aucune publicité de drapeau ne fait son apparition dans les numéros de La Tribune du mois de juin 1918, la publicité refait d'ailleurs surface en 1919, alors que le drapeau français réintègre la publicité en compagnie du Star Spangled Banner<sup>75</sup>. En plus de démontrer le rôle actif de la presse dans la diffusion de symboles<sup>76</sup>, ces publicités indiquent aussi que la courte période qui sépare le 24 juin et le 4 juillet explique peut-être en partie cette prépondérance du drapeau étatsunien parmi les célébrations recensées. En ce qui concerne la promotion du Star Spangled Banner par

<sup>&</sup>lt;sup>71</sup> « Notre fête patronale », L'Union, vol. 18, n° 7, juillet 1918.

<sup>&</sup>lt;sup>72</sup> « Aux abonnés de la Tribune », La Tribune, vol. 40, n° 149, 24 juin 1916.

<sup>&</sup>lt;sup>73</sup> « Préparez-vous pour le 4 juillet », *La Tribune*, vol. 40, n° 150, 26 juin 1916.

<sup>&</sup>lt;sup>74</sup> « Incidents de drapeaux historiques; l'esprit de '76 », *La Tribune*, vol. 42, n° 144, 23 juin 1917.

<sup>&</sup>lt;sup>75</sup> « La fête St-Jean-Baptiste à Pawtucket et Central Falls », La Tribune, vol. 45, n° 146, 23 juin 1919.

<sup>&</sup>lt;sup>76</sup> Ce constat rejoint celui de l'historien Mark Paul Richard qui décrit de quelle façon *Le Messager* de Lewiston promeut l'affichage de drapeaux français et étatsuniens en 1916. Voir Mark Paul Richard, *loc. cit.*, p. 218.

La Tribune, il est évident que l'organe de presse se met en phase de la production médiatique étatsunienne en temps de guerre. Le choix du symbole mis en vente dans la publicité nous renseigne aussi sur la ligne éditoriale du journal en question<sup>77</sup>.

#### 3.2.2 Chars allégoriques

Ce qui ressort de notre analyse des chars allégoriques qui circulent au sein des Petit-Canada le 24 juin rejoint ce que nous avons constaté lors de la section précédente. La trichotomie identitaire caractéristique des Franco-Américains se manifeste au sein des thèmes déployés par ces représentations symboliques littéralement véhiculées. En outre, ces thèmes sont autant de composantes de la communauté imaginée par les élites définitrices, et leur mise en scène sert bien à véhiculer une certaine interprétation de l'histoire. En ce sens nous rejoignons le double postulat que propose H.V. Nelles au terme de son étude du Tricentenaire de Québec en 1908, selon lequel « l'histoire fabrique une nation et le spectacle aide à mieux faire comprendre l'histoire »<sup>78</sup>.

Le traditionnel char allégorique qui représente un jeune Saint-Jean-Baptiste aux cheveux bouclés, vêtu d'une étoffe de mouton, est fréquemment aperçu lors des défilés<sup>79</sup>. Les symboles qui arborent habituellement le char sont nombreux et témoignent du souci d'adaptabilité des Franco-Américains au contexte particulier de leur pays. Le char du « Petit Saint-Jean-Baptiste » qui parcourt les rues de Woonsocket en 1901 en est d'ailleurs un bon exemple :

<sup>&</sup>lt;sup>77</sup> Pour sa part, *La Sentinelle* offre des boutonnières à l'effigie d'une feuille d'érable au coût de 25 sous dans la deuxième moitié des années 1920. Voir *La Sentinelle*, 30 juin 1927.

<sup>&</sup>lt;sup>78</sup> H.V. Nelles, L'Histoire spectacle. Le cas du Tricentenaire de Québec, Montréal, Boréal, 2003, p. 16.

<sup>&</sup>lt;sup>79</sup> Hormis les exemples que nous présenterons dans les prochaines lignes, nous avons aussi recensé la mention de ce type de char en 1910, 1914, 1919 et 1922. Voir *La Tribune*.

L'idée prédominante exprimée par le char allégorique est l'union qui doit exister et existe entre les Canadiens et les Américains. À l'avant du char on pouvait voir un castor couché sur le haut de sa hutte. Cette hutte était recouverte de verdure et de feuilles d'érable [...] Au centre du char s'élevait une colonne portant à son sommet, un aigle américain, les ailes déployées. À l'ombre de ses ailes, des personnages représentants George Washington, le père de son pays, et Jacques Cartier le découvreur du Canada. [...] L'idée symbolique de cette allégorie c'est que l'aigle américain peut, de ses ailes déployées, couvrir les grands hommes des deux pays [...] Le Canadien français aime sa feuille d'érable et son castor: il a le plus profond respect pour l'aigle américain: mais au-dessus de tout, il a reçu dans les enseignements de Saint-Jean, qui se montra comme l'agneau de Dieu, et il le vénère comme son patron<sup>80</sup>.

Ici, les références à cette trichotomie identitaire sont flagrantes. Aux personnifications de George Washington, Jacques Cartier et Saint-Jean-Baptiste s'ajoutent des écussons disposés sur le côté du char portant les noms de Champlain, Papineau, « le patriote de 37 », Crémazie, Lafayette et Marquette<sup>81</sup>. Les trois dernières figures évoquent, dans l'ordre, la culture canadienne-française, l'appui militaire de la France lors de la guerre d'indépendance américaine, ainsi que l'exploration du continent américain. Ensemble, ces personnages permettent aux Franco-Américains de commémorer leur héritage culturel, mais surtout la contribution française à l'avancement du pays.

Non sans difficulté, nous avons mis la main sur deux photographies de chars allégoriques portant le petit Saint-Jean-Baptiste. Bien qu'il soit photographié à l'occasion d'un *Old Home Day*<sup>82</sup>, le char du petit Saint-Jean-Baptiste qui circule à Spencer au Massachusetts en 1904 mobilise aussi des symboles qui référent au Canada français, aux États-Unis et à la France (voir Figure 3.2). Le castor et l'érable chapeautent le jeune Saint-Jean-Baptiste qui est accompagné de porte-étendards du

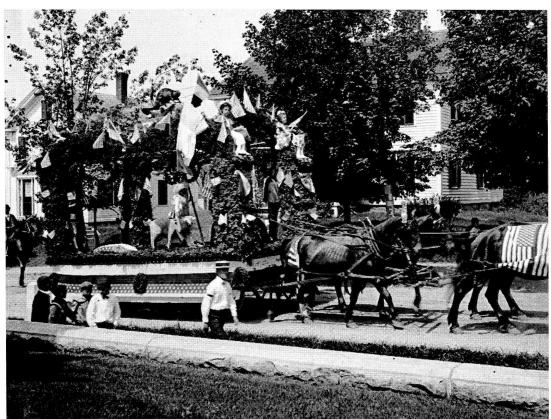
<sup>80 «</sup> Les chars allégoriques: Le magnifique char portant le petit St-Jean-Baptiste », La Tribune, vol. 10, n° 143, 25 juin 1901.

<sup>81</sup> Ibid.

<sup>&</sup>lt;sup>82</sup> À la suite du mouvement d'urbanisation qui draina la population des localités rurales de la Nouvelle-Angleterre au cours du 19<sup>e</sup> siècle, ce type d'événement festif visait à susciter l'attrait momentané d'une localité.

Tricolore et du *Star Spangled Banner* et ce qui semble être un officier militaire<sup>83</sup>. Corollairement à ce que nous avons précédemment exposé, les drapeaux étatsuniens y sont prédominants. La seconde photographie, prise à Woonsocket en 1920, présente un char plus modeste (voir Figure 3.3). La représentation du saint-patron est juché au sommet d'une petite calèche conduite par quatre jeunes vêtus de blancs. Hormis une bannière tricolore, il n'y a que des drapeaux étatsuniens.

Figure 3.2 : Char allégorique du petit Saint-Jean-Baptiste à Spencer



Source : Emerson, Paesiello, « St. John Baptist float, IOOF, Old Home Day », Photographie, 1904, Digital Commonwealth, Disponible au <a href="https://ark.digitalcommonwealth.org/ark:/50959/4t64hj33d">https://ark.digitalcommonwealth.org/ark:/50959/4t64hj33d</a> (consulté le 26 avril, 2018).

<sup>&</sup>lt;sup>83</sup> Le type d'habit militaire porté par le personnage à l'avant du char nous indique qu'il s'agit peut-être de Washington, Lafayette ou encore Napoléon.

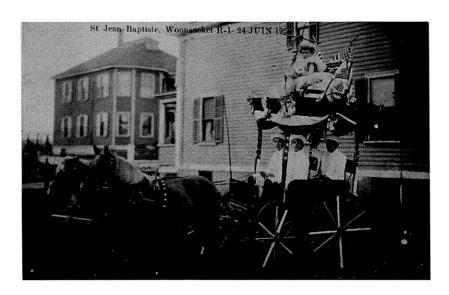


Figure 3.3 Char allégorique du petit Saint-Jean-Baptiste à Woonsocket

Source: «Saint-Jean-Baptiste», 24 juin 1920, Woonsocket, R.I., dans USJBA Photo Box, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College.

Deux ans plus tard, « un Jean-Baptiste peu ordinaire » parade à Woonsocket. Cette année-là, les organisateurs dérogent à la tradition et décident de confier la personnification du saint à un homme adulte :

Ce n'était point le traditionnel et modeste petit enfant accompagné d'un agneau au sujet duquel on a fait tant de plaisanteries faciles ou de désagréables comparaisons, c'était un homme, dans la force de l'âge, hirsute à souhait et couvert de peaux de bêtes, le Précurseur lui-même, celui que l'amour de la vérité et de la justice fit assez fort pour tenir tête à un roi puissant. Et l'idée d'avoir ainsi représenté notre symbole national est absolument conforme à l'actuelle vérité. Le temps n'est plus où l'on doit nous considérer comme un peuple enfant et il ne convient plus de nous symboliser par un mouton toujours facile à tondre<sup>84</sup>.

Bien que nous ne pouvons pas établir de lien direct, rappelons-nous qu'au début de 1922, la National Catholic Welfare Conference publie A Catechism of Catholic

<sup>84 «</sup> Notre fête nationale », La Tribune, vol. 51, n° 148, 26 juin 1922.

Education dans lequel les évêques étatsuniens s'affichent en faveur de l'éducation catholique en anglais. Cette publication constituera le prélude de la crise sentinelliste, et il est plausible de penser que cette représentation forte du saint-patron se veut une réponse symbolique à cette décision.

Mis à part le char allégorique de Jean-Baptiste, les personnages historiques de la France, du Canada et des États-Unis constituent les thèmes privilégiés par les concepteurs. À Worcester en 1910, le char des États-Unis est représenté par le général anglais, Lord Cornwalls, rendant son épée à George Washington, aux côtés de Lafayette et Rochambeau. Sur le char du Canada, des personnifications de Jacques Cartier, Marquette et Montcalm sont accompagnées de « guides sauvages [sic.] »85. En ce qui concerne le char des États-Unis, l'intégration de Lafayette et Rochambeau à la scène de la guerre d'indépendance n'est pas fortuite. En se réclamant de ce passé et en le réactualisant, les Franco-Américains mobilisent dans l'histoire des éléments prouvant leur contribution au pays, leur permettant ainsi de répondre à la pression sociale à laquelle ils sont exposés. Le fait que le marquis de Lafayette soit présenté comme un Franco-Américain<sup>86</sup> peut être interprété comme une appropriation du passé de l'histoire motivée par la volonté des élites de construire une image de la communauté enracinée depuis longtemps dans l'histoire des États-Unis, afin de faire ressortir le patriotisme de la communauté.

Puisant toujours au sein des références historiques de ces trois pôles identitaires, les personnages et les thèmes présentés sont néanmoins diversifiés. Les trois chars allégoriques qui défilent à Springfield en 1914 représentent Saint-Jean-Baptiste,

<sup>85 «</sup> Une belle fête », La Tribune, vol. 27, n° 14, 25 juin 1910.

<sup>&</sup>lt;sup>86</sup> Par exemple, Yves Roby relève l'exemple de l'abbé George Courchesne qui insiste sur la singularité de sa communauté, en réaction aux rapprochements paternalistes des élites canadiennes-françaises : « Le Franco-Américain, fait remarquer l'abbé Georges Courchesne, revendique avec fierté ses origines françaises, mais de moins en moins il tient à sa filiation canadienne. Il se réclame d'une longue lignée d'ancêtres, des explorateurs et des missionnaires français aux humbles ouvriers des usines de textile et de chaussures, en passant par La Fayette et Rochambeau, qui tous ont contribué à bâtir les États-Unis ». Yves Roby, *Les Franco-Américains..., op. cit.*, p. 283.

Jeanne-d'Arc et Napoléon<sup>87</sup>. Les chars allégoriques qui paradent à Pawtucket en 1919 représentent Jeanne d'Arc, Saint-Jean-Baptiste, les États-Unis, la France, la Statue de la Liberté, Jacques Cartier, Marie Stuart, les Nations alliées et Sainte-Cécile<sup>88</sup>. À Woonsocket en 1920, les thèmes employés sont plus variés. La Tribune rapporte des chars allégoriques représentant le « mois de juin », les « produits de la fabrique », un groupe d'autochtones dans un wigwam, « la signature de la déclaration d'indépendance par Thomas Jefferson » et « Champlain et ses hommes »89. En conclusion du reportage, le journaliste émet un commentaire normatif concernant la trop forte présence de « voitures réclames » durant le défilé : « On aimerait à ignorer, dans une fête nationale, c'est-à-dire dans une pleine explosion d'idéalisme, le prix des denrées alimentaires, le prix du foin ou de l'avoine et la couleur de la laine »90. Hormis le char de Saint-Jean-Baptiste que nous avons précédemment décrit, l'imposante parade qui parcourt Woonsocket en 1922 est composée de neuf chars qui représentent une fois de plus des éléments appartenant à cette trichotomie identitaire. Du nombre le reportage décrit un char portant une feuille d'érable et un castor, des chars représentant Jacques Cartier, Dollard-Des-Ormeaux, « la mort de Montcalm », « la revanche des berceaux », la Statue de la Liberté, « l'alliance franco-belge » et un soldat franco-américain blessé 91. Ici, nous pouvons associer la commémoration des figures de Montcalm, Dollard-des-Ormeaux et des soldats franco-américains blessés à l'ère du temps, et à la volonté d'héroïser des personnages historiques.

Le dernier char en particulier permet d'exprimer la contribution franco-américaine à l'histoire du pays. En puisant dans un passé récent, la représentation du soldat blessé répond à une même motivation que celle qui pousse les concepteurs du char des États-Unis à Worcester en 1910 à mobiliser les figures de Lafayette et Rochambeau :

87 « Les fêtes de Springfield », *La Tribune*, vol. 37, n° 147, 25 juin 1914.

<sup>88 «</sup> La fête St-Jean-Baptiste à Pawtucket et Central Falls », La Tribune, vol. 45, n° 146, 23 juin 1919.

<sup>89 «</sup> La fête Saint-Jean-Baptiste à Woonsocket », La Tribune, vol. 47, n° 149, 25 juin 1920.

<sup>91 «</sup> La fête St-Jean-Baptiste à Woonsocket », La Tribune, vol. 51, n° 148, 26 juin 1922.

soit celle de manifester la contribution franco-américaine à l'évolution historique du pays. Le thème du soldat blessé est d'ailleurs repris en 1930, alors que *L'Union* fait la mention d'un « [...] char démontrant la liberté américaine penchée en signe de reconnaissance sur un soldat franco-américain blessé » 92. Si certains chars allégoriques expriment cette volonté de reconnaissance, d'autres manifestent, à l'inverse, la reconnaissance des Franco-Américains envers leur pays d'adoption. La description que fait le *Holyoke Telegram* d'un char représentant les États-Unis en 1922 correspond bien à ce type de représentation :

The float pictured the Ship of State and designated as the United States, portrayed the prosperity which the Franco-Americans have enjoyed in America. Emil Labonte as Uncle Sam stood at the helm of the boat and Miss Lena Goulet represented Liberty, Thirty-six boys and thirty-six girls of the school were so arranged on the float that their cape formed a French flag [...]<sup>93</sup>.

À Central Falls en 1926, *La Tribune* estime que 8000 personnes participent à la parade. Encore une fois les chars allégoriques qui défilent font référence à cette trichotomie identitaire. Parmi eux, nous retrouvons le traditionnel « Saint-Jean-Baptiste enfant », la « Statue de la Liberté », « Jeanne d'Arc », la « Cloche de l'indépendance », les missionnaires français « Jogues, Bréboeuf et Lallemant » ainsi qu'un char représentant « La bataille de Carillon »<sup>94</sup>.

Les représentations de scènes historiques et d'illustres personnages constituent des usages du passé, au sens où la communauté franco-américaine fait appel à un passé qui répond au besoin de reconnaissance qui semble alors l'affecter. Ce passé illustre la contribution francophone à la constitution du pays, à un moment où cette même

<sup>92 «</sup> Célébrations de la Saint-Jean-Baptiste », L'Union, vol. 30, n° 7, juillet 1930.

<sup>&</sup>lt;sup>93</sup> Selon le journaliste, le public apprécia de manière démonstrative le char: « This float received generous applause as the line of march went on through the streets of the city. It prove to be one of the real big hits of the day ». « St-Jean Society's 50th anniversary », Holyoke Telegram, vol. 23, n° 338, 24 juin 1922.

<sup>94 «</sup> Notre fête nationale », La Tribune, vol. 59, n° 150, 28 juin 1926.

contribution est contestée, voire amoindrie par l'opinion publique. Or, le type d'usage du passé mobilisé ici s'apparente à la « reconnaissance par valorisation » qui, pour reprendre les mots employés par Serge Dupuis et Martin Pâquet, « [...] procède de l'accumulation d'un capital culturel et économique au sein de la communauté de mémoire »<sup>95</sup> par la réactualisation constante de références mémorielles significatives. En représentant constamment les événements qui sont à la source de la longue histoire d'amitié entre les États-Unis et la France, les Franco-Américains dotent leur communauté d'un capital culturel qui leur permet de s'habiliter comme citoyen à part entière de leur pays.

#### 3.2.3 Hymnes nationaux et chansons.

Bien que la presse ne décrit pas systématiquement cet aspect des célébrations, les hymnes nationaux et le type de chansons que nous avons recensés semblent aussi appuyer l'idée de cet enchevêtrement des trois pôles nationaux. Les fanfares et les orchestres qui performent durant la parade ou le banquet entonnent régulièrement le « *Star Spangled Banner* », le « Ô Canada » et « La Marseillaise », ou encore des pièces qui proviennent du répertoire de l'une des trois nations.

Si le « Ô Canada » s'échelonne régulièrement sur toute notre période, il semble que le « *Star Spangled Banner* » prenne plus de temps à intégrer les célébrations. Ainsi, en 1901 à Woonsocket, *La Tribune* rapporte que le « Ô Canada » ainsi que la chanson patriotique étatsunienne « *My Country, tis of thee* » firent partie de la programmation <sup>96</sup>. En 1904, seul l'hymne national canadien retentit à Woonsocket <sup>97</sup>.

<sup>&</sup>lt;sup>95</sup> Martin Pâquet, et Serge Dupuis, « Faire son temps », dans Martin Pâquet et Serge Dupuis (dir.), Faire son temps: Usages publics du passé dans les francophonies nord-américaines, Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, p. 5.

<sup>&</sup>lt;sup>96</sup> « La St-Jean-Baptiste : Plus de dix mille compatriotes visitent Woonsocket », *La Tribune*, vol. 12, n° 144, 25 juin 1901.

<sup>97 «</sup> Une délicieuse soirée : La Saint-Jean-Baptiste », La Tribune, vol.17, n° 138, 23 juin 1904.

Le concert qui clôt les célébrations du 23 juin 1914 à Springfield est marqué par trois chansons qui rendent hommage à la trichotomie identitaire des Franco-Américains : « Hommage à la France: "Gloire à Jeanne D'Arc", Hommage au Canada: "Ô Canada", Hommage aux États-Unis: "America" »98. C'est seulement à Turner Falls en 1915 que nous avons recensé le « Star Spangled Banner » pour la première fois. L'Union mentionne que le cantique à Saint-Jean-Baptiste, le « Ô Canada », et de « vieilles chansons canadiennes » précédèrent le chant de l'hymne étatsunien<sup>99</sup>. L'hymne qui sera officiellement adopté par le Congrès des États-Unis le 3 mars 1931 est, à partir de ce moment, de plus en plus mobilisé durant les célébrations. L'année suivante à Turner Falls, il est probable que les trois hymnes soient chantés durant le « pot pourri d'airs nationaux » qu'évoque le journaliste 100. Corollairement à ce que nous avons constaté à propos des drapeaux, le contexte de guerre exacerbe le patriotisme étatsunien et explique pourquoi seul le « Star Spangled Banner » retentit durant les célébrations de 1917. Selon L'Union, l'hymne non officiel des États-Unis clôt les festivités à Pittsfield, et est chanté par un grand chœur à Pawtucket alors qu'on hisse en arrière-plan un drapeau des États-Unis<sup>101</sup>. En 1918 à Taunton, L'Union indique le programme musical comprenant le « Star Spangled Banner », des chants patriotiques, «La Marseillaise» ainsi que la chanson canadienne « Les Montagnards »<sup>102</sup>.

Lors des années 1920, le « *Star Spangled Banner* » confirme sa courbe de progression alors qu'il est le seul hymne à retentir, de manière récurrente, dans l'ensemble des célébrations que nous avons recensées. À l'exception d'une célébration en 1926, le « Ô Canada » est aussi performé de manière récurrente. À

99 « Célébrations nationales », L'Union, vol. 15, n° 7, juillet 1915.

<sup>98 «</sup> La Saint-Jean-Baptiste au Perpétuel Secours », La Justice, vol. 10, n° 24, 10 juin 1914.

<sup>&</sup>lt;sup>100</sup> On mentionne aussi « l'hymne à Saint-Jean-Baptiste » et « Restons braves canadiens ». Voir, « La fête patronale », *L'Union*, vol. 16, n° 7, juillet 1916.

 <sup>101 «</sup> La fête patronale », L'Union, vol. 17, n° 7, juillet 1917.
 102 « Notre fête patronale », L'Union, vol. 18, n° 7, juillet 1918.

Holyoke en 1922, Joseph Lussier de *La Justice* souligne que « [...] la journée fut clôturée par le chant enthousiaste du "Ô Canada" et du "Star Spangled Banner" »<sup>103</sup>. En 1925, la célébration qui a lieu au Café Séville de Boston est retransmise en direct sur les ondes de la chaîne radiophonique WNAC. Ceux qui syntonisent la fréquence peuvent alors entendre l'orchestre performer un « Pot-pourri d'aires nationaux américains » en plus des hymnes nationaux français, canadiens et étatsuniens<sup>104</sup>. À Woonsocket, en 1926, seul le « *Star Spangled Banner* » est joué<sup>105</sup>, tandis que l'année suivante *La Sentinelle* rapporte que l'hymne des États-Unis est précédé du « Ô Canada »<sup>106</sup>. Finalement, à Lewiston *L'Union* mentionne que « La soirée se termina par les hymnes "Ô Canada" et "Star Spangled Banner" chantés en choeur par toute l'assistance »<sup>107</sup>. En somme, à l'image des drapeaux, le « *Star Spangled Banner* » confirme également sa prépondérance parmi les hymnes nationaux, bien que dans l'ensemble les références musicales concernent aussi le Canada français et la France.

## 3.3. Les représentations de la politique et du politique

La relation entre politique et commémoration est intimement liée lors des célébrations. Les représentations du politique et de la politique sont nombreuses. À cette occasion, les élites franco-américaines déploient un argumentaire visant à influencer l'accroissement de la naturalisation et de l'engagement politique parmi les membres de leur communauté, qui débouche sur une certaine définition de la citoyenneté franco-américaine. Nous verrons par la suite que les célébrations sont dans la mire des politiciens étatsuniens francophones et anglophones qui n'hésitent

<sup>&</sup>lt;sup>103</sup> Joseph Lussier, « Le Cinquantenaire de la société St-Jean-Baptiste de Holyoke », *La Justice*, vol. 18, n° 26, 29 juin 1922.

<sup>104 «</sup> La Saint-Jean-Baptiste », L'Union, vol. 25, n° 7, juillet 1925.

<sup>105 «</sup> Notre fête nationale à Woonsocket », La Sentinelle, 1er juillet 1926.

<sup>106 «</sup> Notre fête St-Jean-Baptiste », La Sentinelle, 30 juin 1927.

<sup>107 «</sup> Célébrations de la Saint-Jean-Baptiste », L'Union, vol. 30, n° 7, juillet 1930.

pas à instrumentaliser la tribune qui leur est offerte afin de courtiser une masse électorale et de diffuser leur message politique. Enfin, nous nous attarderons à la manière dont l'élite franco-américaine use du passé afin de justifier et légitimer leur titre de citoyen.

## 3.3.1 Langue, citoyenneté et pouvoir politique des Franco-Américains.

Parmi les thèmes privilégiés par les orateurs qui discourent lors des banquets, la naturalisation, la citoyenneté et le pouvoir politique des Franco-Américains occupent une place de choix. Nous verrons qu'aux yeux de l'élite franco-américaine, la Saint-Jean-Baptiste est l'occasion de promouvoir l'acquisition de la citoyenneté étatsunienne<sup>108</sup>. Cette pression exercée de manière constante, tout au long de la période, dépasse le ou les clivages qui peuvent diviser la communauté franco-américaine. Cette dynamique amène les orateurs à véhiculer plusieurs représentations de la citoyenneté et du pouvoir politique de la communauté.

Dès le début de notre période, ces thèmes parsèment les discours des orateurs invités. En 1900 à Woonsocket, le curé Deslauriers livre un discours dans lequel il élabore les moyens d'assurer la survivance franco-américaine en trois points : la foi, les écoles paroissiales, la naturalisation. Sur ce dernier point en particulier, l'orateur est catégorique : « Si tous les Canadiens qui sont aux États-Unis depuis cinq ans étaient naturalisés notre influence politique serait beaucoup plus considérable »<sup>109</sup>. Le discours que livre le docteur Omer Larue, l'année suivante à Woonsocket, exprime aussi cette volonté qu'a l'élite franco-américaine d'encourager la naturalisation. Celui-ci lance aux Franco-Américains qui n'ont pas encore obtenu leur citoyenneté :

<sup>&</sup>lt;sup>108</sup> Selon Yves Roby, « [d]ans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, les élites canadiennes-françaises embrassent la cause de la naturalisation avec autant d'ardeur qu'elles mettaient auparavant à la combattre. » Yves Roby, *Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre: rêves et réalités*, Québec, Septentrion, 2000, p. 74.

<sup>109 «</sup> La St-Jean-Baptiste », La Tribune, vol. 10, n° 143, 25 juin 1900.

« Qu'ils se fassent naturaliser, aucun homme n'a le droit d'être indifférent aux intérêts du pays qui l'habite »<sup>110</sup>. Lors de la même célébration, Elphège Daignault clame à son auditoire : « Soyons [de] loyaux citoyens de la République, mais restons fidèles à l'Église et la mère patrie. Cette petite phrase pleine de sagesse et de patriotisme est une parfaite expression des devoirs que nous Canadiens des États-Unis devons remplir »<sup>111</sup>. Si Elphège Daignault de *La Sentinelle* et Élie Vézina de *L'Union* seront des adversaires idéologiques durant la crise sentinelliste, force est de constater que leur discours sur la citoyenneté n'est pas opposé quelques années auparavant. Dans l'éditorial qui suit la célébration de 1915, Élie Vézina écrit : « Nous avons certes la manie de dire, nous ne possédons pas celle d'agir. L'action soutenue [...] voilà l'arme de ceux qui désirent voir grandir le prestige de notre élément dans les sphères religieuses, politiques et sociales »<sup>112</sup>. Plus concrètement, l'abbé Gilbert prononce une allocution à l'occasion de la fête à Manchester en 1917. Il évoque le nécessaire apprentissage de l'anglais et la naturalisation comme conditionnels à l'engagement politique et à l'obtention d'un plus grand pouvoir politique :

Ne manquons pas d'apprendre et de parler correctement la langue anglaise : c'est la langue du pays, c'est évidemment utilise et absolument nécessaire. Donnons énergiquement dans le grand mouvement de naturalisation [...] nous n'avons pas encore assez de votants pour nous reposer. Faisons même de la politique, puisque c'est un droit et qu'il nous en faut<sup>113</sup>.

Au regard de nos sources, il serait toutefois périlleux de conclure que ces discours ont des effets tangibles sur les électeurs. Si un journaliste de *La Tribune* laisse transparaître un certain engouement alors qu'il voit défiler un « bloc solide »<sup>114</sup> d'électeur à Woonsocket en 1922, le discours que donne le juge Guillaume Myette à

<sup>&</sup>lt;sup>110</sup> « La St-Jean-Baptiste : Plus de dix mille compatriotes visitent Woonsocket», *La Tribune*, vol. 10, n° 143, 25 juin 1901.

<sup>111 «</sup> Discours prononcé, Hier, par M. Elphège Daigneault », La Tribune, vol. 10, n° 143, 25 juin 1901.

<sup>112</sup> Élie Vézina, «Après la fête », L'Union, vol. 15, n° 7, juillet 1915.

<sup>113 «</sup> La fête patronale », L'Union, vol. 17, n° 7, juillet 1917.

<sup>114</sup> L'article de *La Tribune* dit : « Messieurs les politiciens remarquez bien que c'est un bloc solide. » Voir « Notre fête nationale », *La Tribune*, vol. 51, n° 148, 26 juin 1922.

l'occasion de la fête nationale à Central Falls en 1926 exprime quant à lui une amertume quant au nombre insuffisant d'électeurs franco-américains au Rhode Island : « Et nos obligations envers la patrie? [...] C'est à peine si une part suffisante de notre population du Rhode Island possède aujourd'hui les prérogatives de la citoyenneté américaine. On est ici depuis dix, 15, 20 ans peut-être, mais on a pas encore songé à se faire naturaliser » l'is. À l'instar de l'abbé Gilbert en 1917, le juge Myette encourage l'apprentissage de l'anglais en tant que condition sine qua non à l'accession de l'appareil politique étatsunien : « Apprenons l'anglais qui est la langue du pays. C'est sa connaissance parfaite qui nous permettra de prendre une part convenable aux affaires de la nation, et d'occuper les postes qui nous reviennent de droit comme citoyens de la République » l'16.

Le discours que prononce l'abbé Duplessis, à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste de Woonsocket en 1927, nous livre une représentation définie de la citoyenneté franco-américaine :

Comme si le patriotisme était une affaire de langage et non pas, selon la définition de Lincoln, l'amour du drapeau en action [...] Comme si les Gallois dans la Grande-Bretagne, parce que Gallois d'abord, n'étaient pas d'aussi bons Anglais que ceux de Londres. Et puis, entendons-nous bien. L'assimilation, l'américanisation synonyme d'absorption, de fusion, de dénationalisation au profit de l'anglo-saxon protestant ou de l'Irlandais catholique, nous n'en voulons pas. Nous n'en voulons pas parce qu'elle est contre-nature, anti-constitutionnelle, anti-catholique, dégradante, injuste, nuisible aux meilleurs intérêts de ce pays et condamnée par tous les américains bien pensants. De l'assimilation, de l'américanisation qui veut dire naturalisation, connaissance, aussi parfaite que possible de l'anglais, allégeance complète au pays, loyauté à son drapeau, ah! oui, nous en sommes et plus que quiconque<sup>117</sup>.

<sup>115 «</sup> Notre fête nationale », La Tribune, vol. 59, n° 150, 28 juin 1926.

<sup>116</sup> Ibid

<sup>117 «</sup> Discours de M. Duplessis », La Sentinelle, 30 juin 1927.

En discernant la naturalisation, la connaissance de l'anglais et la loyauté au pays comme étant les éléments constitutifs de la citoyenneté étatsunienne, Duplessis rend « l'américanisation » et le maintien des traits culturels franco-américains compatible.

Variable peu souvent relevée par les journalistes, l'emploi de l'anglais lors des célébrations - généralement par les politiciens anglophones - est évidemment une caractéristique singulière des célébrations en Nouvelle-Angleterre. Certains ont toutefois la capacité de s'exprimer en français. Tel est le cas du membre du Congrès républicain Ambrose Kennedy qui, lors de la fête de Woonsocket en 1920, « [...] s'est dit très honoré d'avoir eu l'avantage d'apprendre notre belle langue qu'il parle chaque fois que l'occasion s'en présente et nous conseilla de toujours la conserver au même niveau »118. Si les journalistes soulignent généralement leur appréciation, ainsi que celle du public, pour les discours des politiciens anglophones, à un seul endroit nous avons déniché une critique de l'emploi outrancier de l'anglais lors des célébrations. Ainsi, L'Indépendant de Fall River affirme en 1929 « [qu'il] n'y a pas qu'à Lawrence où la Saint-Jean-Baptiste est caractérisée par deux ou trois discours en anglais. C'est même pire ailleurs. Lorsqu'on chante en anglais, quand on ne va pas jusqu'à s'entretenir qu'en anglais durant le banquet d'usage ou après »<sup>119</sup>. Ultimement, il s'avère que les discours prônant l'apprentissage de l'anglais supplantent les critiques qui visent l'utilisation de l'anglais lors des célébrations. Éléments constitutifs de l'accession à la citoyenneté et de l'engagement politique, la naturalisation et l'apprentissage de l'anglais sont des thèmes abordés de manière normative par les tribuns qui s'expriment lors du 24 juin. Dans les lignes qui suivent, nous verrons que les politiciens étatsuniens qui s'expriment lors des banquets renforcent ces normes, en réaffirmant constamment le modèle civique de la communauté franco-américaine.

<sup>118 «</sup> La fête Saint-Jean-Baptiste à Woonsocket », La Tribune, vol. 47, n° 149, 25 juin 1920.

<sup>119</sup> Cité dans Yves Roby, op. cit., p. 277.

## 3.3.2 Des célébrations dans la mire des politiciens étatsuniens.

La Saint-Jean-Baptiste est l'occasion pour bon nombre de politiciens, qu'ils soient Franco-Américains 120 ou non, de courtiser une masse électorale réunie à des fins non partisanes. Comme le rappelle Martin Pâquet dans un article consacré au premier gouverneur franco-américain Aram-Jules Pothier, la structure politique étatsunienne mise en place durant les années 1830 a introduit un système de patronage (le *spoil system*) qui a donné à l'organisateur électoral des partis politiques un rôle d'intermédiaire auprès des communautés diasporiques du pays. Selon lui,

[l]es immigrants et les partis politiques tirent mutuellement profit du système de patronage et de la fonction de *boss*. À l'image des autres communautés immigrantes au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, les Canadiens français des centres textiles de la Nouvelle-Angleterre voient eux aussi tous les avantages matériels du *spoil system*. Le coût ne leur est pas trop élevé en regard des nombreux bénéfices : la simple acquisition de la citoyenneté américaine, l'enregistrement sur les listes électorales, la solidarité ethnique autour d'un candidat désigné au cours des élections<sup>121</sup>.

Soucieux de leur image, et flairant l'opportunité d'amasser des votes, les politiciens anglophones et francophones multiplient leurs apparitions lors des célébrations de la Saint-Jean-Baptiste en offrant des discours élogieux à l'endroit des Franco-Américains. L'ouverture qui émane des discours des politiciens anglophones, en particulier, contraste avec le ton xénophobique employé par plusieurs quotidiens du pays au même moment. Ainsi en 1901, le maire de Woonsocket, George W. Green, « [...] souhaite la bienvenue aux visiteurs au nom de la ville de Woonsocket. Le maire accorde l'hospitalité de la ville aux sociétés, leurs amis et félicite le comité

<sup>&</sup>lt;sup>120</sup> Comme l'indique Armand Chartier, notre période concorde avec l'augmentation soudaine de représentants politiques Franco-Américains: « De 1900 à 1930, des Francos sont élus maire dans une dizaine de municipalités, de Lewiston (Maine) à Danielson (Connecticut). Là où le permet la densité comme à Southbridge (Massachusetts), ils accaparent les emplois gouvernementaux et presque tous les postes politiques importants. » Armand Chartier, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre de 1775 à 1990*, Septentrion, Montréal, 1991, p. 174.

<sup>&</sup>lt;sup>121</sup> Martin Pâquet, « Un rêve américain : Aram-Jules Pothier, gouverneur du Rhode Island. », *Cap-aux-Diamants*, n° 61, 2000, p. 27.

d'organisation de la fête grandiose qu'il a préparée. Il termine en faisant l'éloge des Canadiens de Woonsocket »122. De manière analogue en 1909, le maire de Springfield, W. E. Sanderson, «[...] exprima son regret de ne pouvoir dire à nos compatriotes dans leur langue maternelle, le plaisir qu'il ressentait d'être au milieu d'eux en cette solennelle occasion, et il sut payer un juste tribut à la part prise par les nôtres au développement au maintien de la grande République »<sup>123</sup>. Cette même année, La Tribune rapporte que plus de 15 000 personnes se réunissent à Rocky Point afin de rendre hommage au gouverneur du Rhode Island, Aram-Jules Pothier<sup>124</sup>, à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste<sup>125</sup>. D'après la retranscription de La Tribune, le discours que livre Pothier en 1909 fait, d'une part écho, à « [...] l'intérêt croissant que manifestent les Canadiens français pour les problèmes sociaux et politiques qui s'imposent au pays. [...] »<sup>126</sup> et, d'autre part, aux « qualités de leur citoyenneté, éminemment conservatrice »127. Si les politiciens anglophones sont limités à vanter le civisme des Franco-Américains d'un point de vue extérieur, Pothier mobilise le « nous » en conclusion de son discours : « Nous sommes citoyens américains avant tout. Nous sommes citoyens américains par notre allégeance et pas notre serment de fidélité au drapeau et aux institutions du pays. Mais soyons fidèles aux traditions ancestrales; restons fidèles à notre langue, à notre foi, à notre église paroissiale»<sup>128</sup>.

<sup>122</sup> « La St-Jean-Baptiste : Plus de dix mille compatriotes visitent Woonsocket », *La Tribune*, vol. 10, n° 143, 25 juin 1901.

<sup>123 «</sup> Fête du jour à Springfield », La Justice, vol. 5, n° 25, 24 juin 1909.

<sup>124</sup> Natif de Yamachiche en 1854, et immigré aux États-Unis à l'âge de 18 ans, il est le premier Franco-Américain à se hisser si haut dans l'appareil politique des États-Unis. Après avoir été maire de Woonsocket de 1894 à 1896, il sera élu gouverneur du Rhode Island, sous la bannière républicaine, une première fois de 1909 à 1914, puis de nouveau en 1925, poste qu'il occupera jusqu'à sa mort en 1928. Voir à ce sujet Martin Pâquet, Perception de la presse franco-américaine au Rhode Island face à la politique américaine: Aram-Jules Pothier, gouverneur du Rhode Island (1908 – 1915), Mémoire de maitrise (histoire), Université Laval, 1987, p. 1.

<sup>125 «</sup> La Saint-Jean-Baptiste », La Tribune, vol. 27, n° 14, 25 juin 1909.

<sup>126</sup> Ibid.

<sup>127</sup> Ibid.

<sup>128</sup> Ibid.

Comme ses homologues Green et Sanderson l'ont fait précédemment, le maire de Holyoke, John J. White, « [...] a su louer délicatement le civisme et les qualités transcendantes de bons citoyens que possèdent les Franco-Américains [...] »<sup>129</sup> lors du banquet tenu dans cette ville en 1911. À son tour, lors du banquet de Springfield en 1914, le maire de la ville, John A. Denison, « [...] renouvela l'expression non équivoque de son estime pour notre élément »<sup>130</sup>. À la suite du maire de Springfield, le gouverneur Aram-Jules Pothier prononce un discours dans lequel il expose une représentation matérialiste du progrès en l'associant à l'éducation professionnelle :

Dans l'industrie, le commerce, la finance, la politique, nous avons donné des preuves indéniables de nos aptitudes. [...] Nous sentons la poussée et l'esprit d'entreprise se réveiller en nous. Les jeunes ont de l'ambition [...] Ils entrent dans les écoles industrielles. Ils suivent des cours de l'école polytechnique, ils se livrent avec un remarquable entrain et succès aux jeux athlétiques, enfin ils veulent de plus en plus être dans la mêlée et c'est de notre devoir de les encourager. [...] il faut habituer notre jeunesse à comprendre notre temps, les avantages et les besoins de notre civilisation afin qu'en devenant plus active et intelligente, elle ait sa part de succès matériel<sup>131</sup>.

Comme nous le voyons, Pothier milite pour aiguiser l'intérêt des Franco-Américains vis-à-vis de la politique, en plus de prôner un certain *american way of life* en accordant des valeurs matérialistes à l'éducation. En valorisant ainsi « l'esprit d'entreprise » et les bienfaits d'une éducation matérialiste, son discours se situe en complète opposition face au sermon antimatérialiste donné par le Révérend Deguire que nous avons précédemment cité<sup>132</sup>. À la suite du discours de Pothier, *La Justice* décrit l'allocution « rempli de louanges à notre race » du gouverneur du Massachusetts, David I. Walsh, qui dit : « Conservez vos traditions, votre foi, votre langue. Je n'ai aucune considération pour ceux qui foulent aux pieds ces choses sacrées. Ceux qui trahissent leur passé pourront aussi bien trahir le drapeau

<sup>129 «</sup> La St-Jean-Baptiste au Monument National », La Justice, vol. 7, n° 26, 29 juin 1911.

<sup>130 «</sup> Fêtes de Springfield - Un triomphe franco-américain », La Justice, vol. 10, n° 26, 25 juin 1914.

<sup>131 «</sup> Les fêtes de Springfield », La Tribune, vol. 37, n° 147, 25 juin 1914.

<sup>&</sup>lt;sup>132</sup> Voir p.112

étoilé »<sup>133</sup>. L'ouverture envers « l'Autre » qui se dégage du discours de Walsh, bien que motivé par un contexte électoral, est néanmoins manifeste. Les discours prononcés par le maire John F. Cronin et le gouverneur du Massachusetts, Channing H. Cox, lors du banquet tenu à Holyoke en 1922 évoquent des représentations similaires. La Justice rapporte que le maire fit ressortir « [...] les qualités transcendantes qui font de l'élément franco-américain, l'un des plus solides soutien de nos lois et institutions en ce pays »134. Il poursuit même plus loin : « Le gouverneur Cox affirma carrément son opposition au terme "foreigner" appliqué aux Franco-Américains. "Comment, vous, foreigners?", s'est écrié le gouverneur; "mais vous étiez ici les premiers sur ce continent" »135. Mobilisant ensuite le passé en rappelant la participation militaire des « Franco-Américains » au cours des guerres de 1776, 1865 et 1917, il conclut son allocution en soulignant le « rôle joué par les Franco-Américains dans le développement des industries dans la Nouvelle-Angleterre »136. Dans la même ville, en 1923, le lieutenant-gouverneur du Rhode Island, Félix A. Toupin, débute son bref discours en s'assurant de mentionner qu'il représentait « [...] le gouverneur Flynn lequel considère les Franco-Américains comme des amis et de citoyens loyaux »137, lui donnant ainsi une visibilité, et termine son allocution en louant « [...] l'amour loyal des Franco-Américains pour le pays et la Constitution »<sup>138</sup>. L'année suivante *La Tribune* rapporte un nouveau discours livré par le lieutenant-gouverneur. Selon l'organe de presse, Félix A. Toupin « [...] parla ensuite à la santé de l'État, mais ce fut vraiment à la santé de son poste qu'il parla, car le naturel prit le dessus et son discours devint un discours politique. Il discuta la conduite du sénateur Sherman, il attaqua la conduite des sénateurs républicains, et dit

<sup>133 «</sup> Fêtes de Springfield - Un triomphe franco-américain », La Justice, vol. 10, n° 26, 25 juin 1914.

<sup>&</sup>lt;sup>134</sup> « Le Cinquantenaire de la société St-Jean-Baptiste de Holyoke », *La Justice*, vol. 18, n° 26, 29 juin 1922.

<sup>&</sup>lt;sup>135</sup> *Ibid*.

<sup>136</sup> Ihid

<sup>137 «</sup> La St-Jean-Baptiste fêtée grandiosement », La Tribune, vol. 53, n° 149, 25 juin 1923.

<sup>138</sup> *Ibid*.

qu'il compte sur les Franco-Américains pour le réélire »<sup>139</sup>. Quant au maire de Woonsocket, Adélard Soucy, qui prit la parole à sa suite, il réitéra l'allégeance des Franco-Américains pour leur pays : « Aucun Américain de quelle origine soit-il, n'est plus véritablement Américain que nous le somme »<sup>140</sup>.

Il semble que la présence de politiciens étatsuniens aux célébrations soit devenue une norme. En 1926, *La Sentinelle* critique l'absence des festivités du maire de Somersworth, Pierre Gagné, en évoquant de manière explicite l'utilité pour un politicien de faire une apparition publique lors de la Saint-Jean-Baptiste :

Les précédents ne manqueraient pas qui rassureraient notre maire, s'il se donnait la peine de fouiller l'histoire locale, sur l'opportunité, pour les fonctionnaires publics, de se mêler aux fêtes des Francos [...] Son prédécesseur, l'honorable Eugène Reed, sautait à pieds joints sur ces aubaines, qui lui valaient un regain de popularité parmi les votants de notre sang. M. Gagné, lui, a craint de faire pour les siens ce que des dignitaires yankees ont fait pour eux<sup>141</sup>.

Bien que nous ne sommes pas en mesure d'analyser les effets tangibles de ce type de discours sur les résultats électoraux, force est de constater que les politiciens étatsuniens, qu'ils soient francophones ou anglophones, investissent le terrain de la Saint-Jean-Baptiste afin de mousser leur popularité, à un point tel qu'on en vient à critiquer leur absence. Dans l'ensemble, les discours recensés mettent de l'avant l'ouverture à l'Autre, la reconnaissance de la contribution franco-américaine à l'édification du pays jusqu'à ce moment et le haut degré de civisme que fait preuve la communauté. En restant critique face à des discours qui incorporent plus d'une flagornerie, les politiciens qui s'expriment à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste nous offrent néanmoins des discours qui sont adaptés à leur auditoire. En somme, les George W. Green et Adélard Soucy de Woonsocket, William E. Sanderson et John A. Denison de Springfield, John J. White et John F. Cronin de Holyoke, les gouverneurs

<sup>139</sup> Comme nous pouvons le voir dans cet exemple, les journalistes sont capables de fait la part des choses. « Un banquet de la Saint-Jean-Baptiste », *La Tribune*, vol. 55, n° 149, 25 juin 1924.

<sup>&</sup>lt;sup>141</sup> « La St-Jean-Baptiste à Somersworth », La Sentinelle, 1er juillet 1926.

David I. Walsh et Channing H. Cox, le lieutenant-gouverneur Félix A. Toupin participent tous de ce système de clientélisme qui fait la cour aux électeurs provenant des communautés migrantes pour des gains politiques et pour leur fidélité partisane.

## 3.3.3 « Notre titre de citoyens est bien à nous »

Si nous avons précédemment analysé la façon dont l'élite franco-américaine promeut la naturalisation et l'acquisition de la citoyenneté, nous proposons maintenant d'analyser de quelle façon les Franco-Américains mobilisent le passé afin de justifier leur citoyenneté, parfois contestée, et de se distinguer des autres communautés diasporiques des États-Unis. La formule déployée par ces usages du passé consiste à prolonger dans l'histoire étatsunienne la contribution cruciale de la France et du Canada aux événements constitutifs du pays. Essentiellement, l'exploration du continent et la participation de la France, du Canada français et de la Franco-Américanie aux campagnes militaires des États-Unis sont les thèmes principaux des usages du passé que nous avons recensés. En outre, la participation française à la Guerre d'Indépendance étatsunienne (1776-1783), la participation canadienne-française à la Guerre de Sécession (1861-1865), la participation franco-américaine à la Guerre hispano-américaine (1898) ainsi qu'à la Grande Guerre (1914-1918) sont les événements militaires les plus commémorés.

Nous avons prélevé le sous-titre de cette section du discours donné par le docteur Omer Larue en 1901 à Woonsocket. Dans l'ensemble, il mobilise des usages du passé afin de justifier la citoyenneté franco-américaine en explicitant un aspect clé du concept d'usage du passé, c'est-à-dire, l'interdépendance temporelle :

C'est le temps de jeter un regard sur le passé et un autre vers l'avenir. Nous sommes français par l'origine, américains par le serment. La France est la mère de la liberté américaine. Rappelons le mot de Franklin à Washington : « Si nous

n'avons pas l'argent et l'armée de la France, notre cause est perdue ». Les Canadiens sont deux fois les fils de la liberté américaine 142.

Ici, l'exemple puise dans la Guerre d'Indépendance des États-Unis et utilise le passé français afin de glorifier l'expérience franco-américaine. Après avoir cité les explorateurs du continent, Omer Larue lance l'extrait présenté plus haut : « Soyons fiers d'être Américains. Notre titre de citoyens est bien à nous. 30 000 Canadiens ont combattu pour l'Union en 1861 » Explicitement, Larue fait un lien direct entre la participation militaire de Canadiens français lors de la Guerre de Sécession, et la légitimité du titre de citoyenneté.

Quant à elles, les références à l'exploration et la colonisation française et canadiennefrançaise du continent du 16<sup>e</sup> au 19<sup>e</sup> siècle sont fréquentes. *La Justice* de Holyoke publie en 1909 une chronique sur le fondateur de Milwaukee, Salomon Juneau (1793-1856), mettant implicitement en exergue la fonction commémorative de la célébration. Le journaliste écrit :

À l'occasion de la fête nationale, il est à propos de rappeler combien a été grande l'influence des nôtres dans l'édification du pays d'adoption. C'est un légitime sujet d'orgueil pour nous. Que l'on parcoure les États-Unis du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest et l'on trouvera les traces de l'influence française et canadienne-française<sup>144</sup>.

Le thème est aussi mobilisé par Aram-Jules Pothier à Rocky Point en 1909. À la manière de Larue, celui-ci met en relation causale le passé et l'avenir :

Leurs exploits remplissent les pages de l'histoire de l'Amérique depuis l'expédition de Jacques Cartier au Canada au seizième siècle, en passant par l'époque où leurs vaillants pionniers, leurs missionnaires et leurs explorateurs qui amenèrent l'empire de l'Ouest à la civilisation, jusqu'à nos jours où ils se font admirer, non plus comme des guerriers et des explorateurs, mais comme des citoyens laborieux et entreprenants. Fier de son passé glorieux, et à cause de

<sup>&</sup>lt;sup>142</sup> « La St-Jean-Baptiste : Plus de dix mille compatriotes visitent Woonsocket », *La Tribune*, vol. 10, n° 143, 25 juin 1901.

<sup>143</sup> *Ibid*.

<sup>144 «</sup> L'influence canadienne-française », La Justice, vol. 5, n° 25, 24 juin 1909.

ce passé, l'élément canadien-français contribuera plus glorieusement encore à l'avenir à la grandeur de la République<sup>145</sup>.

Toutefois, contrairement à Omer Larue, le politicien mobilise des faits du passé, non seulement pour justifier la citoyenneté de l'élément franco-américain, mais bien pour attiser l'intérêt de ces concitoyens envers le commerce et l'entreprise. Lors du discours qu'il prononce à Springfield en 1914, il clame : « [...] Notre révérence pour le passé ne doit pas nous rendre inertes, les souvenirs du passé doivent, au contraire, être l'inspiration qui nous dirige et nous pousse vers les conquêtes pacifiques du commerce et de l'entreprise » 146. Ici, l'usage du passé visant à diffuser un discours politique qui encourage le commerce et l'entreprise est évident. Toutefois, ce type d'usage est marginal.

Durant et après la Grande Guerre, la Saint-Jean-Baptiste est l'occasion de commémorer ceux qui ne sont pas revenus d'Europe. Dans cet ordre d'idée, Elphège Daignault, lors de la célébration tenue à Woonsocket en 1922, « [...] exprima la pensée que la célébration de la St-Jean-Baptiste était aussi la commémoration des nôtres qui sont morts pour la défense de la patrie » 147. Durant le même banquet, Adolphe Robert de l'Association Canado-Américaine à Woonsocket, prononce un discours qui recèle une multitude d'usages du passé. Il utilise un enchevêtrement du passé français, canadien et étatsunien, où se mêlent explorateurs, missionnaires, soldats et politiciens :

L'empreinte du génie français sur notre pays, elle date en effet du jour où un navigateur florentin aborda aux rivages de la Caroline grâce à François 1er qui lui en pourvut les moyens; elle s'étend ensuite avec Champlain qui pénètre jusque dans la rivière Sacs; avec Jean de Ribert colonisant la Floride; avec les missionnaires jésuites évangélisant les tribus de la plaine et de la forêt, avec les explorateurs du Mississippi, Joliet, Cavalier de la Salle, Varenne de la Verendrye, avec les fondateurs de ville, La Motte-Cadillac, Juneau, Dubuque,

<sup>&</sup>lt;sup>145</sup> « La Saint-Jean-Baptiste », La Tribune, vol. 27, n° 14, 25 juin 1909.

<sup>&</sup>lt;sup>146</sup> « Les fêtes de Springfield », *La Tribune*, vol. 37, n° 147, 25 juin 1914.

<sup>&</sup>lt;sup>147</sup> « La fête St-Jean-Baptiste à Woonsocket », La Tribune, vol. 51, n° 148, 26 juin 1922.

Guerin, avec Mgr Cheverus montant sur le siège épiscopal de Boston, avec Lafayette, Rochambeau, d'Estaing, de Grasse combattant pour l'indépendance des treize colonies; avec le major l'Enfant traçant les plans de la ville de Washington; avec Montesquieu dont l'Esprit des lois sert de modèle à la constitution de la République naissante, avec 40 000 Canadiens-français se battant sous les drapeaux de la guerre de Sécession, avec le lieutenant de vaisseau George Charette faisant sauter le vieux « Merrimack » à l'entrée du port de Santiago pour y embouteiller la flotte espagnole; avec les héros de la guerre mondiale tombant à Château Thierry à côté de leurs frères de la France; avec les gouverneurs de l'État du Rhode Island; avec un évêque et magistrat de langue française; avec les maires franco-américains et les fonctionnaires publics de nos villes; avec nos paroisses, nos écoles, nos sociétés, nos journaux, avec un million et demi de Franco-Américains fiers de s'affirmer tels [...]<sup>148</sup>.

En liant la participation militaire de la France lors de la Guerre d'Indépendance et celle du Canada français lors de la Guerre de Sécession, à l'exploit du lieutenant franco-américain George Charrette<sup>149</sup> lors de la Guerre hispano-américaine et aux « héros » franco-américains de la Grande Guerre, Robert répond aux attentes d'une société alors récemment marquée par la guerre. Comme l'explique Alan Gordon, dans le contexte de la fête nationale à Montréal à l'aube du 20<sup>e</sup> siècle, la représentation de figures héroïques, lors de la fête, est liée aux tribulations d'une société. Selon lui :

The cult of heroes was never static. Rather, the number of celebrated heroes multiplied over the years, with individual heroes moving up and down the hierarchy according to the ideals of the time. Indeed, the cult of heroes was a reflection not of the heroic figures themselves, but of contemporary ideologies and assumptions about the nation<sup>150</sup>.

Ici, nous sommes en droit de faire un parallèle entre le discours d'Adolphe Robert et le phénomène que Gordon évoque. En représentant plusieurs figures héroïques

<sup>&</sup>lt;sup>148</sup> *Ibid*.

<sup>&</sup>lt;sup>149</sup> George Charrette (1867-1938) fut décoré de la *medal of honor* pour ses exploits militaires : « In connection with the sinking of the U.S.S. Merrimac at the entrance to the harbor of Santiago de Cuba, 2 June 1898. Despite heavy fire from the Spanish batteries, CHARETTE displayed extraordinary heroism throughout this operation. » United States, Bureau of Naval Personnel, *Medal of honor*, 1861-1949, the Navy, Washington, 1949, p. 73.

<sup>&</sup>lt;sup>150</sup> Alan Gordon, Contested Terrain: The Politics of Public Memory in Montreal, 1891-1930, Thèse de doctorat (histoire), Kingston, Queen's University, 1997, p. 155.

franco-américaines, il utilise leur résonnance historique afin de répondre au besoin de la communauté franco-américaine de faire considérer comme légitime sa place au sein de la République. Comme l'indique Gordon : « Heroes, through their martyrdom or success, build a narrative of the nation that connects past and present » 151. Ainsi, il n'est pas anodin qu'Adolphe Robert évoque successivement des figures militaires franco-américaines dans son énumération.

L'avocat de Trois-Rivières Louis Durand, invité aux célébrations de Woonsocket en 1924, adapte son discours à son auditoire franco-américain. Les usages du passé qu'ils mobilisent sont sensiblement les mêmes que ceux d'Adolphe Robert :

Être Français, compatriotes des États-Unis vous qui glorifiez à juste titre de votre citoyenneté américaine. C'est vous souvenir que si l'aigle américain planant au zénith peut voir autant d'étoiles parsemées sur ce continent, c'est que Lafayette, Rochambeau, St-Simon, De Grasse, Louis XVI, leurs 35 mille soldats français, leurs 26 bateaux de guerre français, et leurs 32 millions de livres françaises, ont permis à la liberté chancelante de se redresser à Yorktown. Être Français, compatriotes, c'est se rappeler que Lamothe-Cadillac a été le fondateur de Détroit; que Pierre a été premier gouverneur de l'Illinois, que Salomon Juneau a fondé Milwaukee; que Vital Guérin a attaché son nom au premier établissement de St- Paul; Dubuque a baptisé la capitale de l'Iowa; que Michel Ménard a ouvert le Texas à la civilisation en y fondant Galveston; que Beaulieu a été l'un des pionniers de Chicago; que Marquette, La Salle, Joliet, Nicolet, Idécouvraient le Mississippil<sup>152</sup>.

La même année à Fall River, l'avocat O. O. Lamontagne prononce un discours similaire. Après avoir décrit en termes pompeux l'exploration de l'Amérique, il conclut : « Nous pouvons être fiers d'ancêtres comme les Cartier, les Champlain, les Lallemand, les Bréboeuf, les Marquette, les Joliette, Les LaSalle et autres. Franco-Américains, vous êtes chez vous dans cette terre d'Amérique et votre passé comme celui de vos ancêtres, illustres et humbles, font de nous des Américains

<sup>151</sup> Ibid.

<sup>152 «</sup> Discours de Louis Durand », La Sentinelle, 25 juin 1924.

véritables »<sup>153</sup>. Formes répandues à l'époque chez un Lionel Groulx par exemple, les rapports au passé préconisés par les orateurs qui s'expriment durant les célébrations n'hésitent pas à héroïser des acteurs historiques. Si l'héroïsation concerne avant tout les militaires, les explorateurs et les fondateurs, c'est que ces personnages permettent de mettre en valeur la contribution ancienne de la communauté franco-américaine et de se défendre contre des attaques xénophobes. Le discours de l'Abbé Duplessis à Manchester en 1927 semble être sur la défensive : « Nous sommes plus que quiconque [...] américains à cent pour cent. Si vous en doutez, consultez l'histoire américaine. Considérez l'oeuvre des nôtres aux États-Unis, même avant l'arrivée des *Pilgrims* à Plymouth Rock, dans le domaine militaire, religieux et politique. Considérez notre oeuvre depuis la guerre d'indépendance jusqu'à nos jours »<sup>154</sup>.

## Conclusion

En somme, la célébration de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre est un événement récurrent foisonnant pour l'étude des usages du passé et des représentations symboliques et identitaires qui en découlent. Dans le domaine religieux, nous avons constaté que la représentation évangélisatrice de Jean-Baptiste, déployée par le clergé durant les sermons, est mobilisée afin de tracer des parallèles entre les vocations similaires du « précurseur » et de la communauté franco-américaine, permettant ainsi d'actualiser annuellement la thèse messianique en Amérique. La presse franco-américaine relaie largement ce type de représentations en accentuant davantage le rôle dynamique joué par les Franco-Américains aux États-Unis.

<sup>153 «</sup> Discours de Me O. O. Lamontagne à Fall River », La Justice, vol. 20, n° 26, 26 juin 1924.

<sup>154 «</sup> Discours de M. Duplessis », La Sentinelle, 30 juin 1927.

En ce qui a trait aux représentations symboliques que constituent les drapeaux, les chars allégoriques et les hymnes nationaux, nous pouvons conclure que la prépondérance des symboles étatsuniens fait aussi bien écho à la pression que subie la communauté diasporique, qu'à sa capacité d'adaptation. Subsidiairement à ce constat, nous avons mis en lumière que ces trois catégories de symboles font référence à la trichotomie identitaire qui caractérise l'imaginaire collectif de la communauté.

La politique investit massivement les célébrations. Les politiciens étatsuniens francophones et anglophones s'assurent de vanter le civisme des Franco-Américains afin de gagner un capital symbolique qui contraste largement avec l'opinion publique étatsunienne. Concernant la représentation du politique, les usages des passés mobilisés durant les discours de la Saint-Jean-Baptiste semblent être présentés comme des éléments de preuves à un tribunal. L'analogie couvre une part de réalité. Mise au banc des accusés, la communauté franco-américaine sert de bouc émissaire au même titre que les autres communautés diasporiques, essentiellement pendant et après le passage de la guerre. En actualisant les « figures héroïques » et les événements marquants d'un répertoire historique construit par extension autour de trois pôles identitaires nationaux, ces usages du passé servent à légitimer, justifier et revendiquer la citoyenneté étatsunienne des Franco-Américains.

### CONCLUSION

Peut-être la St-Jean-Baptiste aux États-Unis, aura-t-elle un caractère plus intime, mais pour se passer loin du pays, elle ne sera que plus touchante, parce que le souvenir y jouera un rôle plus important. En effet, l'allégeance jurée au drapeau étoilé, les prérogatives de la république dont nous jouissons, nous empêchent de donner à nos démonstrations le caractère exclusivement national qui distingue celles du Canada¹.

Dans le premier chapitre, nous nous sommes engagés à mettre en lumière le réseau organisationnel responsable des célébrations, et avons mis en exergue la position d'autorité occupée par l'USJBA. Subsidiairement, la presse franco-américaine s'est avérée être particulièrement active dans la période entourant la Saint-Jean-Baptiste, non seulement en rapportant les événements, mais aussi en stimulant, en mobilisant et en encadrant le format des célébrations. À ce sujet, nos résultats de recherches concordent avec ceux de Marc-André Gagnon et Donald-Luc Boisvert en ce qui concerne le rôle de la presse dans le contexte de la Saint-Jean-Baptiste, mais pour un cadre spatio-temporel différent. En ce sens, nous corroborons, à l'instar de Gagnon, que la presse peut jouer le rôle « d'agent définiteur » en raison de l'encadrement qu'elle exerce sur les représentations symboliques déployées lors des célébrations. Nous avons aussi cherché à historiciser les principales composantes des célébrations (banquet, messe et défilé) afin d'en comprendre le sens. De ce fait, nous avons été en

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> La Tribune, « La St-Jean-Baptiste», vol.12, n° 143, 22 juin 1901.

mesure d'expliquer que la parade de la Saint-Jean-Baptiste intégrait une coutume déjà bien enracinée aux États-Unis. Enfin, notre lecture géographique des célébrations a révélé une mobilité régionale, par la volonté de « rencontrer le centre voisin ». Sans surprise, nous avons aussi constaté que la récurrence d'une célébration dans une même ville est corolaire au poids démographique des Franco-Américains au sein de cette même localité.

Dans le deuxième chapitre, nous avons soutenu que les célébrations étaient perméables au contexte sociopolitique. Avec le passage de la guerre, nous avons pu constater que les Franco-Américains ont non seulement prôné des célébrations austères afin de soutenir l'effort de guerre, mais ont surtout multiplié les représentations positives de l'enrôlement en héroïsant ceux des leurs, partis vers l'Europe. Répondant en partie à la pression exercée par le vent de xénophobie déferlant alors sur la société étatsunienne, les élites définitrices de la communauté franco-américaine ont voulu démontrer leur allégeance à la République. Ainsi, nous avons pu analyser de quelle façon ce rapport à la guerre fut nettement distinct au Québec et en Nouvelle-Angleterre, particulièrement en ce qui a trait à l'année 1917. Toujours dans l'optique de singulariser les célébrations teintées par des événements d'importances, nous avons développé notre réflexion sur l'instrumentalisation politique de celles-ci durant la crise sentinelliste. Les banquets deviennent alors des assemblées politiques où Elphège Daignault de La Sentinelle s'active à critiquer l'action de l'épiscopat du Rhode Island de 1924 à 1928. À cette fin, Elphège Daignault invite fréquemment des politiciens en provenance du Québec et de l'Ontario à discourir afin de légitimer l'action de La Sentinelle. À quelques reprises, les détracteurs des Sentinellistes tentent d'entraver ces banquets ; les célébrations devenant elles-mêmes un enjeu de pouvoir.

Dans le troisième chapitre, nous avons voulu étayer et comprendre les représentations symboliques et identitaires véhiculées durant la Saint-Jean-Baptiste. Pour ce faire,

nous avons tout d'abord analysé de quelle façon la représentation de « précurseur » du Saint-Patron est articulée durant les sermons du 24 juin afin de dresser des parallèles entre sa vocation apostolique et celle des francophones en Amérique. La thèse messianique est ainsi véhiculée à travers ces mises en parallèle. D'autant plus que le clergé n'hésite pas à faire référence à l'entreprise missionnaire en Nouvelle-France afin de prouver par le passé la prégnance de cette thèse. L'actualisation constante de celle-ci lors des sermons tisse à la fois des liens avec le passé et le futur. Afin de rester fidèle à leur vocation, le clergé invite les Franco-Américains à se méfier du matérialisme engendré par une certaine représentation néfaste du progrès, tel qu'on peut le concevoir dans les grandes villes américaines du début du 20<sup>e</sup> siècle. Notre enquête historique nous a ensuite conduit vers l'analyse des représentations symboliques et identitaires véhiculées à travers les drapeaux et décorations déployés le long des défilés, à travers les chars allégoriques, ainsi qu'à travers les hymnes nationaux et chansons entonnés durant les célébrations. La récurrence du Star Spangled Banner, qu'il soit chanté ou déployé, est plus constant que ne peuvent l'être les symboles français ou canadiens-français. Si nous avons cerné que la Grande Guerre augmente drastiquement la proportion de références symboliques à la patrie d'adoption, il appert que dans l'ensemble ceux-ci semblent être les plus nombreux. Subsidiairement à ce constat, nous avons problématisé l'absence apparente du Carillon Sacré-Cœur des célébrations du Maine et nous espérons que notre hypothèse pourra être reprise ou contestée afin de confirmer la spécificité culturelle de cette région de la Nouvelle-Angleterre. La dernière section du chapitre s'est intéressée au politique et à la politique, ainsi qu'aux usages du passé mobilisé afin de justifier la citoyenneté franco-américaine. Les discours prononcés par l'élite franco-américaine lors de la Saint-Jean-Baptiste nous ont offert une définition de la citoyenneté francoaméricaine. Dans l'ensemble, ils promeuvent la naturalisation la plus rapide possible et l'apprentissage de l'anglais comme conditions sine qua non à l'implication politique des Franco-Américains, afin de faire croître le pouvoir politique de la communauté. Ce n'est donc pas un hasard si les politiciens étatsuniens francophones,

mais surtout anglophones, investissent le terrain des célébrations afin de faire de la politique. Gouverneurs, sénateurs et maires livrent alors des discours qui soulignent le civisme des Franco-Américains, et qui somme toute, laissent transparaître une ouverture à « l'Autre ». Seulement, nous l'avons vu, cette ouverture n'est pas répandue à l'échelle du pays, et nous pensons que cette contestation de *l'hyphenated citizen* qui se généralise après 1917 amène les Franco-Américains à chercher dans l'histoire française, canadienne-française et étatsunienne, des références prouvant leur contribution cruciale à l'édification des États-Unis. Le passé répond donc ici au besoin contemporain des Franco-Américains de prouver leur utilité, et de se distinguer des autres communautés diasporiques du pays. Ainsi, les orateurs puisent leurs références parmi les explorateurs de l'Amérique du 16e au 19e siècle en étayant la toponymie francophone des États-Unis, ou encore parmi les figures militaires françaises, canadiennes-françaises et franco-américaines ayant participé à la Guerre d'Indépendance des États-Unis, à la Guerre civile des États-Unis, à la Guerre Hispano-Américaine et à la Grande Guerre.

En somme, ce mémoire a permis de corroborer et d'infirmer certains constats historiographiques concernant la trajectoire identitaire empruntée par la communauté franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre. En nous intéressant aux représentations symboliques et identitaires véhiculées durant la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre, nous pensons que notre mémoire a notamment été en mesure de mettre en évidence le rapport syncrétique que les Franco-Américains entretiennent avec leur passé. Toutefois, force est de constater que notre hypothèse s'est avérée plausible, mais incomplète. En effet, la symbolique derrière les célébrations franco-américaines est syncrétique et navigue constamment entre les références françaises, canadiennes-françaises et étatsuniennes. La nuance se situe toutefois dans la proportion, car de toute évidence les symboles étatsuniens sont plus largement mobilisés que les autres durant la période étudiée. Nous sommes aussi d'avis que notre mémoire à su singulariser le rapport à la guerre en Franco-Américanie, par rapport au Québec.

Toutefois, nous postulons que c'est la méthodologie employée qui atteste le mieux de la pertinence de ce mémoire. Nous sommes maintenant en mesure de corroborer l'historiographie en ce qui concerne la pertinence d'étudier la presse dans le cas d'une étude sur la Saint-Jean-Baptiste en Franco-Américanie, mais plus largement d'une célébration. Portant tour à tour les chapeaux d'observateurs, d'éditorialiste et de tribuns, les journalistes participent, activement ou passivement, à cristalliser certaines représentations symboliques.

Néanmoins, l'exercice demeure truffé de pièges et possède des limites inhérentes. Conséquemment, nous jugeons que notre corpus de source nous a limités aux discours prononcés par certains membres des élites définitrices franco-américaines. Ce type de corpus n'a pas pu rendre compte de l'opinion de l'ensemble des citoyens, ou encore de célébrations spontanées. En ce qui concerne les journaux mobilisés dans ce mémoire, plus que le type de sources en lui-même, nous estimons que nous n'avons pas pu rendre compte de toute la spatialité de la Nouvelle-Angleterre. Bien que *L'Union* couvre les célébrations de toute la Nouvelle-Angleterre, les journaux auxquelles nous avons eu accès accordent un plus grand traitement à la ville de Woonsocket.

Malgré ses limites, notre mémoire a su offrir une nouvelle perspective au champ historiographique de la Franco-Américanie en produisant une étude des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste en Nouvelle-Angleterre. Nous avons constaté que la célébration de cette fête en milieu minoritaire nous renseigne sur la relation d'échange culturel qui lie une société d'accueil à sa communauté diasporique. Au demeurant, nous avons dévoilé que la Saint-Jean-Baptiste est perméable au contexte, et que la célébration dépasse le cadre du rituel. À certains moments, elle devient un enjeu de pouvoir en elle-même, car elle peut devenir un outil de mobilisation et de diffusion politique d'une efficacité redoutable.

Les nombreuses recensions de représentations identitaires et symboliques contenues dans les articles de presse se rapportant aux célébrations nous donnent à penser qu'il serait possible de produire une étude semblable au Québec en inversant les rôles. Nous considérons qu'une étude prenant le Québec comme société d'accueil et ciblant une fête célébrée par une communauté diasporique, négligée par l'historiographie, serait en mesure d'enrichir nos connaissances à la fois en ce qui concerne la façon dont cette communauté se perçoit dans le temps, et à la fois comment la société d'accueil est représentée au sein de cette fête. En ce qui concerne plus spécifiquement le champ franco-américain, nous pensons qu'une étude des célébrations de la fête d'indépendance des États-Unis parmi les communautés franco-américaines aurait le potentiel de nous en apprendre davantage sur la façon dont ces communautés diasporiques se sont intégrées à leur société d'accueil. Quiconque voudra poursuivre une telle démarche pourra trouver un nombre non négligeable d'articles, d'éditoriaux et reportages concernant le 4 juillet parmi les journaux franco-américains recensés dans le présent mémoire.

#### **BIBLIOGRAPHIE**

### Fonds d'archives

USJBA Archives and Special Collections, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College.

# Sources imprimées

- BÉLISLE, Alexandre, Histoire de la presse franco-américaine et des Canadiensfrançais des États-Unis, Worcester, l'Opinion publique, 1911, 434 p.
- BÉLISLE, Alexandre, Livre d'or des Franco-Américains de Worcester, Worcester, 1920, 366 p.
- BONIER, Marie-Louise, Débuts de la colonie franco-américaine de Woonsocket, Rhode Island, Framingham, Lakeview Press, 1920, 340 p.
- CHANDONNET, Thomas-Aimé, *Notre-Dame-des-Canadiens et les Canadiens aux États-Unis*, Montréal, Desbarat, 1872, 171 p.
- GATINEAU, Félix (dir.), *Histoire des Franco-Américains de Southbridge*, Farmingham, Lakeview Press, 1919, 253 p.
- HAMELIN, Hormidas, *Notre-Dame-des-Sept-Douleurs ou une paroisse franco-américaine*, Montréal, Arbour et Dupont, 1916, 362 p.
- MAGNAN, Charles-Joseph, Le Carillon-Sacré-Coeur, drapeau national des Canadiens français, Québec, l'Action catholique, 1939, p. 13.
- MAGNAN, Denis-Michel-Aristide, *Histoire de la race française aux États-Unis*, Paris, C.Amat, 1912, 437 p.
- RYAN, James H., *A Catechism of Education*, National Catholic Welfare Conference, Washington D.C., 1922, 114 p.

- SANSTERRE, Richard, « Historique de la célébration de la fête Saint-Jean-Baptiste à Lowell, Mass.: 1868 à 1968 », 1968, dans USJBA Archives and Special Collections, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College, p. 23.
- L'Avenir National, « Saint-Jean Baptiste, Manchester, New-Hampshire; historique 1868-1938 », Manchester, 1938, dans USJBA Archives and Special Collections, Emmanuel d'Alzon Library, Assumption College, p. 1 à 27.
- Le Bureau général de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, *Notes historiques et biographies*, Woonsocket, 1937, p. 127.
- United States. Bureau of Naval Personnel, *Medal of honor, 1861-1949, the Navy*, Washington, 1949, p. 73.

### Journaux

La Justice (de Holyoke), parutions de 1909 à 1930.

La Tribune (de Woonsocket), parution de 1900 à 1930 (sauf 1902, 1911, 1915, 1929).

L'Union (de Woonsocket), parutions de 1913 à 1930.

La Sentinelle (de Woonsocket), parutions de 1924 à 1928.

La Vérité (de Woonsocket), parutions de 1928.

Holyoke Telegram, parutions du 16 et 24 juin 1922.

New York Times, parutions du 3, 15 et 24 juin 1917.

La Presse, parutions du 22 juin au 29 juin 1917 et 1918.

Le Devoir, parutions du 22 juin au 29 juin 1917 et 1918.

Le Canard, parution du 24 juin 1917.

# Études

## Cadre théorique et conceptuel

- ANDERSON, Benedict, L'imaginaire national: Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme, Paris, La Découverte, 1996, p. 18 à 21.
- BOUCHARD, Gérard et Serge COURVILLE (dir.), La construction d'une culture: le Québec et l'Amérique française, Québec, PUL, CEFAN, 1993, 445 p.
- CHARLES, Aline et Thomas WIEN, « Le Québec entre histoire connectée et histoire transnationale », *Globe*, vol. 14, n° 2, 2011, p. 199 à 221.
- DESHAIES, Denise et Diane VINCENT (dir.), Discours et constructions identitaires, Québec, PUL, CEFAN, 2004, 228 p.
- DUMONT, Fernand, Genèse de la société québécoise, Montréal, Boréal, 1993, 393 p.
- GERVEREAU Laurent, *Voir, comprendre, analyser les images*, Paris, La Découverte, 1994, 197 p.
- GORDON, Milton M., «Assimilation in America. Theory and Reality. », dans Norman R. Yetman (dir.), *Majority and Minority. The Dynamics of Race and Ethnicity in American Life*, 5<sup>e</sup> édition, Boston, Alleyn and Bacon, 1991, p. 248 à 261.
- HARTOG, François et Jacques REVEL (dir.), Les usages politiques du passé, ÉHSS, Paris, 2001, 193 p.
- HIGHAM, John, Strangers in the land: Patterns of American Nativism, 1860-1925, New Brunswick, NJ, Rutgers University Press, 2011 [1955], 447 p.
- JODELET, Denise, « Représentations sociale : phénomènes, concept et théorie » dans Serge Moscovici (dir.), *Psychologie sociale*, Paris, PUF, 2003, p. 363 à 385.
- JODELET, Denise (dir.), Les représentations sociales, Paris, PUF, 1999, 447 p.
- LANGLOIS, Simon (dir.), *Identité et cultures nationales: l'Amérique française en mutation*, Québec, PUL, CEFAN, 1995, 402 p.
- LEITCH, Gillian I., « Entre les tensions et les groupes de pression : les Britanniques de Montréal au temps des rébellions », dans Stéphane Savard et Jérôme

- Boivin (dir.), De la représentation à la manifestation, Groupes de pression et enjeux politiques au Québec XIXe et XXe siècles, Septentrion, Québec, p. 276 à 292.
- LÉTOURNEAU, Jocelyn et Roger BOUCHARD (dir.), La question identitaire au Canada francophone: récits, parcours, enjeux, hors-lieux, Québec, PUL, CEFAN, 1994, 292 p.
- MAALOUF, Amin, Les identités meurtrières, Paris, Grasset, 1998, 210 p.
- MATHIEU, Jacques (dir.), La mémoire dans la culture, Québec, PUL, CEFAN, 1995, 344 p.
- MATHIEU, Jacques (dir.), Les Dynamismes de la recherche au Québec, Québec, CEFAN, 1991, 272 p.
- MCCLYMER, John F. McClymer, « The Paradox of Ethnicity in the United States: The French-Canadian Experience in Worcester, 1870-1914 » dans Michael D'Innocenzo et Joseph P. Sirefman (dir.) *Immigration and Ethnicity: American Society Melting pot or Salad Bowl*?, Hostfra University, Westport, 1992, p.15 à 25
- PÂQUET, Martin, « "Amnistier le passé comme on enlève des bottes". Des usages publics du passé au Canada et au Québec contemporains », dans Martin Pâquet (dir.), Faute et réparation au Canada et Québec contemporains, Québec, Éditions Nota Bene, 2006, p. 13 à 35.
- PÂQUET, Martin, « Le deuil comme consensus. Les rituels funéraires des responsables politiques au Canada et au Québec, 1868-2000 », *BHP*, p. 73 à 88.
- PÂQUET, Martin, et Serge DUPUIS, « Faire son temps », dans Martin Pâquet et Serge Dupuis (dir.), Faire son temps : Usages publics du passé dans les francophonies nord-américaines, Québec, Presses de l'Université Laval, 2018, p. 1 à 10.
- Martin PÂQUET et Stéphane SAVARD et (dir.), « Introduction » dans *Balises et références : Acadies, francophonies*, Québec, CEFAN, PUL, 2007, p. 1 à 13.
- POIRIER, Claude (dir.), Langue, espace, société: les variétés du français en Amérique du Nord, Québec, PUL, CEFAN, 1994, 489 p.
- RYAN, Mary, « The American Parade », dans Lynn Hunt (dir.), *The New Cultural History*, Berkeley, University of California Press, 1989, p. 131 à 154.

- SAVARD, Stéphane, Retour sur un projet du siècle: Hydro-Québec comme vecteur des représentations symboliques et identitaires au Québec, 1944 à 2005, Thèse de doctorat en histoire, Université Laval, 2010, p. 1 à 32.
- TURMEL, André (dir.), Culture, institution et savoir: culture française d'Amérique, Québec, CEFAN, 1996, 226 p.
- J.W.N. Watkins, « Historical Explanation in the Social Science », *British Journal for the Philosophy of Science*, vol.8, p. 104 à 117.

#### La Franco-Américanie

- ANCTIL, Pierre, Aspect of Class Ideology in a New England Ethnie Minority: The Franco-Americans of Woonsocket, Rhode Island (1865-1929), Thèse de Ph. D., New School for Social Research, 1980, 680 p.
- ANCTIL, Pierre, « La Franco-Américanie ou le Québec d'en bas », Cahiers de géographie du Québec, vol. 23, n° 58, 1979, p. 39 à 52.
- ANCTIL, Pierre, «Chinese of the eastern states, 1881», Recherches sociographiques, vol. 22, n° 1, 1981, p. 125 à 131.
- BÉLISLE, Marie, Warren, Rhode Island. L'évolution d'une petite communauté canadienne-française établie en Nouvelle-Angleterre, 1895-1910, Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 2011, 173 p.
- CHARTIER, Armand, *Histoire des Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre de* 1775 à 1990, Septentrion, Montréal, 1991, 436 p.
- CONLEY, Patrick T., Robert G. FLANDERS, *The Rhode Island State Constitution*, New York, Oxford University Press, 2011, 333 p.
- FAVREAU, Arthur J. *The Chinese of the Eastern States*, Manchester, L'Avenir National, 1925, 23 p.
- FAVREAU, Arthur J., J.L.K. LAFLAMME, David-E. LAFLAMME, «French Catholics in the United States », dans Charles G. Hebermann et al. (dir.), *The Catholic Encyclopedia: An International Work of Reference on the Constitution, Doctrine, Discipline, and History of the Catholic Church, tome VI*, New York, Appleton, 1909, p. 271 à 277.

- FRENETTE, Yves, « La grande mutation identitaire des Franco-Américains », Capaux-Diamants: La revue d'histoire du Québec, n° 61, 2000, p. 10 à 13.
- FRENETTE, Yves, La genèse d'une communauté canadienne-française en Nouvelle-Angleterre : Lewiston, Maine, 1800-1880, Thèse de Ph. D. (histoire), Université Laval, 1988, 392 p.
- FRENETTE, Yves, «La genèse d'une communauté canadienne-française en Nouvelle-Angleterre : Lewiston, Maine, 1800-1880 », Historical Papers / Communications historiques, vol. 24, n° 1, 1989, p. 75 à 89.
- FRENETTE, Yves, « Macroscopie et microscopie d'un mouvement migratoire : Les Canadiens français à Lewiston au XIX<sup>e</sup> siècle », dans Yves Landry et al. (dir.), Les chemins de la migration en Belgique et au Québec XVIII<sup>e</sup> XX<sup>e</sup> siècles, Louvain-la-Neuve, Éditions Académia-Publications MNH, 1995, p. 221 à 232.
- FRENETTE, Yves, Martin PÂQUET et Jean LAMARRE (dir.), Les parcours de l'histoire: hommage à Yves Roby, Québec, PUL, CEFAN, 2002, 368 p.
- LACROIX, Patrick, L'Après-Roby: écrire l'histoire des Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre à l'aube du vingt-et-unième siècle, University of New-Hampshire, 2015, 6p. Texte en ligne: <a href="http://www.academia.edu/16806873/LAprèsRoby">http://www.academia.edu/16806873/LAprèsRoby</a> écrire lhistoire des Canad iens français de la Nouvelle-Angleterre à laube du vingt-et-unième siècle (29 mars 2016)
- LAMARRE, Jean, Étude d'une communauté canadienne-française de la Nouvelle-Angleterre. Le cas de Warren, Rhode Island (1880-1895), Mémoire de maîtrise (histoire), Université de Montréal, 1985, 147 p.
- LAVOIE, Yolande, L'émigration des Canadiens aux Etats-Unis avant 1930. Mesure du phénomène, Montréal, PUM, 1972, 87 p.
- LEBLANC, Robert G., « The Franco-American Response to the Conscription Crisis in Canada, 1916–1918 », *American Review of Canadian Studies*, vol. 23, n° 3, 1993, p. 343 à 372.
- LOUDER, Dean R. (dir.), Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre, Québec, PUL, CEFAN, 1991, 309 p.

- LOUDER, Dean R. et Eric WADDEL (dir.), Du continent perdu à l'archipel retrouvé: Le Québec et l'Amérique française, Québec, PUL, 2007 [1983], 289 p.
- LOUDER, Dean R. et Jean MORRISSET et Eric WADDEL (dir.), Vision et visages de la Franco-Amérique, Québec, Septentrion, 2001, 346 p.
- LOUDER, Dean R. et Eric WADDEL (dir.), *Franco-Amérique*, Québec, Septentrion, 2008, 374 p.
- PAQUET, Gilles, « L'émigration des Canadiens français vers la Nouvelle-Angleterre, 1870-1910: prises de vues quantitatives », *Recherches sociographiques*, vol. 5, n° 3, 1964, p. 319 à 370.
- PÂQUET, Martin, « Un rêve américain : Aram-Jules Pothier, gouverneur du Rhode Island. », *Cap-aux-Diamants*, n° 61, 2000, p. 27 à 32.
- PÂQUET, Martin, Perception de la presse franco-américaine au Rhode Island face à la politique américaine: Aram-Jules Pothier, gouverneur du Rhode Island (1908 1915), Mémoire de maîtrise (histoire), Université Laval, 1987, 145 p.
- PERREAULT, Robert-B., «Elphège Daignault » dans *Dictionnaire des auteurs franco-américains de langue françaises*, en ligne : <a href="https://www.assumption.edu/sites/default/files/french-institute/DAIGNAULT%20Elphege.pdf">https://www.assumption.edu/sites/default/files/french-institute/DAIGNAULT%20Elphege.pdf</a> (12 juin 2017)
- QUINTAL, Claire, « Les archives des Franco-Américains et des Acadiens de la Nouvelle-Angleterre », *Revue Archives*, vol. 36, n° 2, 2005, p. 39 à 57.
- QUINTAL, Claire, « Les institutions franco-américaines : perte et progrès », dans Le Québec et les francophones de la Nouvelle-Angleterre, Québec, PUL, CEFAN, 1991, p. 61 à 84.
- QUINTAL, Claire, « Joseph Lussier » dans Dictionnaire des auteurs francoaméricains de langue françaises, en ligne: <a href="https://www.assumption.edu/sites/default/files/frenchinstitute/LUSSIERJosephy.pdf">https://www.assumption.edu/sites/default/files/frenchinstitute/LUSSIERJosephy.pdf</a> (11 juin 2017)
- QUINTAL, Claire (dir.), Religion catholique et appartenance franco-américaine, Assumption College, Worcester, 1993, 202 p.
- RAMIREZ, Bruno, La ruée vers le sud: migrations du Canada vers les États-Unis, 1840 1930, Montréal, Boréal, 2003, 276 p.

- RICHARD, Mark P., Loyal but French: The Negotiation of Identity by French-Canadian Descendants in the United-States, Michigan State University, 2008, 388 p.
- RICHARD, Mark P., « Negotiating Ethnic Identity: St. Jean-Baptiste Day Celebrations in Francophone Lewiston, Maine » dans Barry H. Rodrigue Nelson Madore (dir.), *Voyages : A Maine Franco-American Reader*, University of Southern Maine, 2007, p. 212 à 222.
- RICHARD, Mark P., « "Why Don't You Be a Klansman?" Anglo-Canadian Support for the Ku Klux Klan Movement in 1920s New England », *American Review of Canadian Studies*, vol. 40, n° 4, 2010, p. 508 à 516.
- RICHARD, Mark P., « "This Is Not a Catholic Nation": The Ku Klux Klan Confronts Franco-Americans in Maine », *The New England Quarterly*, vol. 82, n° 2, 2009, p. 285 à 303.
- RUMILLY, Robert, *Histoire des Franco-Américains*, Montréal, Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, 1958, 552 p.
- ROBY, Yves, Histoire d'un rêve brisé? les Canadiens français aux États-Unis, Québec, Septentrion, 2007, 148 p.
- ROBY, Yves, Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre: rêves et réalités, Québec, Septentrion, 2000, 526 p.
- ROBY, Yves, Les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre, 1776 1930, Québec, Septentrion, 1990, 434 p.
- ROBY, Yves, Histoire générale des États-Unis, Québec, PUL, 1976, 550 p.
- ROBY, Yves, Les Québécois et les investissements américains, 1918-1929, Québec, PUL, 1976, 250 p.
- ROBY, Yves, « Les élites franco-américaines et le recours au passé (1880-1940) » dans Mathieu Jacques (dir.), *La mémoire dans la culture*, Québec, PUL, CEFAN, 1995, p. 113 à 136.
- ROUILLARD, Jacques, Ah! les États. Les travailleurs canadiens-français dans l'industrie textile de la Nouvelle-Angleterre d'après le témoignage des derniers migrants, Montréal, Boréal, 1985, 155 p.
- SÉNÉCAL, André, « La thèse messianique et les Franco-Américains », *RHAF*, vol. 34, n° 4, 1981, p. 557 à 567.

- TAKAI, Yukari, Migration, Family and Gender. A Longitudinal Analysis of French-Canadian Immigrants in Lowell, Massachusetts, 1900-1920, Thèse de doctorat en histoire, Université de Montréal, 1998, 332 p.
- TAKAI, Yukari, Gendered Passages. French-Canadian Migration to Lowell, Massachusetts, 1900-1920, New York, Peter Lang, 251 p.
- TÉTRAULT, Maximilienne, Le rôle de la presse dans l'évolution du peuple francoaméricain de la Nouvelle-Angleterre, Michigan, Ferran, 1935, 143 p.
- TRUESDELL, Leon, *The Canadian Born in the United States*, New Haven, Yale University Press, 1943, 322 p.
- VICERO, Ralph D., *Immigration of French Canadians to New England, 1840-1900.*A Geographical Analysis, thèse de Ph. D. (Géographie), Université du Wisconsin, 1968, 350 p.
- WEIL, François, Les Franco-Américains, 1860-1980, Paris, Bélin, 1989, 253 p.

## Le Québec et l'Amérique française

- ANCTIL, Pierre, Le rendez-vous manqué. Les Juifs de Montréal face au Québec de l'entre-deux-guerres, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988, 366 p.
- BÉLANGER, Damien-Claude, « L'abbé Lionel Groulx et la crise sentinelliste », Mens, vol. 1, n° 1, 2000, p. 7 à 36.
- BIDDISCOMBE, Perry, «"Le Tricolore et l'étoile"; The Origin of the Acadian National Flag, 1867-1912 », *Acadiensis*, vol. 20, n° 1, 1990.p. 120 à 147.
- BOCK, Michel, Quand la nation débordait les frontières: les minorités françaises dans la pensée de Lionel Groulx, Montréal, Hurtubise HMH, 2004, 452 p.
- BOISVERT, Donald-Luc, *Religion and Nationalism: the Saint-jean-Baptiste Celebrations in Sociological Perspective,* thèse de Ph. D. (sociologie), Université d'Ottawa, Ottawa, 1990, 393 p.
- DYER, Gwynne, *Canada in the Great Power Game 1914-2014*, Toronto, Random House of Canada, 2015, 304 p.
- FAHMY-EID, Nadia, « Ultramontanisme, idéologie et classes sociales », *RHAF*, vol. 29, n° 1, 1975, p. 49 à 68.

- GAGNON, Marc-André, « Dès qu'on prononce le mot St-Jean-Baptiste, ça fait fuir le monde à Ottawa : la fête nationale des Canadiens français et les lendemains de la rupture, 1960-1990 » dans Jean-François Laniel et Joseph Yvon Thériault (dir.), Retour sur les États généraux du Canada français, continuités et ruptures d'un projet national, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2016, p. 143 à 166.
- GAGNON Marc-André, « La Saint-Jean-Baptiste en Ontario français, une fête politique (1945-1980) », Société Historique du Nouvel-Ontario, 2014, <a href="http://societehistorique.ca/saint-jean/">http://societehistorique.ca/saint-jean/</a> (31 mars 2016).
- GAGNON Marc-André, « Le Canada français vit par ses oeuvres : la Saint-Jean-Baptiste vue par le journal *Le Droit*, 1950-1960 », *Francophonies d'Amérique*, n° 35, 2013, p. 79 à 92.
- GUAY, Michèle, *La fête de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal : 1834-1909*, Mémoire de Maîtrise en histoire, Université d'Ottawa, 1972, 319 p.
- GORDON, Alan, Contested Terrain: The Politics of Public Memory in Montréal, 1891-1930, Thèse de Ph. D. (histoire), Queen's University, 1997, 395 p.
- GORDON, Alan, Making Public Pasts. The Contested Terrain of Montréal's Public Memories, 1891-1930. Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 2001, 233 p.
- MARTEL, Marcel, Le Deuil d'un pays imaginée : Rêves, luttes et déroute du Canada français, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 1997, 204 p.
- H.V. Nelles, L'Histoire spectacle. Le cas du Tricentenaire de Québec, Montréal, Boréal, 2003, 428p.
- OUIMET, Marc, Le lys en fête, le lys en feu : La Saint-Jean-Baptiste au Québec de 1960 à 1990, Mémoire de maîtrise (histoire), UQÀM, 2011, 192 p.
- PÂQUET, Louis Adolphe, « La vocation de la race française en Amérique », édition commentée par Dominique Foisy-Geoffroy, *Mens. Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 3, n° 1, 2003, p. 61 à 95.
- PROVENCHER, Jean, Québec sous la Loi des mesures de guerre 1918, Montréal, Lux, 2014, 161 p.
- RAMIREZ, Bruno, Par monts et par vaux : Migrants canadiens-français et italiens dans l'économie atlantique, 1860-1914, Montréal, Boréal, 1992, 208 p.

SAVARD, Stéphane (dir.), « La francophonie nord-américaine: bilan historiographique », *Bulletin d'histoire politique*, vol. 24, n° 2, 2016, 249 p.